GUIDE

DE

MONTREAL

XXIe CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL

DU 7 AU 11 SEPTEMBRE 1910





Seul chemin de fer à voie double entre Montréal, Toronto, Hamilton, Les Chutes Niagara, London et autres villes importantes du Canada, aussi entre Détroit et Chicago.

TRAINS DIRECTS ENTRE MONTREAL, PORTLAND, BOSTON, NEW YORK, DETROIT ET CHICAGO.

MONTREAL - TORONTO

Quatre trains tous les jours

MONTREAL - OTTAWA

Deux trains le dimanche, quatre la semaine

L'INTERNATIONAL LIMITED, train de luxe, le plus rapide au Canada, circule chaque jour entre Montréal, Détroit et Chicago, vous permet de visiter dix des principales villes du Canada : Montréal, Kingston, Belleville, Toronto, Hamilton, Brantford, Woodstock, London, Chatham et Windsor.

Les voyageurs trouvent tout le comfort possible : sur les trains de nuit, des wagons-lits ; sur les trains de jour, des wagons-salons et des wagons-café. Nos menus n'ont pas de rivaux.

Pour toute information s'adresser aux agents de la compagnie :

W.-E. DAVIS,

Gérant du service des voyageurs.

Geo. W. Vaux, *Agent général.*

J. T. Bell, *Assistant-gérant.*





MARQUE DE COMMERCE.

...SATISFACTION...

Assortiment le plus considérable au Canada
en fait de

Harnais, Selles, Valises, Sacs de Voyage, Etc., Etc.

TOUTES LES DERNIERES CREATIONS DU GOUT

Les visiteurs trouveront dans nos salles d'exposition une très grande variété d'articles en cuir. Les produits de notre maison n'ont pas de rivaux.

RENSEIGNEMENTS FOURNIS SUR DEMANDE.

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can



Le "Sun" du Canada

Compagnie d'Assurances sur la Vie

Siège Social: MONTREAL

Le brillant rapport du "SUN" DU CANADA est typique de l'avancement du Canada et de ses institutions.

C'est la première fois qu'une compagnie canadienne fait pour au-delà de vingt millions de nouvelles affaires payées en une année.

Montant de primes pour rentes viagères reçu en 1909: $48,000.00; quel beau témoignage de confiance publique!

Le caractère excessivement rémunératif des placements de la Compagnie assure aux porteurs de polices la continuation de bénéfices très élevés.

1909—Une année mémorable.

Assurances émises en 1909 et payées en espèces	$21,509,273.16
Revenus en espèces de toutes sources en 1909	7,778,132.05
Actif le 31 décembre 1909	32,804,996.77
Surplus (calculé d'après l'étalon de la Compagnie selon sa table Hm. aux 3½ et 3%	3,308,534.53
Assurances-vie en vigueur au 31 décembre 1909	129,913,669.52

Province de Québec, 1909.

Le montant considérable d'affaires que la Compagnie a faites dans sa propre province et sa propre ville prouve qu'elle y est encouragée et y possède la confiance publique.

Affaires nouvelles payées (davantage)	$3,300,000.00
Montant des primes reçues (davantage)	740,000.00
Affaires en vigueur (davantage)	21,000,000.00

AGENCES DANS TOUT LE CANADA ET DANS LA PLUPART DES PAYS IMPORTANTS DU MONDE.



La première messe à Montréal (Tableau de M. E. Laurent).

GUIDE DE MONTREAL

——•◇•——

XXIe CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL



DU 7 AU 11 SEPTEMBRE 1910



Montréal

A VOL D'OISEAU

LA ville de Montréal qui tire son nom de la pittoresque montagne — le Mont-Royal — au pied de laquelle elle est bâtie, est la métropole commerciale et le port national du Canada. Commandant la route fluviale qui conduit à l'Atlantique, elle est appelée à devenir, par sa situation privilégiée, l'une des cités les plus importantes du Continent Américain. Lorsqu'on considère son prodigieux développement depuis un siècle, on ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit d'initiative des deux races qui l'habitent et qui, dans leur émulation à la faire belle et prospère, ont su donner le spectacle rare de l'entente la plus cordiale.

Commercialement parlant, Montréal occupe une situation exceptionnelle, une position sans rivale. A ses pieds, coule avec majesté le Saint-Laurent, large à cet endroit de trois milles, qui déverse dans l'Océan, dit-on, plus d'un tiers des eaux douces du monde. Située à la tête de la navigation océanique, ses débouchés s'étendent jusqu'aux confins de l'Amérique du Nord. Par un réseau de beaux canaux qui établissent des communications faciles entre

les villes échelonnées sur les bords des grands lacs, elle entretient un commerce considérable avec Chicago, Duluth et les autres cités du coeur du Continent. Non seulement Montréal est à la tête de la navigation océanique et fluviale, mais elle est encore le terminus de toutes les communications par terre. Le Pacifique et le Grand-Tronc y ont leurs quartiers généraux.

De ce centre, rayonnent dans toutes les directions les grandes lignes de chemin de fer, les unes se dirigeant vers les plaines fécondes de l'Ouest jusqu'au Pacifique, les autres vers les ports de l'Atlantique et les pittoresques montagnes du Nord. Deux magnifiques ponts relient les rives Sud et Nord du Saint-Laurent : le pont Victoria, construit par le Grand-Tronc et inauguré en 1860 par Sa Majesté le roi Edouard VII, alors Prince de Galles, et le pont jeté au-dessus du fleuve par le Canadien Pacifique, à sept milles de la ville, à peu de distance des Rapides de Lachine et du curieux village indien de Caughnawhaga.

C'est à son port que Montréal doit sa grande prospérité. Aussitôt que les glaces qui, pendant les mois d'hiver, réunissent les deux rives du fleuve et établissent entre elles un pont assez solide pour porter les charges les plus lourdes, se sont effritées sous l'action du soleil de mars ou d'avril, la plus grande activité ne cesse de régner sur les quais d'une étendue de sept milles de front.

C'est un va et vient continuel de vaisseaux de toutes dimensions et de tous tonnages; les uns font le service entre les différents ports intérieurs; les autres, en échange des produits de l'Europe, transportent les bois précieux de nos forêts et les grains de l'Ouest canadien. Le trafic ne fait qu'accroître d'année en année et la raison de ce développement incessant est que la route du Saint-Laurent est considérée comme la plus sûre et la plus avantageuse. Les expéditions du port de Montréal se sont élevées, en 1907, à la somme considérable de

$89,782,587 et les importations à $103,534,432. Les Douanes collectent une somme de $16,480,921.

Du reste, la Commission du Hâvre n'épargne rien pour aménager le port en vue de son continuel accroissement: larges quais, sillonnés de voies ferrées, vastes entrepôts, etc... Les plans préparés par les ingénieurs, lorsqu'ils seront exécutés en leur entier, feront de ce port l'un des plus beaux et des mieux outillés du monde.

La ville de Montréal est divisée en basse et haute ville. Dans les quartiers avoisinant le port, se trouvent les



Vue du port de Montréal.

établissements commerciaux et industriels; sur le premier versant de la colline qui s'étend jusqu'au pied du Mont-Royal, tout le long de la rue Sainte-Catherine, s'échelonnent les magasins à la mode, les théâtres et les restaurants chics. Au-delà, ce sont les quartiers d'habitations, avec leurs massifs d'arbres, leurs jardins pleins de fleurs et le pittoresque de leurs façades de pierre. La ville entière est éclairée, le soir, à l'électri-

cité. Des tramways la parcourent dans tous les sens et s'étendent jusque dans la banlieue. Sans cesse on fait le tracé de rues nouvelles, on améliore les communications et facilite l'accroissement des affaires. A la place des anciens et modestes groupes de maisons d'autrefois, se sont élevés de nouveaux édifices tant publics que pri-



Le square Dominion.

vés, tels que écoles, hôpitaux, banques, maisons de commerce. Est-il nécessaire de mentionner les créations multiples accomplies pour le bien-être de la population : canalisation, marchés, abattoirs, pompes à incendies, voirie, usines à gaz et électriques, réservoirs, établissements de santé, parcs publics, cimetières ?... Toutes ces améliorations n'ont pas peu contribué à donner à la ville de Montréal cette physionomie de santé et de bonne humeur qui en fait la ville la plus "latine" de l'Amérique du Nord. Aussi, le coup d'oeil qu'elle offre, de l'"observatoire" du Mont-Royal, peut-il être comparé à celui que présentent les plus belles villes du monde.

A côté des intérêts corporels, les intérêts intellectuels ont aussi leur place. Tous les ans s'accroît le nombre des écoles primaires, sous l'autorité judicieuse de deux commissions scolaires, l'une catholique, l'autre protestante. L'enseignement secondaire est donné dans des écoles normales, des collèges, des écoles supérieures, des Universités et des écoles professionnelles. Grâce à une fondation généreuse du gouvernement provincial, des écoles du soir gratuites, à l'usage des classes ouvrières sont établies dans les différents quartiers de la ville.

Au point de vue " éducationnel ", Montréal peut rivaliser avec n'importe quelle ville du continent. Quant à la religion, il suffit de jeter un coup d'oeil sur la ville pour comprendre avec quel soin ces populations chrétiennes ont conservé les traditions léguées par leurs aïeux. Au-dessus des toits et des bouquets de verdure, de tous les points de l'horizon, jaillissent des centaines de clochers qui portent jusque dans les airs la croix glorieuse. On renonce à les compter tant le nombre en est grand; c'est donc avec raison qu'on a appelé Montréal " la ville des clochers ".



L'Histoire de Montréal

RIEN n'est touchant comme le récit de la fondation de Montréal; l'on dirait d'un chapitre détaché de l'histoire de la chevalerie, tant on y trouve de grandeur et d'héroïsme.

Ce ne fut pas la passion du gain ou de l'aventure qui inspira à M. de la Dauversière et à M. Olier, le dessein de jeter les bases d'un établissement sur les bords du Saint-Laurent, dans cette île que M. de la Dauversière, dit-on, vit en une vision et dont il parlait, en tout cas, comme s'il l'avait habitée durant de longues années. Ces deux hommes de Dieu avaient un tout autre idéal. Leur unique ambition était de gagner des âmes à Dieu et de faire briller aux yeux des peuples infidèles le flambeau de l'Evangile.

Un jour, ces deux hommes se rencontrèrent à Meudon, sur les marches du palais; poussés par une force irrésistible, eux qui ne s'étaient jamais vus, tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'appelèrent de leur nom et sans préambule, s'entretinrent longuement de leur commun projet.

La même Providence qui avait fait se rencontrer ces deux saints personnages, devait mettre sur leur chemin un auxiliaire puissant en la personne de M. Paul de Chomédey, Sieur de Maisonneuve.

C'était un soldat d'une bravoure à toute épreuve et d'une foi ardente; séduit par la grandeur de l'entreprise, il eût cette parole qui le peint tout entier: "Je suis prêt à y consacrer ma fortune et ma vie, sans autre récompense que l'honneur de servir Dieu et mon roi!" Le Godefroy de Bouillon de la nouvelle croisade était trouvé.

Une société fut formée dans le but de donner au projet un commencement de réalisation. Par l'entremise

du R. P. Charles Lallemand, procureur des missions de la Compagnie de Jésus, la société obtint de M. de Lauzon l'abandon de l'île de Montréal aux conditions auxquelles il l'avait reçue; mais la Compagnie des Cent Associés contesta la validité de la concession. Cependant à force d'instances, cette Compagnie concéda une partie de ses droits, qu'elle abandonna dans leur totalité, en 1655, à la Société de Montréal.

Les premiers obstacles levés, l'on s'empressa d'organiser une expédition dont M. de Maisonneuve devait prendre le commandement. Au printemps de 1641, trois navires laissaient les rives de France portant à leur bord cinquante-trois personnes, dont quarante-huit hommes et cinq femmes. Au nombre de ces dernières se trouvait celle que l'on appela dans la suite l'*Ange de la colonie*, Melle Mance, qui avait formé le projet de fonder à Montréal un hôpital pour y soigner indifféremment colons et sauvages.

Le 2[illegible] août 1641, M. de Maisonneuve arriva à Québec où il fut heureux de retrouver les [redacted] navires dont il avait été séparé par une furieuse tempête et qui l'avaient précédé de plusieurs jours. Comme la saison était trop avancée pour songer à s'établir à Montréal avant l'hiver, on se résigna à demeurer, à Québec, les hôtes du gouverneur. Enfin, le 8 mai 1642, M. de Maisonneuve, accompagné de MM. de Montmagny, du Puyseau, du père Vimont, de Melle Mance et de Mme de la Peltrie, des ouvriers et des soldats, remonta le fleuve Saint-Laurent, et après plusieurs jours de navigation, la flottille arriva en face de Montréal. L'enthousiasme des colons éclata par des cris de joie et des cantiques d'allégresse. Ils abordèrent sur une langue de terre baignée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par une décharge de la rivière Saint-Pierre, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les bureaux de la Douane. Le premier soin de M. de Maisonneuve, en mettant le pied sur cette terre qu'allaient rougir de leur sang tant de nobles coeurs, ce fut de



Jeanne Mance et les Hospitalières de Saint-Joseph.

(Tableau de G. Delfosse — Enregistré).

dresser un autel que Melle Mance et Mme de la Peltrie ornèrent de fleurs et de fines toiles.

Le Père Vimont célébra le saint sacrifice de la Messe et, comme si le voile de l'avenir se fût déchiré devant ses yeux, il prononça, dans une chaleureuse allocution, ces paroles prophétiques qui nous furent conservées : " Vous êtes le grain de sénevé qui croîtra, se multipliera, et se répandra sur tout le pays. "

Tout ce jour et toute la nuit qui le suivit, le Saint-Sacrement fut exposé sur le modeste autel dressé à l'orée de la forêt et comme l'on manquait de lampe et d'huile, l'on suspendit devant l'ostensoir une fiole remplie de ces " mouches de feu ", qui le soir, sur le feuillage sombre, semblent des étoiles volantes. Le Christ venait de prendre possession de cette île où il devait être tant aimé.

C'est donc de ce 18 mai 1642 que date Montréal.

* * *

L'endroit choisi pour l'établissement de la nouvelle colonie offrait tous les avantages désirables. D'une superficie de 146,206 arpents (123,523 acres), l'île de Montréal commandait toutes les voies par lesquelles pouvaient descendre les sauvages, et devait être un centre d'accès facile aux chasseurs de castors et aux missionnaires. Découverte par Cartier, en 1535, et nommée Mont-Royal, à cause de la belle montagne qui en est encore aujourd'hui le plus bel ornement, elle avait été visitée plusieurs fois, dans le siècle suivant, par Champlain qui, frappé de ses avantages, médita d'y faire un établissement. C'était donc le projet de Champlain que Maisonneuve, au nom de la société dont M. de la Dauversière et M. Olier étaient l'âme, allait avoir la gloire de réaliser.

* * *

Dès le lendemain de ce jour mémorable, les colons commencèrent la construction d'un fort et d'une chapelle qu'ils entourèrent d'une forte palissade et d'un fossé profond ; des tentes furent dressées dans l'enclos et l'on vécut ainsi à la manière des sauvages, en attendant le moment de se dévouer au salut des peuplades errantes. Le spectacle que nous offre cette petite société nous rappelle les scènes de la primitive Eglise. " La ferveur et la pureté des vues de M. de Maisonneuve étaient pas-

sées dans tous les coeurs : les ouvriers, les simples manoeuvres, les soldats, ne respiraient que l'ardeur de l'Apostolat ; ceux qui étaient arrivés moins bien disposés s'étaient doucement laissés gagner à l'oeuvre sainte, et l'on pouvait dire avec les sociétaires de Paris que " cette île, autrefois le séjour des démons était devenue les délices des anges ". Plus tard, quand les habitations furent construites, ils voulurent pour la plupart continuer à vivre en commun dans une sorte de pension où tout appartenait à chacun et où régnait la véritable fraternité chrétienne " (Leblond de Brumath). C'était par cette espèce de noviciat que ces hommes se préparaient à la lutte qu'ils allaient soutenir pour la gloire de Dieu et de la France.

Dans le même temps, M Olier réunissait ses associés dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris (février 1642) et consacrait solennellement à la Sainte-Vierge le domaine de cette île qui devait porter le nom de Ville-Marie.

A cette nouvelle, les colons, voulant s'associer à la ferveur de leurs protecteurs, résolurent de célébrer avec éclat la fête de l'Assomption. Ce jour-là un " Te Deum " fut chanté en action de grâces et à la suite des vêpres eut lieu, au grand étonnement des sauvages algonquins, de passage à Montréal, la procession solennelle du voeu de Louis XIII.

Cependant les travaux du fort avançaient rapidement lorsque le débordement du fleuve menaça de ruiner l'oeuvre naissante. Dans cette extrémité, M. de Maisonneuve fit un voeu et aussitôt l'eau qui avait atteint le seuil du fort, commença à s'écouler lentement et à rentrer dans son lit. Fidèle à sa promesse, M. de Maisonneuve fit construire une haute croix et, suivi de toute la colonie, il s'achemina à travers les bois vers le sommet de la montagne où il dressa l'étendard du Christ qui devait servir de recours à la protection du ciel et d'appel aux tribus idolâtres (6 janvier 1643).

* * *

Les nations Iroquoises ne découvrirent l'établissement de ce poste avancé que l'année qui suivit l'arrivée de M. de Maisonneuve. Mais de ce moment, ils formèrent le dessein de tout mettre en oeuvre pour exterminer cette poignée de Français qui s'étaient constitués les protecteurs des Hurons et des Algonquins, leurs éternels ennemis. "A partir de ce jour, la colonie ne fut plus sans appréhensions, et il faut avouer qu'elles étaient bien fondées. Il n'était pas besoin de se surexciter l'imagination pour comprendre tout ce qu'avait de précaire un établissement isolé au milieu de solitudes peuplées de sauvages ou de bêtes fauves, entouré de forêts vierges où d'implacables ennemis épiaient sans cesse le moment de fondre sur lui. Les massacres, les incendies et les horreurs de cette guerre de sauvages à sauvages parlaient assez haut pour que chacun se pût demander si un sort aussi funeste n'attendait pas, à quinze cents lieues de sa patrie, le dernier des Français. Aussi, quand la nuit descendait des hauteurs du Mont-Royal et s'étendait sur le vallon où les colons avaient dormi si paisiblement, les premiers mois de leur arrivée, les regards sondaient-ils instinctivement les profondeurs du bois d'où pouvaient à chaque instant s'élancer leurs insaisissables ennemis "plus prompts que les aigles, plus terribles que les lions", comme les dépeignent les "Relations des Pères Jésuites" (Leblond de Brumath).

La guerre déclarée, les Iroquois ne devaient mettre bas les armes que lorsqu'après de successives défaites, leur nation ne fût plus en état de continuer la lutte, Chaque année, au retour du printemps, ces tribus sauvages arrivaient devant le fort, l'environnaient, surveillaient toutes les issues, tendaient des embuscades à ceux qui allaient cultiver au-delà de la portée des canons du fort, et se croyaient sans cesse à la veille d'exterminer cette petite troupe, si mal protégée. Mais avec les dangers grandissaient les courages, et rien n'entravait l'oeuvre de l'évangélisation parmi les Hurons et les Algonquins, quoique jamais les gouverneurs et les missionnai-

res ne pussent extirper du coeur de ces farouches guerriers, les instincts de cruauté et de vengeance. Tout Iroquois qui tombait entre leurs mains était voué à une mort affreuse.

Quatre années se passèrent ainsi en alarmes et en surprises continuelles; les cultivateurs étaient attaqués dans les champs; des femmes et des enfants furent enlevés et livrés à la torture; la garnison était continuellement harcelée et décimée; mais tous les efforts furent inutiles; des recrues venues de France remplissaient les vides, et des forts élevés sur certains points autour de la ville naissante firent bien voir aux Iroquois que la colonie était bien décidée à grandir et à résister à toutes les entreprises tentées contre elle.

Parmi les intrépides défenseurs de Ville-Marie, il en est un qui était renommé pour son audace et son sang-froid: c'était le major Lambert Closse. Partout où il y avait du danger, on le voyait apparaître et charger avec une audace qui électrisait les siens. En 1652, avec quelques hommes seulement, il extermine une colonne d'Iroquois, à quelque distance du fort, et repousse une autre tribu qui avait cherché à s'emparer d'une redoute établie à la Pointe Saint-Charles. Le 6 février 1662, ce valeureux soldat trouva une mort héroïque en volant au secours de quelques colons attaqués par une bande d'Iroquois.

En 1654, M. de Maisonneuve qui avait entrepris un voyage en France dans l'intérêt de la colonie, ramena avec lui la Vénérable Marguerite Bourgeoys qui venait se consacrer à l'instruction des enfants et qui devint la fondatrice de la Congrégation Notre-Dame. Melle Mance l'accueillit comme une soeur et dès ce jour commença entre elles " une émulation de vertu et de charité qui dura autant que leur vie ". L'arrivée de quatre prêtres de Saint-Sulpice, sous la conduite de M. de Queylus fut encore pour Montréal une heureuse fortune.

La ville, en dépit des dangers qui la menaçaient sans cesse, se développait rapidement; outre l'hôpital érigé

par Melle Mance et l'église paroissiale, plusieurs maisons avaient été élevées en dehors de l'enceinte. Des redoutes étaient construites sur des hauteurs commandant la campagne et les colons pouvaient se livrer avec plus de sécurité aux travaux des champs. Tous ces évènements étaient bien de nature à confirmer M. de Maisonneuve dans sa croyance que Ville-Marie était appelée à une brillante destinée.



Marguerite Bourgeoys instruisant les jeunes Sauvages.
(Tableau de G. Delfosse — Enregistré).

Mais en 1658, il y eut parmi les Iroquois une nouvelle

levée de tomahawks ; jamais la colonie ne fut plus près de sa perte. Informé des intentions de leurs terribles ennemis, le gouverneur fit exécuter autour de la ville d'importants travaux de défense et se prépara à un long siège. Ce qui sauva Ville-Marie, ce fut le dévouement sublime de seize jeunes braves, qui, sous la conduite du valeureux Dollard, accomplirent une action qui dépasse tout ce que raconte l'histoire. Un matin du mois d'avril 1660, Dollard et ses compagnons après avoir entendu la messe et communié, dirent adieu à leurs parents et marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Arrivés au pied du Long-Sault, sur la rive gauche de l'Outaouais, ils s'enfermèrent dans un misérable fort de palissade où ils furent rejoints par deux chefs sauvages, Anahotaha et Métiomèque, à la tête de quarante Hurons et quatre Algonquins.

Leur attente fut de courte durée. Trois cents Iroquois vinrent mettre le siège devant le fort. Repoussés avec pertes, les Iroquois firent demander de l'aide à une bande de cinq cents des leurs, campée aux îles Richelieu. Les assiégés profitèrent de ce répit pour se retrancher plus fortement. Bientôt huit cents guerriers se trouvèrent en face de cette poignée de braves. Pendant huit jours ils se ruèrent à l'assaut sans pouvoir entamer la frêle palissade. L'eau venant à manquer, les Hurons à qui les Iroquois promettaient la vie s'ils se rendaient, désertèrent le camp, cherchant à entraîner leurs chefs ; mais ceux-ci, fidèles à la foi jurée, ne voulurent pas abandonner les Français et vendirent chèrement leur vie. Le huitième jour, les Iroquois, humiliés de leurs successifs échecs, décidèrent de tenter un suprême effort. En voyant s'avancer cete vague sauvage, Dollard comprit que cette fois le combat serait décisif. La petite garnison, par la précision de son tir faisait des vides affreux dans les rangs pressés des ennemis ; voulant jeter la panique parmi les assiégeants, Dollard charge à mitraille un mousquet qui devait éclater en tombant et le lance avec force par dessus la palissade ;

malheureusement une branche arrête au passage le terrible engin de destruction qui retombe dans l'intérieur du fort et fait une sanglante trouée parmi les Français. Ce regrettable accident est cause qu'une partie de la palissade reste sans défenseurs. Les Iroquois se portent en masse sur ce point, arrachent quelques pieux et se précipitent par cette brèche. L'épée ou le pistolet au poing, les héros se défendent avec l'énergie du désespoir. Les uns après les autres ils tombent. Ivres de vengeance, les farouches vainqueurs retournent les corps pour en trouver quelques-uns à qui il reste un souffle



Serment de Dollard et de ses compagnons.

(Tableau de J. St-Charles.)

de vie; trois agonisent, mais ils meurent avant que les Iroquois aient le temps de dresser le poteau de torture. Un seul fut guéri et livré aux tourments les plus atroces. Mais l'héroïque jeune homme souffrit le martyre sans qu'un cri, une plainte, un soupir ne put réjouir la férocité de ses lâches bourreaux.

Cette victoire avait couté si cher aux Iroquois, qu'ils demeurèrent comme frappés de terreur. "Si dix-sept Français, disaient-ils, nous ont traités de la sorte dans un si chétif endroit, comment serons-nous traités si nous allons les attaquer dans leurs villes ? " Et les loups regagnèrent leurs tanières.

Ainsi le courage de cette noble jeunesse sauva la colonie en arrêtant le flot barbare au pied du Long-Sault.

* * *

Profitant du calme qui suivit la retraite précipitée des Iroquois, M. de Maisonneuve s'employa à entourer la ville de nouveaux travaux de défense. D'autres forts furent construits à différents endroits et l'on érigea des maisons aux murs épais percés de meurtrières.

L'année 1663 inaugura une ère toute nouvelle pour la colonie. Montréal est alors dotée d'une organisation civile et judiciaire, les Messieurs de Saint-Sulpice deviennent seigneurs de l'île entière, M. Dollier de Casson fait le tracé de rues nouvelles et jette les bases d'une nouvelle église paroissiale. Ce fut aussi vers ce temps que pour protéger les travailleurs qui se répandaient de plus en plus dans la campagne, abattant les arbres de la forêt, ensemençant et cultivant les terres, que furent multipliées les seigneuries, formant ainsi autour de la ville comme autant de forts destinés à arrêter la marche des Iroquois. Ainsi protégée, la ville ne pouvait manquer de devenir le centre d'une nombreuse population. Du reste, Louis XIV et Colbert contribuèrent au développement rapide de la population par les sages mesures qu'ils prirent pour procurer aux colons des épouses honnêtes et laborieuses et en dotant les jeunes ménages.

Tout eût donc été pour le mieux sans le voisinage des cruels Iroquois, qui en dépit de leurs nombreuses défaites, d'ailleurs soudoyés par les Hollandais et les Anglais de la Nouvelle-Angleterre, continuaient leurs brigandages et leurs dépradations. Bien des fois les colons avaient fait un appel pressant au Roi. Enfin Versailles se rendit à leurs supplications et en juin 1665, le marquis de Tracy, nommé vice-roi de la Nouvelle France, débarquait à Québec avec quelques compagnies du régiment de Carignan-Sallières. La joie qu'éprouvèrent les colons

de Montréal fit bientôt place à la douleur lorsqu'ils apprirent que M. de Maisonneuve avait reçu l'ordre de repasser en France. L'intrigue n'avait pas désarmé devant le dévouement, le courage et la vertu héroïque de cet intrépide "chevalier". En véritable soldat, M. de Maisonneuve prit le chemin de l'exil, sans qu'une parole amère s'échappât de ses lèvres. Et comme dernier témoignage de son attachement à la ville qu'il avait fondée, il légua aux pauvres de l'Hôtel-Dieu 6,000 livres que lui devait le magasin de Montréal. Il expira à Paris au Fossé Saint-Victor, le 9 septembre 1676, entre les bras de son fidèle serviteur, Louis Frin.

Maisonneuve fut un administrateur sage et habile autant qu'un vaillant capitaine. "Dix ordonnances lui suffisent pour régler les rapports mutuels des colons et diriger leur conduite. Par l'impartialité de ses décisions, par ses habitudes simples et édifiantes, il leur apprend à vivre heureux, à l'ombre de la justice, dans la pratique de moeurs pures et chrétiennes. Il met le travail en honneur parmi eux, et on les voit, au retour du combat, quitter leur mousquet pour reprendre la charrue ou s'appliquer à quelque métier. Lui, vêtu de son modeste capot gris, parcourt les rangs, visite les laboureurs, passe aux ouvriers et les encourage tous par sa présence et par ses paroles. Son désintéressement extraordinaire lui gagne les coeurs et son courage achève de se les attacher. Il cherche par tous les moyens à inculquer à tous l'amour de ce sol qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang , il fait naître en eux cette prodigieuse puissance qu'on appelle l'amour de la patrie. Aucune gloire ne fut mieux acquise que celle de Maisonneuve : elle est celle des grands bienfaiteurs de l'humanité. Pure de tout nuage, elle est sans défaillance pour la vertu, sans compromis ni avec la conscience ni avec le foi ; elle est absolument sans tache. Bien plus, elle est le fruit sacré du dépouillement total de soi, d'une abnégation surhumaine. Notre héros ne s'est jamais réservé que

la peine et le sacrifice. Et parce que, après tant de mérite, il ne peut rester sans récompense, la sienne, est celle des victimes du devoir : le bannissement et l'oubli. Nous sommes en présence du sublime " (L'abbé L. Collin.)

L'arrivée du vice-roi avait jeté la consternation parmi les Iroquois ; car ils savaient que cette levée de troupes était dirigée contre eux. Aussi, se voyant dans un extrême péril, ils demandèrent la paix. Après le départ du Marquis de Tracy, de nouvelles compagnies de soldats arrivèrent au Canada. Sur les représentations de l'intendant Talon, des terres furent données en fiefs ou seigneuries aux officiers qui groupèrent autour de leur manoir les soldats de leurs compagnies. C'est ainsi que fut fondée la plupart des bourgs ou villages le long du Saint-Laurent : Sorel, Chambly, Berthier, Saint-Ours, Contrecoeur, Verchères, Lavaltrie, Varennes, Boucherville, Longueuil, Laprairie, Châteauguay.

Mais il était dit que jamais la colonie ne connaîtrait de repos. La guerre venait de se rallumer en Europe entre Guillaume d'Orange et Louis XIV et cet événement devait avoir une grande influence sur les affaires de la Nouvelle-France. En effet, depuis longtemps, les colonies anglaises de l'Amérique voulaient s'emparer du Canada. Le prétexte était tout trouvé pour une action immédiate. Les Anglais firent une alliance solennelle avec les Iroquois (juin 1689) qui n'aspiraient qu'à se venger des affronts reçus. Aussitôt ceux-ci entrèrent dans le " sentier de la guerre ". Au nombre de douze à quinze cents, ils descendirent en canots le grand fleuve et s'arrêtèrent, au milieu d'une tempête de grêle et à la faveur des ténèbres, à la pointe de Montréal (4 août). Echappant à la surveillance des gardiens des forts, ils se dispersèrent sur un espace d'environ dix milles et commencèrent à massacrer les paisibles habitants qui n'eurent pas même le temps de saisir leurs armes pour défendre leur vie et celle de leur famille.

Le village de Lachine fut le théâtre principal de leur barbarie. La plume se refuse à décrire tous les actes de cruauté dont ces démons à face humaine se rendirent coupables. Deux cents personnes, quatre cents selon d'autres, furent massacrées sans compter celles qui furent trainées en captivité et livrées à la fureur de ces barbares. Un grand nombre d'habitants cependant purent s'échapper et vinrent donner l'alarme à la garnison de Ville-Marie. Mais pas une inconséquence qui ne peut s'expliquer que par l'affolement où étaient tous les esprits, les officiers envoyés à la poursuite de l'ennemi, laissèrent échapper toutes les chances qui leur furent offertes de l'écraser et les Iroquois leur glissèrent, pour ainsi dire, entre les doigts pour continuer dans toutes les directions leur horrible boucherie.

A la suite de cet évènement tragique la guerre se déclara sans merci entre les féroces enfants de la forêt et les colons de la Nouvelle France. Mais cette fois, Frontenac résolut de prendre l'offensive et il alla combattre ces farouches barbares jusque dans leurs repaires.

A peine rentré à Québec, il dût reprendre les armes et les tourner contre les Anglais qui de nouveau convoitaient les possessions françaises du Canada. La situation devenait alarmante; car tandis que Phipps assiégeait Québec, une armée de 3,000 hommes, conduite par Winthrop, marchait sur Montréal. L'une et l'autre de ces entreprises échouèrent misérablement ; mais la lutte se continua sur tous les points à la fois. Heureusement à la suite du traité de Ryswick (1698) la tranquillité se rétablit peu à peu et Montréal eût le spectacle rare (juillet 1701) de 1,500 sauvages, représentants des principales nations qui couvraient l'Amérique Septentrionale de l'embouchure du Mississipi jusqu'au golfe Saint-Laurent, réunis dans un "pow-wow" solennel pour signer un traité de paix et enterrer la " hache de guerre ".

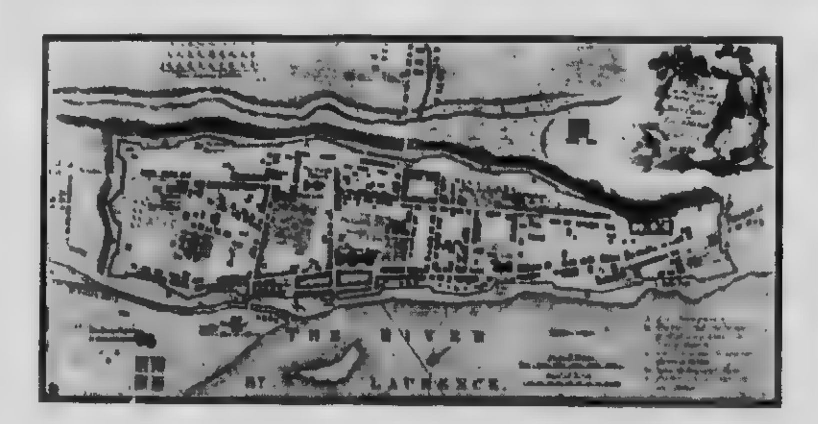
* * *

Mais au lendemain de cet évènement qui promettait des années de calme et de repos, la nouvelle se répandit de la reprise des hostilités entre la France et la Grande-Bretagne au sujet de la succession d'Espagne. Le pays fut de nouveau le théâtre de luttes continuelles. Les succès du général Nicholson en Acadie fortifièrent l'Angleterre dans sa résolution de s'emparer de la Nouvelle-France.

A cette fin, l'amiral Walker à la tête d'une puissante flotte remonta le Saint-Laurent; mais surpris par une violente tempête, il perdit huit navires avec neuf cents hommes, et dut renoncer à son projet. Cet échec décida Nicholson, qui s'avançait sur Montréal avec 4,600 hommes de troupe, à battre en retraite. Et cette fois encore la Nouvelle-France fut sauvée. Sur ces entrefaites fut signé le traité d'Utrecht qui mit fin aux hostilités.

Le Canada connut alors une période de paix presque sans exemple depuis l'établissement des Français en Amérique. Aussi le pays prospéra-t-il d'une manière étonnante. Montréal avait alors une population de 7,710 habitants et possédait de nombreux monuments. "Cette ville, dit Charlevoix, a un aspect fort riant. Elle est bien située, bien percée, et bien bâtie. L'agrément de ses environs et de ses rues inspire une certaine gaieté dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée. Une simple palissade bastionnée et assez entretenue fait toute la défense avec une assez méchante redoute sur un petit tertre qui sert de boulevard et qui va se terminer en pente à une petite place carrée. C'est ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Québec... Montréal est un carré situé sur le bord du fleuve, lequel s'élevant insensiblement, partage la ville, dans sa longueur, en haute et basse, mais à peine s'aperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les magasins du roi et la place d'Armes sont dans la basse ville; c'est aussi le quartier de presque tous les marchands. Le séminaire et la paroisse, les Récollets, les Jésuites, les Filles de la Congrégation, le gouverneur et la plupart

des officiers sont dans la haute ville. Au-delà d'un petit ruisseau qui vient du Nord-Ouest, et borne la ville de ce côté-là, on trouve quelques maisons et l'Hôpital-Général; et en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le couvent est à l'extrémité de la ville, du même côté, il commence à se former une espèce de faubourg qui, avec le temps, sera un très beau quartier. Les Jésuites n'ont ici qu'une petite maison, mais leur église qu'on achève de couvrir, est grande et bien bâtie. Le couvent des Récollets est plus vaste et la communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la ville. Il paraît qu'on a eu plus en vue de le rendre solide et commode que magnifique. On ne laisse pourtant pas de sen-



Montréal en 1700.

tir que c'est la maison seigneuriale; elle communique avec l'église paroissiale qui a bien plus l'air d'une cathédrale que celle de Québec... La maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse communauté. C'est le chef d'ordre et le noviciat d'un institut qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle-France, et à cette ville en particulier, qu'il y a pris naissance, et que toute la colonie se ressent des avantages que lui procure un si bel établissement... L'Hôtel-Dieu est desservi par des religieuses dont les premières ont

été tirées de celui de la Flèche en Anjou. Elles sont pauvres; cependant il n'y parait ni à leur salle, qui est grande, bien meublée et bien garnie de lits, ni à leur église, qui est belle et très ornée, ni à leur maison, qui est bien bâtie, propre et commode. Mais elles sont mal nourries, quoique toutes infatigablement occupées, ou de l'instruction de la jeunesse ou du soin des malades.... On voit encore, de temps en temps, arriver à Montréal de petites flottes de sauvages, mais ce n'est plus rien en comparaison du passé... »

Après le traité d'Utrecht, la France et l'Angleterre connurent trente années de paix: mais en Amérique les deux nations rivales se tinrent sur un pied de guerre. De part et d'autre, on s'armait, on construisait des forts on se préparait pour une lutte décisive. La politique des gouverneurs de Québec consistait à reculer le plus loin possible les limites de la Nouvelle France et à arrêter les empiétements des Anglais sur notre continent. Chaque tentative des armées anglaises avaient provoqué des combats sanglants.

L'Angleterre, comprenant tout le prix de la conquête du Canada et résolue à tous les sacrifices pour parvenir à s'emparer de ce magnifique empire, multipliait les envois de troupes et déployait la plus grande activité. Nous savons comment, en dépit de la plus héroïque défense, l'Acadie et Louisbourg passèrent aux mains des Anglais. La victoire de Carillon (1758) ranima les courages abattus; mais il devint évident, que laissée à elle-même—la France se désintéressant de ces « quelques arpents de neige » conquis au prix de tant de sacrifices—la Nouvelle-France ne pourrait résister longtemps et allait succomber sous le nombre.

Le 27 juin 1759, Wolf parut devant Québec. La flotte qu'il commandait était composée de vingt-cinq vaisseaux, treize frégates et dix-huit transports: en tout, 18,000 marins et 10,000 hommes de débarquement. Montcalm n'avait à leur opposer que 12,000 hommes dont 3,500 réguliers; le reste se composait de miliciens et de sau-

vages. Ayant réussi à prendre pied à l'Anse au Foulon, Wolf rangea ses troupes en ordre de bataille sur les plaines d'Abraham (12 septembre). Dès que Montcalm aperçut, au petit jour, l'armée anglaise, il s'élança à la tête de 4,500 hommes et sans attendre le secours de Bougainville, il commença l'attaque. On sait l'issue de cette malheureuse affaire: Montcalm et Wolf tués, la retraite de l'armée française, et la capitulation de Québec. Le chevalier de Lévis accourut de Montréal; mais il arriva trop tard. Au printemps de 1760, il remporte la victoire de Sainte-Foye et commence aussitôt l'investissement de Québec. Mais le faible effectif dont il dispose, le met dans l'impossibilité de frapper un grand coup; des renforts lui étaient indispensables et il interrogeait l'horizon, espérant toujours que la mère-patrie enverrait à temps les secours depuis si longtemps demandés... Le 9 mai, une frégate apparut à l'horizon. Tous les regards étaient tournés vers ce point. La frégate entra dans le port et salua de vingt-et-un coups de canon le drapeau anglais qui flottait sur la citadelle. Le sort en était jeté et la partie perdue. La mort dans l'âme, Lévis se replia sur Montréal.

Le 8 septembre, trois armées, fortes de 18,000 hommes et d'une puissante artillerie, se présentèrent devant Montréal qui n'avait à leur opposer qu'une faible garnison de 3,500 hommes. Dans cette extrémité, c'eût été folie de songer à défendre une ville qui n'avait pas même d'enceinte fortifiée et M. Vaudreuil résolut de capituler aux meilleures conditions possibles. Le général anglais accepta les conditions proposées à l'exception de celle qui accordait aux troupes les honneurs de la guerre. Le chevalier de Lévis, indigné, refusa de poser les armes et, avec 2,000 hommes, il se retira dans l'île Sainte-Hélène. Sur un ordre formel de M. de Vaudreuil, il se résigna à son triste sort; mais non pas sans avoir brisé son épée et brûlé ses drapeaux (8 septembre 1760).

La grande épopée était finie, ou plutôt elle recommençait autrement pour ce petit peuple livré à la merci

d'un puissant vainqueur, mais bien décidé, en dépit de toutes les tentatives, de demeurer français et catholique quand même... L'on parle toujours le français sur les bords du Saint-Laurent.

* * *

Les guerres qui se succédaient depuis un siècle, les incursions répétées des sauvages et les entreprises des Anglais, n'avaient pu entraver la marche de la civilisation et du progrès dans la Nouvelle-France. Montréal, pour sa part, s'était agrandie au fur et à mesure que sa population augmentait; son périmètre s'étendait de la rue McGill à la Gare Viger (ancienne place Dalhousie) et de la ruelle des Fortifications à la rue des Commissaires. La rue Notre-Dame, aujourd'hui entièrement livrée au commerce, traversait alors le quartier aristocratique de la ville.

Au lendemain de la cession, ce quartier devint presque désert; car en apprenant les clauses du traité de Paris (1763) qui cédait toutes les colonies françaises à l'Angleterre, douze cents personnes quittèrent la Nouvelle-France et retournèrent dans la mère-patrie.

De huit mille trois cents âmes qu'il y avait à Montréal, avant 1760, la population tomba à 5,733 habitants. Mais l'immigration des "loyalistes" des Etats-Unis, à la suite de la guerre de l'indépendance, combla les vides et en 1790, Montréal comptait 18,000 âmes.

Cependant les Français qui étaient nés sur le sol canadien ne consentirent pas à émigrer: ils étaient attachés à cette terre par trop de souvenirs. Au reste, les articles de la capitulation, en leur assurant le libre exercice de leur religion et l'usage des lois et coutumes françaises, ne changeaient rien à leurs habitudes de vie; seulement ils se groupèrent davantage autour de leurs pasteurs et envisagèrent avec confiance l'avenir. Sans doute il règna, au début et durant plusieurs années, une gêne facile à comprendre entre les gouvernants et les an-

ciens colons; mais peu à peu de part et d'autre, on apprit à se mieux connaître, on en vint même à s'estimer et les divergences d'opinions, de goûts et de croyances ne nuisirent en rien au progrès constant de la cité. Par des lois sages et libérales, les droits de chacun furent sanctionnés et les Canadiens, loyaux par tempérament, travaillèrent avec ardeur à la prospérité et à la grandeur de leur patrie demeurée française malgré tout sous l'égide du drapeau anglais. L'occasion leur fut bientôt donnée de manifester leur sentiment à l'égard de l'Angleterre. Fermant l'oreille aux séduisantes invitations du Congrès Américain, ils demeurèrent fidèles à la parole donnée; bien plus, en 1812, ils prirent les armes et marchèrent contre les troupes américaines. A Châteauguay, la milice canadienne, commandée par le colonel de Salaberry, fit des prodiges de valeur; après un combat opiniâtre de quatre heures les Américains furent obligés d'abandonner la lutte. Le Canada demeurait posession anglaise grâce à l'inébranlable fidélité des Canadiens Français. Montréal était devenue une ville importante; en 1783 sa population était de 55,634 habitants ; de nombreux monuments publics avaient été érigés, les rues étaient éclairées la nuit, un système d'aqueduc était inauguré, la " Banque de Montréal " était fondée avec un capital de $87,500, des communications étaient établies entre les rives Nord et Sud, le premier vaisseau à vapeur faisait son apparition sur le Saint-Laurent (1809), des hôpitaux, des chapelles et des écoles s'ouvraient de tous côtés; en un mot, Montréal était en pleine prospérité.

Cependant il ne faudrait pas croire qu'il n'y eût pas d'ombres au tableau. En 1832, le "Carricks" jette sur nos rives plusieurs milliers de proscrits irlandais qui sont accueillis comme des frères par la population catholique; mais le choléra éclate et fait 1904 victimes. Trois ans plus tard, 913 personnes sont encore enlevées par le choléra asiatique. En 1847, un spectacle plus

lamentable encore est offert à la pitié des âmes charita-
bles: le typhus fait de cruels ravages parmi les millier
d'Irlandais, qui viennent chercher un refuge sur cett
terre hospitalière.

L'épiscopat s'émeut et ce sont des Soeurs de charité et des prêtres dévoués qui vont prodiguer à ces malheureux les consolations de la religion et les soins que requièrent leurs souffrances. Treize religieuses et dix-prêtres contractèrent le typhus et moururent victimes de leur admirable dévouement.

Montréal connut aussi les dissentions civiles et les malheurs qui en sont la suite. En 1830, la troupe fait feu sur la foule et trois canadiens français sont tués. En 1837, ce fut encore plus tragique. Exaspérée par l'attitude des autorités impériales qui avaient ordonné au gouverneur de disposer des fonds publics sans l'autorisation de l'Assemblée législative, la population canadienne française prit les armes et marcha contre les troupes anglaises. La répression fut impitoya[illegible] et Montréal vit se dresser l'échafaud où périrent dix-sept patriotes. Cinquante-huit autres furent déportés en Australie d'où ils ne revinrent qu'en 1845.

Lorsque le calme fut rétabli, la ville continua à se développer: Des compagnies de navigation et de chemin de fer sont incorporées, un réservoir est creusé pour fournir l'eau aux citoyens, de nouvelles banques s'élèvent, les Frères de la Doctrine Chrétienne ouvrent des écoles, les Jésuites et les Oblats s'établissent dans la ville et s'y consacrent à l'instruction de la jeunesse.

En 1844, Montréal devient capitale du Canada. Mais quelques fanatiques soulevés par une mesure de Lord Elgin en faveur des Canadiens français, envahirent le parlement et y mirent le feu. C'était dans la soirée du 25 avril 1849. Les archives de la province, ainsi que les deux bibliothèques qui y étaient enfermées, devinrent la proie des flammes. Le siège du gouvernement fut alors transféré à Toronto.



Avenue Delorimier.

Montréal fut très souvent éprouvée par de terribles conflagrations, notamment en 1850 et 1852. Un tiers de la ville fut alors dévoré par les flammes. Des mesures sévères furent prises pour empêcher de nouveaux désastres; des règlements furent adoptés qui interdisaient la construction de maisons en bois, dans les limites de la ville et l'on creusa de plus un réservoir sur le Mont-Royal, pouvant contenir 24,000,000 gallons d'eau.

Et maintenant Montréal partagera les joies et les espérances de la commune patrie; non seulement, elle profitera de l'ère de prospérité qui s'ouvre pour le Canada, mais elle sera à la tête de toutes les entreprises et dirigera en quelque sorte le mouvement assentionnel du commerce et de l'industrie. Par ses nombreuses fondations de charité, ses mais[illegible]ducation, ses écoles nor-

males et ses universités, elle se placera au premier rang des villes de l'Amérique du Nord. Et c'est l'impression que reçoit le touriste qui la parcourt, en regardant ce



L'ancienne chapelle de Notre-Dame-de-Bonsecours.

que l'initiative privée et le dévouement public ont fait pour le développement moral, intellectuel et matériel de la population catholique et protestante.

PRINCIPALES EGLISES ET CHAPELLES

DE

MONTREAL

EGLISE NOTRE-DAME

DE toutes les églises de Montréal, la plus importante par son antiquité et les souvenirs qui y sont conservés, est celle de *Notre-Dame*, qui au point de vue architectural, occupe le premier rang. Son histoire remonte aux origines mêmes de Ville-Marie.

Le 1[illegible] mai 1642, M. de Maisonneuve et les colons qu'il amenait de France, envoyés par M. Olier et ses associés, arrivèrent à l'Ile de *Mont-Royal*, en prirent possession et fondèrent ainsi *Ville-Marie*.

Une première chapelle fut immédiatement construite en écorce, au Fort (à la Pointe-à-Callière), et servit d'Eglise paroissiale sous le titre de Notre-Dame, jusqu'à l'année suivante, durant laquelle on en éleva une autre en charpente, au même lieu.

En 1654, cette chapelle étant devenue insuffisante, M. de Maisonneuve proposa aux citoyens de la remplacer par une nouvelle attenant à l'Hôpital ; pendant vingt ans, elle suffit aux besoins de la population. Devenue à son tour trop étroite, on érigea, en 1672, sur la Place d'Armes, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le monument Maisonneuve, une vaste église qui parût aux hommes d'alors

un monument imposant. Mais bientôt, ce nouveau temple ne répondit plus aux besoins croissants de la population; c'est alors que les Messieurs de Saint-Sulpice résolurent de construire une grande église qui put contenir plusieurs milliers de fidèles. James O'Donnell en



Notre-Dame.

fut l'architecte. Le 15 juin 1829 la "Paroisse", comme on l'appelait, fut livrée au culte.

Cet édifice est imposant par ses proportions gigantesques. La façade, d'une trop grande sévérité, affecte

des airs de château féodal; elle est encadrée de deux tours de 227 pieds de hauteur. Au-dessus des trois grandes arcades (60 pieds de hauteur) sont placées trois niches renfermant les statues de la Vierge, de Saint-Joseph et de Saint-Jean-Baptiste, les trois patrons de la ville et du Bas-Canada.

Un escalier de 279 marches conduit le visiteur au sommet des tours. De là il jouit d'un vue admirable sur la ville et le fleuve. Dans la tour-ouest se trouve un *bourdon* qui pèse 24,780 livres; la tour-est renferme dix cloches portant chacune le nom de son donateur.

L'intérieur de Notre-Dame se compose d'une immense nef de 220 pieds de longueur (le choeur compris) et d'une hauteur de 80 pieds. Deux galeries l'entourent, déterminant des bas-côtés de 25 pieds de large. En formant le projet de construire cette église, on demanda à l'architecte de faire un vaisseau capable de contenir environ dix mille personnes pouvant de tous les points suivre les cérémonies du choeur et entendre facilement la prédication. L'église Notre-Dame répond à cette double condition. La beauté y a été sacrifiée à l'utilité, Et cependant la richesse des matériaux, la profusion des peintures et des dorures, la multitude des statues et surtout les vastes proportions de la nef, tout contribue à impressionner vivement le visiteur.

Neuf chapelles sont placées dans les bas-côtés. En commençant par la droite: la chapelle de la Sainte-Face, de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, où l'on voit une copie d'une Vierge byzantine très honorée à Rome; la chapelle de Saint-Amable, celle de Saint-Joseph et au bout de l'allée, la chapelle de la Sainte-Vierge, enrichie d'une copie d'un tableau d'André Vanucchi (Del Sarto). Sur la porte du tabernacle est une fine peinture florentine représentant la " Vierge et l'enfant " de Fra Angelico. La croix et les chandeliers qui ornent l'autel, ont été fabriqués à Paris et sont d'un travail très délicat. Appliquée sur le pourtour du choeur, est une bonne

copie du tableau de Mignard: "Saint Ignace écrivant les constitutions de son ordre".

De l'autre côté du choeur, faisant pendant à la chapelle de la Sainte-Vierge, se trouve la chapelle du Sacré-Coeur. Nous attirons l'attention sur un très vieux tableau, à droite de l'autel, qui est d'une réelle valeur artistique; "La présentation au Temple". Puis en re-



Notre-Dame — (Intérieur).

montant, de nouvelles chapelles: celle de Sainte Anne (Tableau de Carnevali), celles des âmes du Purgatoire et de Saint Roch.

La chaire, à la hauteur de la première galerie, est surmontée d'un baldaquin qui supporte de nombreuses statues. A la base sont placées également deux

statues de prophètes. Toutes ces sculptures sont dues au ciseau de M. Philippe Hébert.

Le *sanctuaire* s'élève de cinq degrés au-dessus du plancher de la nef ; il en est séparé par la table de communion faite du bois le plus précieux, comme du reste, les stalles et le retable monumental de l'autel. A l'entrée du sanctuaire, adossée à la première colonne, à droite, sous un élégant édicule en cuivre doré, se trouve la *Madone* dite de Pie IX. Cette statue, exécutée par un sculpteur de Bavière, dit-on, est d'une facture admirable. Pie IX, qui l'honorait d'une manière spéciale, en fit don à M. Rousselot, alors curé de Notre-Dame. A l'autre extrémité de la balustrade est un autre édicule qui renferme un *fac-simile* en bronze du " Saint-Pierre " vénéré dans la basilique vaticane.

Le *Maître-Autel* est orné de nombreuses sculptures dont quelques-unes sont d'une grande finesse d'exécution. [illegible]s mentionnons en particulier : " la Cène ", haut re[illegible] placé sous la table de l'autel, le[illegible]ux bas-reliefs ([illegible] les choeurs des Anges ") encadrant le Tabernacle et surtout le groupe de la " Crucifixion " qui est d'une grande beauté.

Le choeur est illuminé, les jours de fête, de centaines de lumières électriques d'un effet saisissant.

L'Eglise Notre-Dame possède les orgues les plus puissantes de l'Amérique : elles sortent des célèbres ateliers des frères Casavant, de Saint-Hyacinthe.

En arrière du maître-autel, se trouve la *Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Coeur*, toute en bois de chêne rare et précieux. Elle contient une suite de tableaux d'inégale valeur. Au-dessus de la porte d'entrée est une copie de la " *Dispute du Saint-Sacrement* " de Raphaël, par Larose. De gauche à droite, les tableaux représentent : le " Paradis perdu ", la "Sibylle de Tibur ", l' " Annonciation ", par L. Larose ; la " Visitation ", par C. Gill ; l' " Adoration des Mages ", par J. Saint-Charles ; la " Vierge de l'Apocalypse ", la " Transfiguration " (au-desus du maître-autel), le " Christ

consolateur ", par J.-C. Franchère; " Dollard et ses seize compagnons ", la " Première messe à Montréal ", par Saint-Charles; le " Roc de l'Horeb ", par Franchère; les " Noces de Cana ", par H. Beau ; enfin, " La multiplication des pains ", par Franchère. Dans cette chapelle se réunissent les congrégations paroissiales et, en



Chapelle de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur.

particulier, les dames de l'*Adoration diurne* et les messieurs de l'*Adoration nocturne*.

Le *trésor* de Notre-Dame contient, outre de très riches ornements sacerdotaux, des reliquaires précieux, des calices et des ciboires d'un très grand prix, etc... des broderies de Melle LeBer, un ostensoir d'argent massif

et les tentures artistement ornées du grand dais dont on se sert, une fois l'an, pour la procession solennelle du Saint-Sacrement à travers les rues de la ville

---

LA CATHEDRALE SAINT-JACQUES

La "*Cathédrale*", un des temples les plus vastes du Nouveau-Monde, occupe l'un des sites les plus gracieux de la ville. C'est une copie abrégée mais fidèle de Saint-Pierre de Rome. Le superbe square Dominion qui l'encadre donne une envolée magnifique à son dôme monumental. Lorsque Mgr Lartigue fut nommé évêque de Telmesse (1821), avec charge d'administrer l'Eglise de Montréal, il continua d'habiter le Séminaire de Saint-Sulpice et l'église Notre-Dame devint en quelque sorte la cathédrale provisoire de Montréal. Mais, comprenant les inconvénients qui pouvaient résulter de la présence de l'évêque au Séminaire, il se fixa bientôt à l'ancien Hôtel-Dieu, dont la modeste chapelle devint, à son tour, la cathédrale provisoire. En 1823, les habitants de Montréal adressèrent à Mgr Lartigue une requête, le priant de leur permettre de construire un évêché et une église cathédrale plus digne de sa haute fonction. Cette requête ayant été agréée, on choisit pour l'érection du nouveau temple, un vaste terrain situé au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, à l'endroit où se trouve actuellement l'église Saint-Jacques. Le 22 septembre 1825, Mgr Lartigue consacrait la nouvelle cathédrale. C'était un monument de style roman qui ne manquait pas de caractère. Quant à l'évêché, c'était une construction sans style qui fut remplacée, en 1851, par un palais épiscopal qui passait alors pour l'un des plus beaux édifices de Montréal. Malheureusement, l'incendie qui, en 1852, dévora une grande partie de la ville,

détruisit de fond en comble la cathédrale Saint-Jacques et l'évêché. Mgr Bourget, qui avait succédé à Mgr Lartigue, se réfugia à l'Hospice Saint-Joseph et la petite chapelle de l'Asile de la Providence devint ainsi la quatrième cathédrale de Montréal. C'est alors que l'on choisit l'emplacement actuel pour y construire la cathédrale projetée. En attendant, on éleva, à côté du palais épiscopal, une chapelle de très modeste apparence, qui, pendant quarante ans, donna asile aux évêques de Mont-



La Cathédrale Saint-Jacques — (Extérieur).

réal et à leur chapitre pour les offices religieux. Le 25 juillet 1857, on érigea une croix pour désigner le site de la future cathédrale.

Mgr Bourget, alors de passage à Rome, conçut le dessein de faire de sa future cathédrale la reproduction aussi exacte que possible de la basilique vaticane, voulant symboliser par là l'union étroite et indissoluble de l'église canadienne à l'autorité du Saint-Siège; à cette fin, il chargea M. Victor Bourgeault d'en préparer les

plans. La pose solennelle de la première pierre eut lieu le 28 août 1870. En 1878, on était parvenu à élever à une hauteur de trente pieds les bas-côtés qui n'attendaient plus que la couverture. Les quatre piliers du dôme se dressaient, dans leur masse imposante, à plus de quarante pieds, et tous les autres piliers de la nef atteignaient la même hauteur. La façade du portique était achevée jusqu'à la naissance de la première voûte. Mais le dôme n'était pas encore élevé dans les airs. Mgr Fabre qui succéda au vénérable Mgr Bourget, fit continuer en 1885, les travaux qui avaient été interrompus durant sept années. En 1894, la cathédrale fut livrée au culte. Le dôme avait été achevé en 1886, et la croix qui le domine, à une hauteur de deux cent cinquante-deux pieds, avait été posée au mois d'août de la même année. Cette croix en fer forgé doré mesure dix-huit pieds de longueur et pèse seize cents livres.

Le portique est surmonté de treize statues en bronze qui furent offertes par les différentes paroisses du diocèse de Montréal; ce sont les statues de Saint-Jacques, au centre, puis de Saint-Joseph, Saint-Antoine de Padoue, Saint-François d'Assises, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Jean, Saint-Paul, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Patrice, Saint-Charles Borromée, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Hyacinthe et Saint-Ignace.

L'intérieur de la cathédrale est d'un aspect imposant. Tout y est d'une blancheur éblouissante. Les lignes gracieuses de la voûte, l'élégance des colonnes, la sobriété de la décoration donnent à l'ensemble du monument une majestueuse grandeur.

Sous la coupole est une reproduction fidèle du célèbre *baldaquin* du Bernin. Il a été exécuté à Rome par M. Victor Vincent et a été offert à la cathédrale par les Messieurs de Saint -Sulpice. Cette oeuvre remarquable a couté $12,000. Sous ce baldaquin est placé le maître-autel en marbre blanc et en onyx. Du côté de l'évangile, adossé à l'un des piliers qui soutiennent le dôme, est placé le trône archiépiscopal, finement

sculpté et incrusté d'ivoire. Des tableaux très intéressants, se rapportant à l'histoire de la fondation et de l'établissement de Montréal, ornent les arcades du transept et des bas-côtés. Ces tableaux, à l'exception d'un qui a été peint par M. E. Laurent et qui a été offert à Mgr Bruchési par le gouvernement de la République Française, sont dûs au pinceau de M. G. Delfosse. Au



Le baldaquin.

bas de chacun de ces tableaux est une légende qui en explique le sujet historique. De toutes les chapelles celle

qui offre le plus d'intérêt est la chapelle des "*Zouaves pontificaux*". L'autel est surmonté d'un joli tableau représentant le "Sauveur révélant à Marie Alacocque les merveilles de son Sacré-Coeur ". Sur quatre grandes tablettes de marbre sont gravés, en lettres d'or, les noms des 507 jeunes preux qui prirent part à cette croisade du XIXe siècle. Cette chapelle contient, en outre, le "trésor" des Zouaves, le drapeau du régiment, un tableau de Saint-Grégoire le Grand, cadeau de Sa Sainteté Pie IX à l'Union Allet, une statuette en argent, offerte par le général de Charette; la toile, représentant Saint-Jean-Baptiste, qui ornait le cercle des Zouaves à Rome; un navire en argent, formant lampe du chœur, *fac-simile* de l'*ex-voto* que la piété des Zouaves reconnaissants a suspendu à la voûte de l'église de Notre-Dame de Bonsecours, etc., etc...

La cathédrale possède des orgues puissantes et l'on y fait de l'excellente musique.

Sur le parvis de la cathédrale, s'élève le beau monument de Mgr Bourget que nous décrivons ailleurs. En arrière de la sacristie et communiquant avec elle, se trouve le "*palais archiépiscopal* qui n'a de palais que le nom. Dans un avenir plus ou moins prochain, cette énorme construction de brique fera place à un monument digne du riche diocèse de Montréal.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

Notre-Dame de Bonsecours, à l'Est du Marché de Bonsecours, est le sanctuaire le plus vénérable que possède Montréal, tant par son antiquité que par le concours de pèlerins qui viennent y chercher les consolations de la foi. Commencée par la Vénérable Marguerite Bourgeoys, sur un terrain donné par M. Chomédey de Maison-

neuve, fondateur de Ville-Marie, la chapelle de Bonsecours n'était en 1657 qu'une modeste construction en bois, de 30 pieds par quarante, élevée à 400 verges en dehors des limites de la ville naissante. En 1675, elle



Notre-Dame de Bonsecours — (Vue du port).

fut rebâtie sur de plus grandes proportions. Détruite par le feu en 1754, elle fut reconstruite en 1771 sur les mêmes fondations de pierre demeurées intactes. Les restaurations entreprises en 1889, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du monument, en ont changé malheureusement l'aspect antique et lui ont enlevé ce cachet pittoresque qui en faisait le charme. Sur le chevet de la

chapelle l'on a placé une statue colossale de la Vierge étendant ses bras bénissants sur les navires qui parcourent le fleuve. A l'intérieur de la chapelle l'on y vénère une statue miraculeuse de la Vierge. Le choeur est entièrement revêtu de marbres rares ; des verrières de prix,



Notre-Dame de Bonsecours — (Intérieur).

l'*ex-voto* des Zouaves pontificaux suspendu à la voûte, quelques tableaux historiques, attirent l'attention du visiteur. Le portique est orné d'une statue en bronze de la Madone, au-dessous de laquelle est gravé ce quatrain :

" Si l'amour de Marie
En ton coeur est gravé,
En passant, ne t'oublie,
De lui dire un *Ave*.

EGLISE DU "GESU"

L'Eglise du *Gésu*, construite sur la rue Bleury (entre les rues Sainte-Catherine et Dorchester), est l'une des églises les plus admirées de Montréal. C'est un vaisseau de 194 pieds de long, de 144 pieds de large dans le transept et de 75 pieds de haut dans les grandes nefs. Le style est du genre grec de la Renaissance et de l'espèce particulière que l'on appelle florentin. L'ensemble présente un caractère de légèreté et d'élégance remarquables et rappelle par son ordonnance le "Gésu" de Rome.

Ce qui attire surtout l'attention, ce sont les "peintures" qui recouvrent l'édifice, du pied au sommet, imitant ou complétant les reliefs de la partie plastique. Au milieu des lignes, d'une grâce un peu sévère, qui forment



Le "Gésu" — (Intérieur).

l'encadrement des panneaux, sont jetées des fresques dont la plupart sont des copies de chefs-d'oeuvre des grands maîtres de l'école allemande moderne. M. Müller est l'auteur de ces fresques. Parmi les nombreuses et riches chapelles que possède cette église, il en est une qui est digne d'une attention spéciale à cause d'une statue antique qu'on y vénère; c'est celle qui se trouve sous la tribune placée à droite du maître-autel et que l'on appelle la *Chapelle de Notre-Dame de Liesse.* Le groupe qui surmonte le tabernacle contient les cendres de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Liesse qui fut brulée pendant la Révolution française. Selon la légende, la statue primitive aurait été donnée par la Sainte-Vierge à trois croisés, vers l'an 1134. Nous attirons aussi l'attention du visiteur sur les deux grands tableaux qui flanquent le sanctuaire, l'un représentant Saint-Louis de Gonzague recevant la sainte Eucharistie pour la première fois de la main de saint Charles-Borromée, l'autre, saint Stanislas Kostka, recevant la sainte communion de la main d'un ange; aussi, deux tableaux, d'une moindre dimension, placés dans les chapelles de la Vierge et de Saint-Joseph, représentant la "Sainte Famille" et la "Fuite en Egypte". Ces tableaux remarquables ont été exécutés, à Rome, par les frères Gagliardi.

EGLISE SAINT-JACQUES

La première église de Saint-Jacques le Majeur, a été construite par Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal et servit de cathédrale jusqu'en 1852, époque à laquelle elle fut détruite par le terrible incendie qui consuma une grande partie de la ville. Mgr Bourget, successeur de Mgr Lartigue, ayant quitté définitivement le quartier Saint-Jacques pour aller résider au palais

épiscopal qu'il s'était construit au mont Saint-Joseph, les Messieurs de Saint-Sulpice furent désignés pour lui succéder et, en 1855, ils prenaient la direction de la paroisse. Aussitôt ils se mirent à relever l'église de ses



Eglise Saint-Jacques.

ruines; mais à peine terminée, la nouvelle église devenait encore une fois la proie des flammes. Comme les murs n'avaient pas été trop endommagés, on put réparer

les dommages occasionnés par l'incendie et en 1859 l'église actuelle était livrée au culte.

De style gothique, elle possède, à l'intérieur, trois nefs et accuse la forme irrégulière d'une croix.

La chaire, d'un joli dessin, est enrichie de statues et de clochetons. On remarque encore dans le transept quatre tableaux dûs au pinceau de E. Cabane, peintre français : " Notre-Dame du Rosaire ", l' " Education de la Vierge ", la " Mort de Saint-Joseph " et la " Sainte-Famille ".

Le clocher de Saint-Jacques est le plus élevé de la ville et renferme un magnifique carillon. La porte latérale (rue Sainte-Catherine) est une belle oeuvre architecturale et a grand air dans le décor des arbres et des terrasses qui l'encadrent.

EGLISE NOTRE-DAME-DE-LOURDES

Cette chapelle consacrée à la Vierge de Massabielle est l'un des bijoux de l'art religieux canadien. Elle a été construite par les soins de l'abbé H. Lenoir, avec le concours généreux du Séminaire de Saint-Sulpice et des citoyens catholiques du diocèse de Montréal. L'architecte de ce superbe sanctuaire est M. Nap. Bourassa. De style byzantin de la Renaissance, la façade se compose d'une porte monumentale que masque un portique encombrant, mais nécessaire. Au-dessus, une double galerie séparée par une élégante rosace ; le fronton est surmonté d'une belle statue de la Vierge, en bronze doré, dont la couronne d'étoiles s'embrâse, le soir, grâce à un ingénieux mécanisme électrique. L'alternance de la pierre grise et du marbre blanc donne à la façade une séduisante apparence. A l'intersection de la nef et du

transept s'élance le dôme central qui a 35 pieds de diamètre et 120 pieds de hauteur.

L'église comprend deux chapelles. La première, située dans le soubassement, contient une reproduction de la grotte de Lourdes, au pied de laquelle se dresse l'autel.

La *chapelle supérieure* est très richement décorée et



Chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes — (Intérieur).

mérite une étude attentive. L'artiste a voulu résumer, en une suite de tableaux, les faits sur lesquels repose le dogme de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge. Parmi les sujets traités, l'on remarque la belle composition qui se déroule au-dessus de maître-autel, à la

naissance de la voûte et qui représente " l'Annonciation"; puis les deux tableaux dans les arcades de chaque côté de l'autel: le " Couronnement de la Vierge " et " l'Assomption "; les grandes compositions du transept: l' " Adoration des Mages " et la " Visite à Sainte Elisabeth "; enfin la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, vaste composition qui occupe tout l'intrados du dôme.

Mais le regard est irrésistiblement attiré par la statue de la Vierge qui apparaît dans la niche ouverte au-dessus du maître-autel et qui, dans un décor de rêve, semble poser sur les nuages, prête à s'envoler.

C'est dans cette chapelle que tous les dimanches de l'année académique, se dit la messe et se donnent les conférences pour les étudiants de l'Université Laval.

NOTRE-DAME-DE-PITIE

Sur la rue Notre-Dame, en face de la Côte Saint-Lambert, se trouve la chapelle de *Notre-Dame de Pitié.* Une première chapelle avait été érigée au même endroit par les soins de la pieuse recluse canadienne, Melle Jeanne LeBer, dont nous racontons plus bas l'admirable vie. Détruite en 1768 par un incendie, elle fut rebâtie et livrée au culte en 1786; en 1860 elle subit d'importantes réparations. L'intérieur, d'une grande simplicité, n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à la " Pieta " qu'on y vénère et devant laquelle brûlent de nombreuses lampes. Ce groupe mérite l'attention du visiteur; car c'est une œuvre vraiment remarquable. La figure de la Vierge surtout, d'un dessin pur et suave, respire une douleur calme mêlée de sérénité. Cette " Pieta ", venue de France, date du 17e siècle.

Il y a quelques années, en descendant vers Notre-Dame de Pitié, se voyait une masure qui était tout ce qui restait de la vieille chapelle de Notre-Dame de la Victoire, construite en 1718 en mémoire de la destruc-



Notre-Dame-de-Pitié.

tion de la flotte de Sir Hovenden Walker sur les récifs de l'Ile aux Oeufs, en 1711; cet évènement sauva la Nouvelle-France, comme nous l'avons dit dans le court historique qui précède. Les colons attribuèrent à l'intervention de la Sainte-Vierge la dispersion de cette flotte puissante qui s'avançait sur Québec et qui, par

contre-coup, arrêta le mouvement des troupes anglaises qui se dirigeaient sur Montréal. En reconnaissance, on éleva cette modeste chapelle, dont seule une plaque de marbre rappelle aujourd'hui le souvenir.

Dans le jardin qui avoisine la chapelle de Notre-Dame de Pitié, l'on aperçoit de très vieilles bâtisses qui servirent durant de longues années de maison-mère aux Dames de la Congrégation Notre-Dame. C'est l'un des endroits les plus curieux du vieux Montréal.

A Notre-Dame de Pitié se rattache le souvenir de Melle LeBer, fille du plus riche propriétaire du Canada et qui, à l'âge de 17 ans, fit voeu de chasteté. Du consentement de son père, elle exécuta le dessein qu'elle avait formé de vivre retirée dans sa maison, à l'imitation des anciennes recluses. Mais comme sa recherche de la solitude souffrait encore des sorties qu'elle était obligée de faire pour se rendre à l'église, Melle LeBer résolut de donner son bien à la Congrégation de la Soeur Bourgeoys, à la condition qu'on lui bâtirait un petit appartement derrière le choeur de l'église, avec un guichet par lequel elle pourrait voir l'Office divin et recevoir la sainte communion. Ce fut en 1695 que la recluse s'enferma elle-même dans la demeure qu'on lui avait bâtie conformément à ses prescriptions. Le clergé la conduisit processionnellement à l'église, et il bénit sa cellule ; puis elle s'y retira pour ne la quitter qu'à sa mort qui arriva vingt ans après.

NOTRE-DAME-DES-ANGES

Située à l'angle des rues Lagauchetière et Chenneville, *Notre-Dame des Anges* est une ancienne église protestante achetée par le Séminaire de Saint-Sulpice pour remplacer l'Eglise des Récollets. Elle est le siège de la Congrégation des hommes de Ville-Marie dont la fondation remonte aux origines de la colonie. Elle date, en effet, de 1663 et procède indirectement, nous disent ses archives, de la milice de la Sainte-Famille, organisée par M. de Maisonneuve, et directement de la Congrégation de la Sainte-Vierge qu'avait établie M. Boucher, vers 1670, en sa possession de Boucherville. L'élite de la Société Montréalaise appartient à cette Congrégation.

Notre-Dame des Anges conserve, comme des reliques vénérées, des autels d'un autre âge, des ornements démodés, des tableaux presque effacés et quelques-unes des statues—sans prétention artistique — qui garnissaient depuis deux siècles, l'antique chapelle des Récollets.

EGLISE SAINT-PATRICE

L'église *Saint-Patrice* (rue Lagauchetière Ouest) est la première église élevée par les Irlandais catholiques de Montréal. Il faut, cependant, remonter aux années antérieures à 1847, date de l'ouverture de cette église, pour retracer l'historique de la nationalité irlandaise, depuis qu'elle s'est implantée à Montréal jusqu'à nos jours.

Ainsi nous voyons, qu'en 1817, M. Richards, du Séminaire de Saint-Sulpice, un converti, ayant appris qu'il se trouvait à Montréal un certain nombre de catholiques

de langue anglaise, entreprit de les réunir dans l'église de Bonsecours et de les grouper en congrégation. Mais la colonie irlandaise augmenta avec une telle rapidité, qu'on dut abandonner l'antique chapelle (1830) pour l'Eglise des Récollets qui, à son tour, ne tarda pas, à



Eglise Saint-Patrice — (Intérieur).

devenir trop étroite pour contenir la foule des fidèles. C'est alors que M. Quiblier, supérieur de Saint-Sulpice, conçut le projet de construire une vaste église spécia-

lement destinée aux catholiques de langue anglaise. Le 25 septembre 1841, les sept pierres angulaires de la nouvelle église étaient solennellement bénites et posées par Mgr Bourget et la première messe, dans le monument complètement achevé, fut célébrée le jour de la fête de Saint-Patrice, le 17 mars 1847.

L'église Saint-Patrice, de style gothique, n'offre guère d'intérêt à l'extérieur; mais lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on demeure tout surpris de l'imposante majesté de ses voûtes gothiques, de la richesse de son ameublement et de sa décoration. Les murs y sont finis en imitation de mosaïque vénitienne, d'après le style de Saint-Marc, à Venise; les piliers du choeur sont imités de marbre numidien, pendant que ceux de la nef ont la couleur légère du marbre de Sienne; l'autel, avec son retable monumental, imite les teintes du vieil ivoire ; la voûte et les murailles sont richement décorées de motifs d'ornements variés où prédomine la croix celtique de l'Irlande; des tableaux ornent le choeur et les autels latéraux; une "Annonciation" attire particulièrement l'attention. Il faut aussi signaler les superbes tableaux du chemin de la croix dûs au pinceau de Patriglia; les admirables verrières, exécutées à Innsbruch, Tyrol autrichien; la série de panneaux peints, au nombre de cent cinquante environ, qui ornent le haut de la boiserie circulaire; le joli dessin des bancs de la nef et la parfaite élégance des confessionnaux en chêne. Cet ensemble harmonieux flatte l'oeil en même temps qu'il distribue dans toutes les parties de l'édifice un décor pittoresque d'une conception originale.

EGLISE SAINT-PIERRE

Parmi les églises qui se sont élevées dans les nouveaux quartiers de la ville pour satisfaire aux besoins religieux, celle de *Saint-Pierre* est l'une des plus ancien-



Eglise Saint-Pierre — (Intérieur).

nes. Lorsque les Pères Oblats de Marie-Immaculée vinrent, à la demande de Mgr Bourget, s'établir à Montréal, ils élevèrent sur la rue Visitation, une modeste

chapelle en bois qui servit, de 1842 à 1851, d'église paroissiale. Mais les secours d'argent affluèrent en telle abondance que le 1er février 1851, l'église actuelle était achevée et livrée au culte.

Le Saint-Pierre est une église à trois nefs d'égale hauteur, d'une belle envolée. Le choeur, à cinq pans coupés, est éclairé de grandes fenêtres ogivales fermées de superbes verrières et qui versent dans le sanctuaire une lumière colorée et chaude du plus magnifique effet. L'autel de marbre blanc est surmonté d'une retable que couronnent des clochetons, chargés de lampes électriques. Il règne dans cette église, une entente parfaite des proportions, si bien que l'on peut sans crainte la classer parmi les plus belles de Montréal. Ce qui en constitue l'attrait, ce sont assurément les verrières qui ferment toutes les fenêtres du choeur et des nefs latérales: elles sortent des ateliers de M. Champigneulle, de Bar-le-Duc (France).

Parmi les chapelles, celle qui attire le plus l'attention est la chapelle du Sacré-Coenr; l'autel, en marbres de différentes couleurs, est enrichi de beaux candélabres et le tabernacle est clos par une riche porte en bronze doré.

Assurément l'église Saint-Pierre ne saurait être comparée aux grandes églises gothiques de France; elle n'a pas cette prétention; mais telle qu'elle est, avec sa tour élancée, son magnifique carillon, son élégante nef avec ses deux rangs de piliers de pierre, son plan simple et harmonieux, ses admirables verrières et le luxe de ses ornements, elle est un beau spécimen de cet art gothique qui a produit tant de merveilles et qui, sur cette terre d'Amérique, n'a encore poussé que d'humbles rameaux où brillent quelques fleurs mystiques bonnes à regarder et à respirer.

EGLISE DU SACRE-COEUR

La paroisse du Sacré-Coeur, aujourd'hui l'une des plus populeuses de Montréal — elle comprend près de 20,000 âmes — fut établie le 12 décembre 1875. Deux mois plus tard, M. l'abbé Dubuc faisait l'acquisition d'un vieux moulin qu'il transformait en église. Cet édifice servit au culte jusqu'en 1877 époque à laquelle fut bénit le sous-sol de l'église actuelle, commencée au mois de



Eglise du Sacré-Coeur et presbytère.

février de l'année précédente. Dix ans après, le jour de Noël 1887, on inaugurait la nouvelle église qui venait d'être terminée.

L'église du Sacré-Coeur est de style gothique. Sa façade se compose d'un portail surmonté de trois fenêtres ogivales et d'un fronton orné d'une rose barrée

d'une croix. De chaque côté s'élancent deux tours dont une seule, celle de l'ouest, porte un clocher. A l'intérieur, l'église est divisée en trois nefs d'inégale hauteur, d'un transept et du choeur, et plaît par l'unité de la décoration, la richesse des autels et le bon goût des objets du culte.

A l'est de l'église est le presbytère, belle construction en pierre, qui rappelle par l'élégance et la pureté de ses lignes, le joli hôtel français renaissance.

EGLISE SAINT-LOUIS-DE-FRANCE

L'église Saint-Louis de France, située au centre de l'un des quartiers les plus aristocratiques de la ville, n'a été inaugurée qu'en 1897. C'est un beau monument de pierre, de style roman, qui ne manque ni de caractère, ni de pittoresque. La façade est curieuse à étudier avec son porche profond, ses cinq longues fenêtres à plein ceintre et sa petite rose encadrée de clochetons. D'un côté, le portail est flanqué d'une tourelle qui ressemble à un kiosque; de l'autre, d'une tour très élevée dont la masse écrase quelque peu la façade. Cette tour que l'on aperçoit de très loin renferme un superbe carillon.

A l'intérieur, l'on remarque l'absence de colonnes: ce qui permet au fidèle, quel que soit l'endroit où il est placé, de suivre les cérémonies du choeur

Tout y est vaste, libre et clair. La lumière se répand à flots dans la vaste enceinte, dont les murs offrent de grandes surfaces au pinceau de l'artiste. Au-dessus du maître-autel se trouve une copie du célèbre tableau de Delaroche: " Saint-Louis en adoration devant la cou-

ronne d'épines ". Saint-Louis de France possède une excellente maîtrise et l'on y fait de la bonne musique.



Eglise Saint-Louis-de-France.

EGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Une première église avait été élevée de 1875 à 1878, à l'endroit occupé aujourd'hui par le somptueux édi-

fice actuel. En 1898, elle était détruite de fond en comble par un désastreux incendie. Les paroissiens, un moment abattus, se remirent résolument à l'oeuvre et bientôt réunirent les fonds nécessaires à la reconstruction de leur église.

La façade du monument perd beaucoup de son effet



Eglise Saint-Jean-Baptiste.

par le fait qu'elle se dresse au bord de la rue, très étroite à cet endroit. La façade est décorée de deux étages de colonnes et de pilastres que termine une balustrade coupée par un fronton. De chaque côté de cette façade Renaissance

s'élèvent deux tours à cinq pans qui supportent deux lanternes ouvertes, et en arrière, à l'intersection de la nef et du transept, le monument se couronne d'un vaste dôme. A l'intérieur, la coupole et l'unité du style baroque font une agréable impression. De beaux lustres pendent des voûtes, les autels sont en marbre précieux, etc.... De grands espaces libres appellent des peintures décoratives et déjà l'on se préoccupe d'ajouter ce complément indispensable à la beauté de cet imposant édifice religieux.

En arrière du maître-autel est une chapelle dont on se sert pour les réunions des congrégations paroissiales et aussi pour la célébration des mariages.

EGLISE DU SAINT-ENFANT-JESUS

L'église actuelle du Saint-Enfant-Jésus de Montréal, plus généralement connue sous le nom de l'église du Mile-End, a été construite de 1857 à 1864, au centre d'immenses carrières de pierre dont l'exploitation avait attiré un nombre considérable d'ouvriers. La petite localité ne tarda pas à se transformer en petite ville et à devenir l'un des quartiers les plus populeux de Montréal.

L'église du Mile-End a subi de nombreuses transformations depuis quelques années; la plus importante a été celle de sa façade qui comprend un élégant portique corinthien, surmonté d'une galerie; d'un étage orné de fenêtres et de niches et d'une tourelle centrale, couverte de sculptures et couronnée d'un petit dôme doré. A l'intérieur, c'est une vaste enceinte qui aboutit à une espèce de rond-point couvert d'une coupole écrasée. L'apparence intérieure offrira un tout autre aspect,

lorsqu'on aura mis à exécution le plan très élaboré de la décoration que l'on projette.

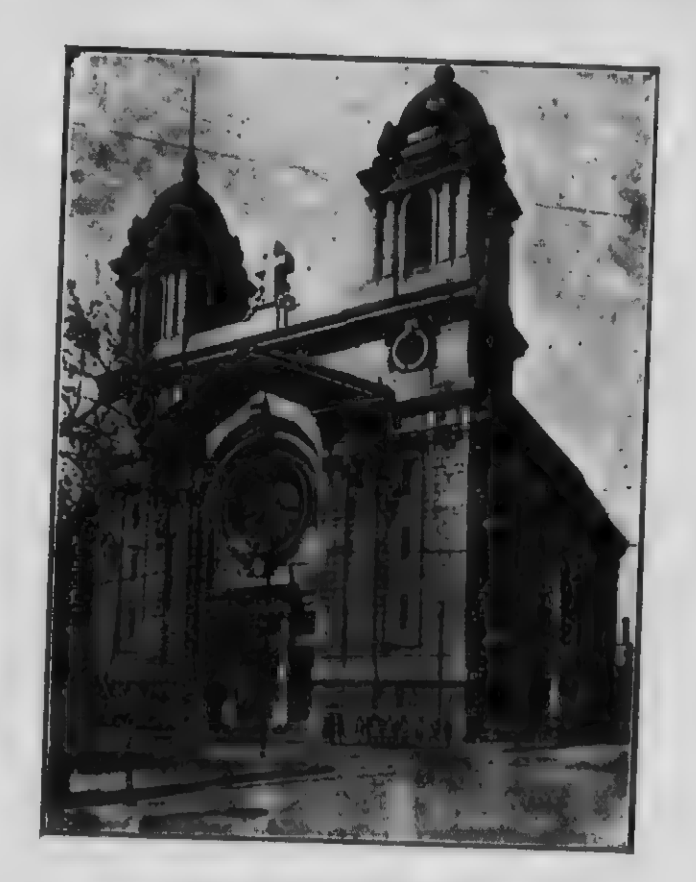


Eglise du Saint-Enfant-Jésus

EGLISE SAINTE-CUNEGONDE

En 1885, fut élevée la première église de Sainte-Cunégonde. Mais en 1904 un terrible incendie la réduisit en cendres. C'est alors que fut construit le superbe édifice que nous voyons aujourd'hui et qui est l'un des monu-

ments les plus justement admirés de Montréal. C'est un beau spécimen de l'architecture française du XVIIe siècle. La façade se déploie avec une solennelle majesté; pour l'embrasser d'un coup d'oeil, il faut se placer au



Eglise Sainte-Cunégonde.

centre du petit square qui lui fait comme une avenue pleine de verdure. A l'intérieur, c'est un vaisseau, très étendu, d'une seule nef, dans lequel la lumière se répand à flots.

Ce qui distingue Sainte-Cunégonde ce sont ses belles proportions, la pureté de ses lignes, le fini de son exécution et surtout son grand dégagement intérieur

EGLISE SAINT-HENRI

L'église Saint-Henri, commencée en 1868, ne fut achevée qu'en 1887. La façade est divisée en deux étages. Au premier, trois portes donnent accès à l'intérieur;



Eglise Saint-Henri.

celle du milieu est surmontée d'un fronton; les deux autres, encadrées de colonnes, sont dominées par deux

bas-reliefs. Le second étage est orné, au centre, d'une rosace, de pilastres qui supportent un fronton et de deux fenêtres; le tout est dominé par un élégant clocher flanqué de deux lanternes qui contiennent les cloches. A l'intérieur, nous retrouvons la disposition des ancien-



Eglise d'Hochelaga.

nes basiliques romaines avec leurs trois nefs d'inégale hauteur. Tout autour de la nef centrale se déroule une grande composition qui reproduit la procession célèbre de Flandrin à Saint-Vincent de Paul de Paris. Dans les nefs latérales on a placé quelques tableaux du

"chemin de la croix" que l'on voyait autrefois dans l'église Notre-Dame.

* * *

Nous ne saurions passer en revue toutes les églises catholiques de Montréal; elles sont trop nombreuses et



Eglise Saint-Gabriel.

n'offrent pas toutes un égal intérêt historique ou artistique. Nous nous sommes appliqués à décrire celles qui se trouvent dans les quartiers que fréquente habituellement le touriste... Et cependant dans les quar-

tiers extrêmes ainsi que dans la banlieue, l'on rencontre des églises et des chapelles qui méritent tout au moins une mention, telles par exemple: *l'église d'Hochelaga*, avec sa façade incrusté de mosaïques et son charmant campanille qui nous rappelle l'Italie; *l'église Sainte-Anne* (rue McCord), dont l'intérieur est richement décoré ; *Saint-Vincent de Paul* (rue Sainte-Catherine) ; les églises *Saint-Charles* et *Saint-Gabriel* (rue Centre), toutes deux de style roman; enfin, la plus récemment construite, *l'église Saint-Edouard*, de style gothique, qui mérite assurément une visite. Du reste, chaque année s'ouvrent de nouveaux quartiers et se fondent de nouvelles paroisses et chaque année surgissent de nouvelles églises qui attestent de la vivacité de la foi des populations et du dévouement dont elles sont animées pour la gloire de Dieu.

EGLISES PROTESTANTES

Tout comme les catholiques, les protestants possèdent de nombreuses églises dans la ville de Montréal, dont quelques-unes sont d'une grande beauté architecturale.

La *Christ Church* (square Philipps), cathédrale anglicane, est le morceau architectonique le plus parfait non seulement de Montréal, mais peut-être bien de toute l'Amérique du Nord. Elle a été érigée, en 1859, par l'évêque Fulford. homme d'un goût très pur, qui a pris une part très active à la fondation du musée de "l'Art Association". Dans le transept droit de l'église, l'on voit son buste en marbre blanc et un très beau monu-

ment imité du célèbre " Martyr's Memorial " d'Oxford a été élevé à droite de la cathédrale pour perpétuer sa mémoire.

De quelque côté que l'on se place pour admirer l'ensemble des lignes architectoniques de la cathédrale on est séduit, tant les proportions en sont harmonieuses,

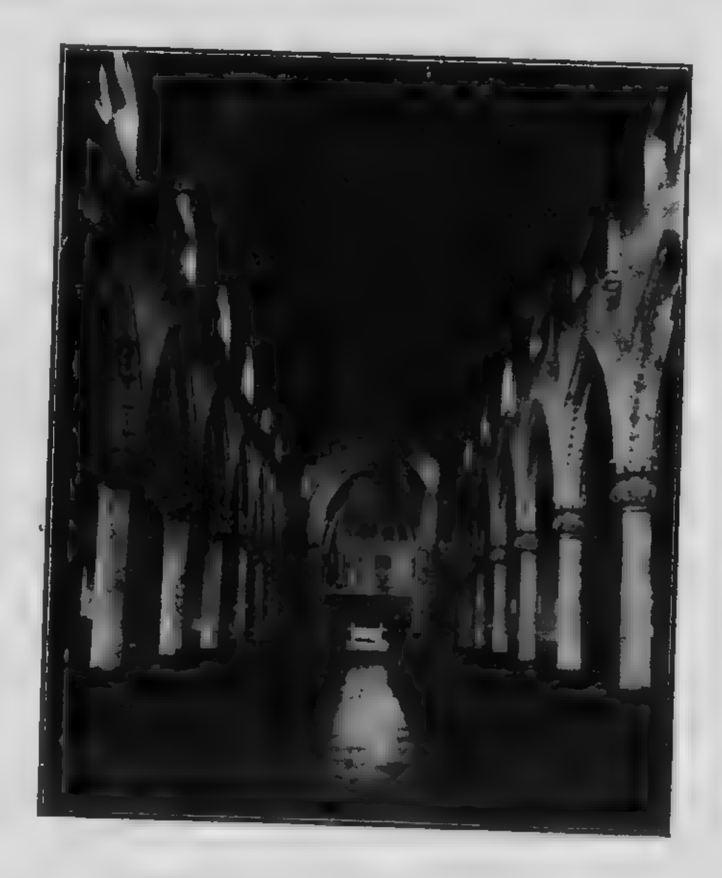


" Christ Church " — (Cathédrale Anglicane).

tant les moindres détails de sculpture ont été traités avec soin.

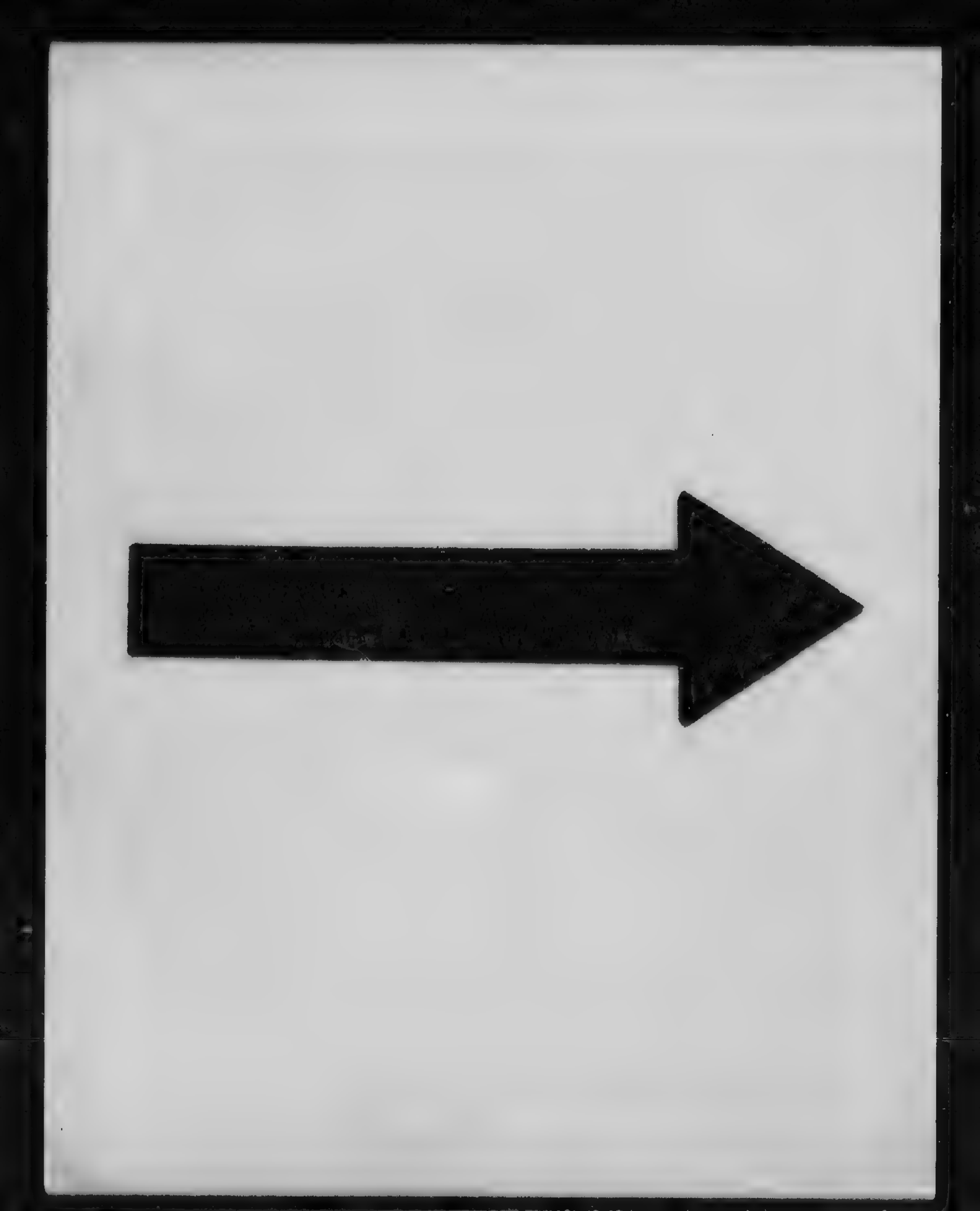
De style gothique flamboyant, la cathédrale possède un portail à trois portes, précédé d'un porche que surmonte une rosace entre deux tourelles. De nombreuses sculptures, gargouilles, masques, festons, clochetons, sont

parsemées sur toutes les faces du monument de granit. Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est l'élégant clocher en pierre qui s'élance tout d'un jet à une hauteur de 221 pieds. De toutes les flèches qui dominent Montréal, celle-ci est la seule qui soit en pierre de la base à la pointe: elle en est aussi la plus belle et la plus imposante.



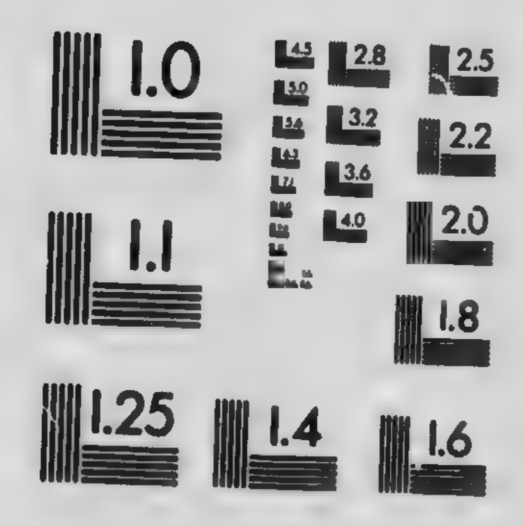
L'intérieur de la Cathédrale Anglicane.

A l'intérieur, les massifs piliers sculptés, la nef soigneusement dallée, le choeur qui fait l'effet d'une grotte profonde et mystérieuse, et les verrières qui répandent dans la demi-nuit qui règne dans les bas-côté une lu-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





mière discrète et douce, tout concourt à produire une forte impression sur le visiteur.

En arrière de la cathédrale, se trouvent la résidence de l'évêque anglican, et la *Synod Hall.* Ces diverses constructions forment avec la cathédrale, qu'entourent des terrasses soigneusement entretenues, un ensemble harmonieux qu'on ne trouve nulle part ailleurs.



Saint James Church — (Méthodiste).

Sur le square Dominion, en face de la gare du Pacifique Canadien, une charmante église gothique attire également l'attention par le joli dessin de son portail, et l'élégance de sa tour; c'est l'église anglicane *Saint-Georges.*

A toutes les heures, marquées au cadran de la tour, le carillon fait entendre les premières mesures d'un hymne religieux.

* * *

Parmi les autres églises protestantes qui ont un cachef artistique, il faut mentionner *Saint-André*, Côte du Beaver Hall, *Erskine Church*, rue Sherbrooke, *La Trinité*, rue Saint-Denis, "*Saint James Methodist Church*", à l'est du square Philipps, *Saint Paul*, rue Dorchester (près du square Dominion)...

* * *

La synagogue Juive, rue Stanley, par l'étrangeté de son style oriental, mérite aussi d'être mentionnée.





M. Olier consacre les Associés de Montréal à Notre-Dame-de-Paris (2 février 1641).

Tableau de G. Delfosse — (Enregistré).

Les Communautés Religieuses

ET LEURS ŒUVRES

MONTREAL possède dans ses murs un grand nombre de communautés religieuses dont deux au moins ont pris naissance avec la colonie. Les autres se sont fondées dans la suite ou nous sont venues de France, chacune à son heure, pour répondre à d'impérieux besoins. Fidèles à l'esprit de leurs fondateurs, elles ne cessèrent de se consacrer aux fins pour lesquelles elles avaient été instituées. Avec une incroyable fécondité, sans trésors, avec la seule ressource de l'aumône spontanée et grâce à leur persévérance et à leur industrie, elles ont multiplié les oeuvres d'éducation et de charité. Et la conséquence nécessaire a été d'éviter à la société ces impôts écrasants que nécessite ailleurs l'intervention de l'Etat dans l'organisation des hôpitaux et des écoles publiques.

L'initiative privée a donc suffi jusqu'à présent à subvenir à toutes les nécessités et la charité chrétienne a accompli des merveilles, sinon des miracles.

A Montréal, comme partout, l'Eglise s'est montrée semeuse de charité, et le peuple sait que c'est toujours aux plus déshérités qu'elle attribue la part la plus large des gerbes de la moisson bénie.

COMMUNAUTES D'HOMMES

LES MESSIEURS DE SAINT-SULPICE

Nous avons dit la part que prit M. Olier, le pieux fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, dans l'établissement de la colonie; Ville-Marie fut son oeuvre de prédilection et l'objet de sa constante sollicitude.



Le Séminaire de Saint-Sulpice.

En 1657, M. Olier envoyait à Montréal cinq de ses disciples, pour y poursuivre les travaux commencés par

les Jésuites sollicités ailleurs par les missions. Il est donc juste de reconnaître que c'est au Séminaire de Saint-Sulpice que revient, pour une large part, l'honneur non seulement d'avoir fondé Ville-Marie, mais encore, d'avoir contribué puissamment à la grandeur et à la prospérité de Montréal. Au fond de toutes les institutions d'éducation et de charité, nous sommes assurés de trouver l'action bienfaisante du Séminaire.

Nous ne saurions énumérer toutes les oeuvres accomplies par lui dans le passé; celles qu'il dirige actuellement suffisent à nous convaincre de son inépuisable



Le Grand Séminaire et le Collège de Montréal.

charité. Les Messieurs de Saint-Sulpice sont à la tête des deux plus grandes paroisses de la ville: les paroisses de Notre-Dame et de Saint-Jacques. Ils dirigent le Séminaire de Théologie, le Séminaire de Philosophie, le Petit Séminaire ou Collège de Montréal, ainsi que le Collège Canadien, à Rome, pour les hautes études ecclésiastiques; ils sont les aumôniers des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, des Soeurs de Charité de l'Hôpital-Général et des Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, ainsi ques les directeurs spirituels de la paroisse de l'Annonciation du Lac.

Le Grand-Séminaire. (rue Sherbrooke). — Au début

de la colonie, les Messieurs de Saint-Sulpice, après plusieurs tentatives infructueuses, réussirent enfin à grouper ensemble les sauvages de Ville-Marie au pied de la Montagne, dans une enceinte palissadée que l'on désigna sous le nom de *Fort des Sauvages*. A peu de distance, M. de Belmont y construisit le *Fort des Messieurs* qui se composait d'un mur d'enceinte percé de meurtrières et flanqué d'une tourelle à chaque angle. Au centre de l'enclos étaient le " château " et la chapelle. Le fort a été remplacé, en 1854, par le vaste édifice qui renferme actuellement le Grand Séminaire et le Collège de Montréal. De l'antique construction deux tourelles sont demeurées intactes. Elles ont 200 ans d'existence et se trouvent, après le Séminaire de la Paroisse, les plus anciennes constructions de la ville. Sur l'une des portes de ces tourelles on lit ces mots: *Hic evangelibantur Indi* ". Ici les Indiens furent évangélisés. Deux plaques de marbre, placées près de l'entrée, nous apprennent que dans l'une des tours, reposent les cendres de François Thoronhiongo, huron, baptisé par le Père de Bréboeuf, et mort à l'âge de cent ans, (le 21 avril 1690) laissant le souvenir d'une grande piété; et que dans l'autre a été ensevelie la Soeur Marie Thérèse Garmensagonas, de la Congrégation Notre-Dame, qui pendant 13 ans instruisit les enfants indiens et mourut, à l'âge de 28 ans, (1695), pleine de mérites et de vertus.

C'est donc, à cet endroit historique, que fut érigé, en 1857, l'imposant édifice qu'occupe aujourd'hui le Grand Séminaire. C'est là, dans cette solitude, que près de trois cents jeunes clercs se préparent au sacerdoce, sous la direction éclairée des Messieurs de Saint-Sulpice.

Ce qu'il y a de plus remarquable au Grand Séminaire, au point de vue artistique, c'est la *Chapelle* qui est une merveille de bon goût et assurément l'oeuvre architecturale la plus achevée que possède Montréal.

Il est regrettable que la loi de clôture en interdise l'entrée au public; car, de toutes les nombreuses chapelles que possède la ville, aucune ne peut rivaliser avec

celle-là, pour la pureté du style, la richesse des matériaux et l'incomparable beauté. Il faudrait aussi faire mention des admirables jardins qui entourent le Séminaire et de la coquette pièce d'eau, le "*lac* ", qui met une tache d'argent parmi les verts gazons, sous l'ombre épaisse des ormes séculaires.



Chapelle du Grand Séminaire.

Le Collège de Montréal. — Le Collège ou Petit Séminaire de Montréal a près d'un siècle et demie d'existence. Il n'est postérieur que de quelques années à la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre et au traité

de Paris, qui la ratifia, en 1763. C'est le troisième collège classique fondé en notre province, le premier du diocèse de Montréal.

C'est à cinq ou six milles de Montréal, au village de la Longue-Pointe, qu'en 1766, un curé de cette paroisse, M. Curateau, de la Blaiserie, conçut l'idée de fonder un collège classique, destiné, dans sa pensée, à former un petit séminaire. Dans cette création, il y avait comme un acte de protestation énergique contre les entreprises des vainqueurs pour faire perdre aux descendants des colons français l'usage de leur belle langue. L'idée était noble: elle devait réussir, puisqu'elle satisfaisait à la fois les besoins de l'intelligence et les sentiments du coeur. Bientôt le collège fut transporté à Montréal et, en 1773, il était installé dans le Château-Vaudreuil sur la Place Jacques-Cartier. Trente années durant, il occupa cette bâtisse. Le nombre des élèves augmentait chaque année; en dépit des obstacles suscités par le gouvernement anglais et grâce au concours des prêtres que la Révolution française avait dirigés sur nos rives, le Collège prit une importance inespérée. En 1803, un incendie réduisit en cendres le Château-Vaudreuil.

Le Séminaire, qui s'était toujours intéressé à cette oeuvre, n'hésita pas un instant. Il se mit immédiatement à l'oeuvre pour construire un nouvel établissement, aux environs de la rue McGill, sur la rue qui s'appelle encore aujourd'hui la rue du Collège. Mais comme le nombre des élèves augmentait sans cesse et que de plus, toute cette partie de la ville était envahie par le commerce, on songea à transporter le Collège dans un endroit plus favorable. A la Montagne, les Messieurs de Saint-Sulpice avaient déjà commencé à construire d'importants bâtiments dès 1854, dans le but d'y établir les élèves du Séminaire de Théologie. On y transporta le Collège; cette installation avait un caractère provisoire qui ne pouvait être maintenu trop longtemps sans inconvénients. Aussi les Messieurs de Saint-Sulpice, après avoir achevé les bâtiments du Grand Séminaire, com-

mencèrent-ils, sur le même plan, l'érection du collège proprement dit. Les constructions demandèrent plusieurs années, puisque les élèves ne furent définitivement placés dans le nouveau collège, celui que nous voyons aujourd'hui, qu'en 1870.

Le Collège de Montréal possède une très riche bibliothèque, un splendide cabinet de physique, d'histoire naturelle et de minéralogie. Plus de 350 élèves fréquentent cette institution.



"Le lac" et les jardins du Grand Séminaire.

Le Séminaire de Philosophie. (Chemin de la Côte-des-Neiges). — Le Séminaire de Philosophie, également dirigé par les Messieurs de Saint-Sulpice, a été ouvert le 8 septembre 1876, sous le toit même du Grand Séminaire.

Vers l'année 1891, le local étant devenu trop étroit, les directeurs qui avaient pu se rendre compte du bien qu'avait produit cette fondation, se décidèrent à construire, sur le flanc de la montagne, le vaste édifice

qu'on y voit aujourd'hui et dont on prit possession le 20 septembre 1894. Le soin qui a été donné à cette construction, son site merveilleux, son heureuse exposition, tout se réunit pour en rendre le séjour agréable, pour favoriser les bonnes dispositions des jeunes gens et les aider à poursuivre avec zèle le but élevé auquel ils viennent se préparer. La fin immédiate de ce Séminaire est de ménager, dès leur entrée en philosophie, aux jeunes gens qui aspirent au sacerdoce, des secours spéciaux pour leur formation ecclésiastique. Le Séminaire de Philosophie est donc étroitement lié avec le Grand Séminaire dont il fait en réalité partie.

Le programme d'études est celui de Laval : il embrasse, outre les cours d'hébreu et d'Ecriture sainte, toutes les branches qui forment la matière du second examen prescrit par l'Université Laval pour le baccalauréat, à la suite de la classe de philosophie. Cent cinquante jeunes gens à peu près fréquentent ce Séminaire.

LA COMPAGNIE DE JESUS

Fondée et définitivement organisée en 1540 par saint Ignace de Loyola, la Compagnie de Jésus avait déjà depuis plus d'un siècle et demie envoyé des missionnaires dans toutes les parties du monde. L'Amérique en particulier, à mesure qu'on y découvrait de nouveaux pays, était devenue le théâtre de leurs travaux. Cependant, dès l'année 1626, lors de son premier voyage chez les Hurons, le P. de Bréboeuf, avait salué en passant le lieu de la future cité de Montréal; dans son second voyage, en 1635, il le signale comme le terme de la navigation fluviale et par conséquent, comme un poste de haute importance. La même année et les années suivantes, le P. Lejeune y médite, de concert avec la Compagnie des Cent Associés, une résidence qui sera

peut-être, dit-il, " un jour une grande ville ". En 1637, il y fait avec le gouverneur un voyage d'exploration. Enfin, en 1642, le 18 mai, le P. Barthélemy Vimont, au nom de la nouvelle Société Notre-Dame, en bénit les fondements par une consécration solennelle. Pendant les quinze premières années, c'est-à-dire jusqu'en 1657, époque de l'arrivée des Messieurs de Saint-Sulpice, les Jésuites furent les seuls pasteurs de Montréal; appelés



Collège Sainte-Marie.

ailleurs par le besoin des missions, ils ne l'abandonnèrent jamais entièrement.

En 1663, le P. Chaumonot, qui était venu amener à la nouvelle colonie en détresse un convoi de vivres, y fondait, de concert avec M. de Souart, la " Confrérie de la Sainte-Famille ", aujourd'hui encore florissante. Au

moment où les massacres et les besoins de secours se multipliaient autour de Montréal, les Jésuites viennent de nouveau s'y établir et s'y fixent définitivement (1692) par l'acquisition du terrain occupé aujourd'hui par le Champ de Mars, le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville. La même année, ils dirigeaient dans leur chapelle la "Congrégation des Hommes" qui fut depuis transportée aux Récollets et dans la suite à Notre-Dame des Anges. Mais c'est surtout par les travaux dans les missions sauvages que les Jésuites du Canada, et en particulier de Montréal, se sont acquis un titre à la reconnaisance du pays tout entier.

Après deux siècles d'héroïques travaux, la Compagnie de Jésus s'éteignait, à Montréal, dans la personne du P. Wel. Le Canada ne devait revoir ses anciens apôtres que cinquante ans plus tard.

Sur les instances réitérées de Mgr Bourget, six Pères de la Compagnie arrivaient le 13 mai 1842, à l'évêché de Montréal et parmi eux se trouvait le Père Félix Martin, fondateur et premier recteur du Collège Sainte-Marie.

L'année suivante, l'Hon. C. S. Rodier mit à leur disposition une partie de sa propre maison pour servir de noviciat. Ils y restèrent jusqu'au moment de la fondation du Collège Sainte-Marie (1848) établi provisoirement dans la vieille maison de bois que l'on voit encore au coin des rues Dorchester et Saint-Alexandre. En 1851, les Jésuites prenaient enfin possession de la vaste bâtisse de la rue Bleury, et élevaient bientôt la superbe église du Gésu, que nous avons décrite dans le chapitre précédent.

Le Collège Sainte-Marie. — Le Collège Sainte-Marie compte au premier rang des maisons d'éducation de Montréal. Le cours d'études qu'on y donne, comprend l'enseignement classique complet commun à tous les collèges de la Compagnie. Quant aux méthodes d'enseignement, elles sont toutes tracées dans le *Ratio studiorum* si propre à l'Institut. Le but de ces années d'étu-

de et d'éducation est de préparer les jeunes gens aux différentes carrières ecclésiastiques et libérales.

Le 2 février 1889, Sa Sainteté Léon XIII accordait au Collège Sainte-Marie le privilège de conférer les degrés de l'Université Laval. Les élèves qui fréquentent ce collège sont au nombre approximatif de cinq cents, dont à peu près deux cents pensionnaires et trois cents externes



Collège Loyola.

Colège Loyola. — Au mois de septembre 1889, le Collège Sainte-Marie ouvrait des classes spéciales pour les élèves de langue anglaise, désireux de faire des études classiques; les deux cours, français et anglais, marchè-

rent parallèlement jusqu'au mois de septembre 1896. A cette époque, le cours anglais avait pris de tels développements qu'on jugea opportun d'en faire une institution distincte, et c'est alors que s'ouvrit, au coin des rues Sainte-Catherine et Bleury, le collège Loyola. Les élèves affluèrent dès la première année et leur nombre n'a fait que s'accroître depuis.



Eglise de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge.

Forcés, par un incendie, de quitter ce local, les Pères Jésuites, en 1898, achetèrent rue Drummond, l'édifice connu sous le nom d'Ecole Tucker. C'est le Collège actuel. Le cours d'études qu'y suivent les élèves est à peu près le même que celui de tous les Collèges de la Compagnie.

Le Scolasticat et l'Eglise de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge. — En 1884, les Jésuites allaient établir à l'est de la ville, près du parc Logan, aujourd'hui Parc Lafon-

taine, leur *scolasticat* de " l'Immaculée Conception ". En s'établissant à cet endroit, ils reçurent de la corporation épiscopale, avec la charge de fonder une nouvelle paroisse, tout le terrain cédé par la famille Lionnais pour la construction d'une église.

Les débuts furent très humbles et très pénibles; car les ressources pécuniaires faisaient entièrement défaut. Cependant, le développement progressif de Montréal amena autour du parc une nombreuse population, si bien que les Jésuites, le 5 juin 1898, pouvaient, grâce à la générosité des fidèles, livrer au culte la vaste église de l'Immaculée Conception, intéressante surtout par la grande richesse de ses autels et de ses verrières.

En arrière de l'église, se trouve le " *scolasticat* ", entouré d'un magnifique jardin d'où naturellement sont exclus les profanes. On vient de construire, à l'est du scolasticat, une chapelle pour les nombreuses congrégations de la paroisse, ainsi que des bureaux pour le " Messager du Sacré-Coeur ", organe de " l'Apostolat de la prière ".

Le *Noviciat* de la Compagnie de Jésus se trouve au Sault-au-Récollet dans un endroit qui semble fait exprès pour le repos et le recueillement.

LES OBLATS DE MARIE-IMMACULEE

La Congrégation des Oblats fut fondée par Mgr Mazenod, le 25 janvier 1816 et approuvée, en 1826, par le pape Léon XII. Nous avons dit, comment, à la demande de Mgr Bourget, les Pères Oblats déjà établis à Longueuil, prirent possession de la paroisse de Saint-Pierre où ils bâtirent la jolie église gothique que nous avons décrite dans le chapitre précédent.

La résidence des Pères Oblats est voisine de l'Eglise paroissiale, sur la rue Visitation; c'est là que demeure le supérieur provincial en Canada. Outre l'oeuvre paroissiale à laquelle ils se consacrent avec un zèle inlassable, les Oblats se livrent aux travaux de l'évangélisation et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que ce sont eux qui ont ouvert la route à la civilisation dans



Résidence des Pères Oblats.

les vastes territoires du Nord-Ouest. Il suffit de rappeler les noms du vénérable Mgr Taché, du Mgr Laflèche et du Père Lacombe, pour comprendre l'excellence des travaux apostoliques accomplis par cette Congrégation.

A Montréal, et plus particulièrement dans leur paroisse de Saint-Pierre, les Oblats se sont faits les champions de la tempérance; ils ont également porté une attention spéciale aux besoins de la jeunesse et à cette fin, ils ont été les premiers à ouvrir dans leur " maîtrise de Saint-Pierre ", des salles de jeux et d'amusements

de toutes sortes pour arracher les jeunes gens aux dangers et aux séductions d'une grande ville comme Montréal. Le " Cercle Saint-Pierre " est renommé dans les cercles sportifs.

LES FRERES MARISTES

Dans la " Maîtrise de Saint-Pierre " vivent en communauté les Frères Maristes, dont l'Institut fut fondé en 1817 par le vénérable Joseph-Benoit-Marcellin Champagnat, prêtre du diocèse de Lyon (France). Cet institut comprend aujourd'hui, dans le monde entier, 7,000 religieux et dirige près de 800 maisons d'éducation, dont plusieurs dans la ville et le diocèse de Montréal.

LES PERES FRANCISCAINS

Nous n'avons pas à faire l'histoire des Frères Mineurs et à dire comment la famille franciscaine se partagea en quatre branches dans lesquelles ne cessa de circuler la sève de la charité et de la pauvreté. Les premiers frères mineurs qui vinrent au Canada furent des Récollets. Ces intrépides missionnaires qui parcoururent tout le pays, annonçant Jésus-Christ et donnant joyeusement leur vie pour le salut de ceux qu'ils évangélisaient, poursuivirent leurs travaux jusqu'en 1629, époque où ils durent quitter le Canada pour y revenir quarante ans plus tard.

Le Couvent de Montréal, qui était situé sur la rue qui porte encore leur nom, ne fut fondé qu'en 1692. La domination anglaise de 1759 condamna à disparaître

les ordres religieux établis au pays. Ils devaient s'éteindre, faute de sujets : les nouveaux maîtres leur interdisant de recevoir d'autres novices, et leurs biens devant passer à la Couronne. L'ordre des Récollets s'éteignit au Canada, avec trois Frères convers, derniers survivants de la communauté dispersée.

Le peuple qui avait gardé un doux souvenir à ses anciens missionnaires, souhaitait vivement les revoir. Lorsque des jours de tolérance et de tranquilité eurent succédé aux jours de suspicion et de trouble, des démarches furent faites pour ramener au Canada les Frères Mineurs.

En 1890, après un siècle et un quart d'absence, l'on revit dans les rues de Montréal la bure des Franciscains. D'abord misérablement installés, à l'ombre de l'Eglise Saint-Joseph, les Franciscains ouvrirent, deux ans plus tard, leur couvent sur la rue Dorchester-ouest et y élevèrent une chapelle pour y réunir les Confréries du Tiers-Ordre. Annexé au couvent des Frères-Mineurs, le Collège séraphique a été érigé en 1892. C'est un petit noviciat préparant de loin les jeunes gens qui désirent devenir religieux prêtres franciscains. En outre, les Franciscains dirigent deux fraternités d'hommes et quatre de femmes ; ils se livrent à la prédication, redigent une " revue franciscaine " et se distinguent par leur ardeur dans la croisade entreprise, depuis quelques années, en faveur de la tempérance.

INSTITUT DES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES

L'institut des Frères des Ecoles chrétiennes, fondé par Saint-Jean-Baptiste de la Salle (1680), est voué par état à l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ce ne fut

qu'en 1837, à la demande de Mgr Lartigue et des Messieurs de Saint-Sulpice, que les Frères vinrent de France à Montréal pour y fonder des écoles. Ce premier établissement a donné naissance dans le Canada et les Etats-Unis à 160 écoles, fréquentées par 45,000 élèves environ. Seulement dans le diocèse de Montréal, les Frères dirigent dix-neuf écoles, comptant 9,500 élèves. La maison-mère est au Mont La Salle (Maisonneuve).



Mont Saint-Louis.

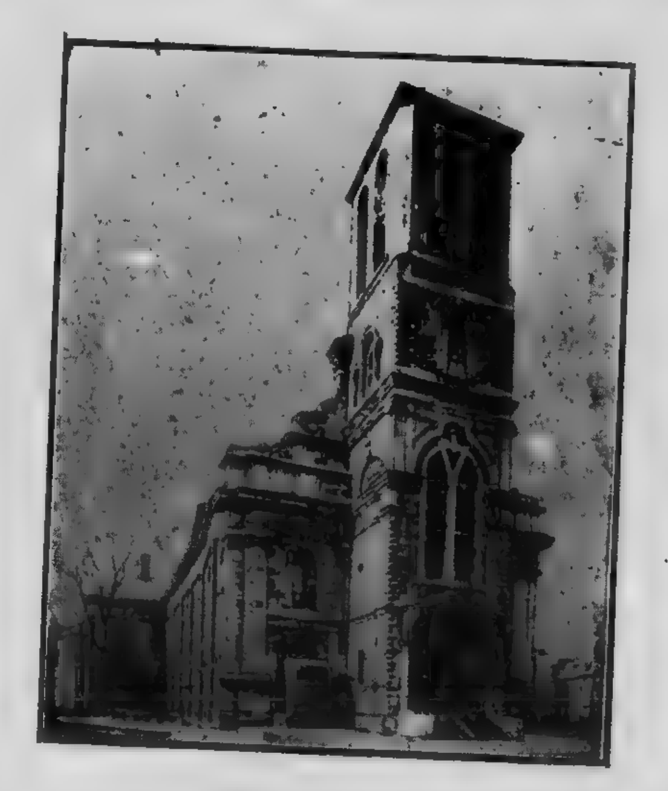
Parmi tous leurs établissements, le plus important est assurément le *Collège du Mont Saint-Louis*, sur la rue Sherbrooke, dans un endroit qui domine toute la ville. L'enseignement qu'on y donne est divisé en trois cours: les cours élémentaire, commercial et scientifique. Ce dernier cours prépare aux écoles polytechniques et à différents cours des universités.

Le "*Mont Saint-Louis*" possède une riche bibliothèque, des collections d'histoire naturelle, de minéralogie,

un cabinet de physique et un laboratoire de chimie, le tout à l'usage des élèves dont le nombre est près de 450.

LES REDEMPTORISTES

La Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, fondée en 1732 par saint Alphonse de Liguori, a son centre à Rome. En 1884, les Rédemptoristes, déjà établis à



Eglise Sainte-Anne.

Sainte-Anne-de-Beaupré, venaient, à la demande de Mgr Fabre, prendre la direction de l'église irlandaise dédiée

à Sainte-Anne. Ils inaugurèrent leur administration par toute une série d'entreprises qui transformèrent en peu de temps la physionomie du quartier. Leurs premiers soins se portèrent sur l'église, qu'ils agrandirent et ornèrent avec beaucoup de magnificence. Ils élevèrent, au centre de la façade une tour qui renferme l'un des plus beaux carillons de la ville; ils enrichirent le sanctuaire d'un autel en marbre et d'une balustrade partie en marbre, partie en cuir doré... En un mot, ils firent de l''antique église un monument somptueux. A cela ne borna pas leur zèle. Ils multiplièrent les écoles et se consacrèrent à la jeunesse, en lui ouvrant des salles de réunion, des bibliothèques et un gymnase. Pourvoyant de la sorte à tous les besoins spirituels et temporels de la population valide, les Rédemptoristes n'eurent garde d'oublier les vieillards, les infirmes, et les indigents et c'est à leur initiative, que nous devons de posséder à Montréal, les "Petites Soeurs des Pauvres", ces héroïques servantes de la Charité du Christ.

INSTITUT DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

Cet institut fondé en 1828 par le Père Querbes, à Vourles (France), s'installait, en 1896, à Outremont pour s'y livrer à l'enseignement de la doctrine chrétienne et au service de l'autel. Il n'entre pas dans le cadre modeste de ce volume d'énumérer toutes les écoles qui sont confiées à leurs soins; mais nous ne saurions passer sous silence l'*Institution catholique des Sourds-Muets de la Province de Québec* qu'ils dirigent avec tant de succès. Vingt-neuf religieux sont consacrés à la formation et à l'instruction des 125 élèves sourds-muets qui fréquentent l'établissement.

L'enseignement y est de deux sortes: intellectuel et

manuel. Le premier comprend la méthode orale et la méthode dactylologique; le second embrasse différents arts et métiers, voire même l'agriculture qui est enseignée sur une ferme que les frères possèdent à Outremont. A cela ne se borne pas leur sollicitude; ils veillent sur leurs élèves, après leur sortie de l'établissement; tous les dimanches, ils les réunissent et ainsi ils continuent à répandre plus de lumière dans ces intelligences privées du précieux secours de la parole entendue et comprise.



Institut des Clercs de Saint-Viateur.

FRERES DE LA CHARITE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

La Congrégation de ce nom fut fondée en Belgique, en 1807, par le R. P. J. Priest, chanoine du diocèse de

Gand, au lendemain de la Révolution française, pour prendre soin des pauvres, des malades, des vieillards et des orphelins qui étaient sans secours depuis que les ordres religieux avaient été dispersés Le bruit des travaux qu'ils acomplissaient s'étant rèpandu au Canada, Mgr Bourget, répondant au désir de M. Berthelet, insigne bienfaiteur des pauvres de Montréal, obtint que quatre Frères prissent la direction d'un asile pour les vieillards et les petits vagabonds (1865).



La Réforme.

A cette fin, M. Berthelet fit construire la vaste bâtisse qui a façade sur la rue DeMontigny et y installa les Frères de la Charité. Malheureusement, malgré tous les efforts, l'oeuvre périclita. En 1870, le gouvernement de la Province de Québec qui avait fondé une école de réforme pour les jeunes délinquants, comprenant que le succès serait plus satisfaisant si l'on en confiait la surveillance à une communauté habituée à ces sortes d'oeuvres, s'adressa au supérieur des Frères de la Charité ;

mais ce n'est qu'en 1872 que les partis en vinrent à un arrangement définitif. Et depuis lors, l'*Ecole de Réforme* est sous leur direction et l'on peut dire que cette oeuvre est salutaire; car, sans bruit, elle rend des services signalés aux familles et à la société, en remettant des centaines d'enfants dans le chemin du devoir et de l'honneur dont ils se sont écartés un moment et le plus souvent par le manque de surveillance de la part des parents. Les Frères de Saint-Vincent-de-Paul dirigent aussi l'*Asile Saint-Benoit-Labre*, à la Longue-Pointe, destiné à soigner les aliénés, les malades, les alcooliques.

LES PERES DU TRES-SAINT-SACREMENT

La Congrégation du Très Saint-Sacrement fut fondée en 1856, par le Vénérable Père Eymard. Parmi les nombreux établissements qu'elle possède en France, en Belgique, en Autriche, en Italie et aux Etats-Unis, la maison de Montréal est considérée comme l'une de ses fondations les plus prospères.

Les sept premiers religieux de cette Congrégation arrivèrent à Montréal au mois d'octobre 1890 et vinrent occuper une modeste demeure sur l'Avenue Mont-Royal. A peine installés, les RR. Pères transformèrent la plus vaste de leurs salles en chapelle où le saint Sacrement fut exposé pour y être adoré chaque jour de l'année. Les fidèles accoururent si nombreux qu'il devint bientôt urgent de construire une chapelle qui pût contenir la foule toujours grandissante des adorateurs.

On érigea les constructions actuelles. La chapelle, qui n'a guère de prétention architecturale, est surtout remarquable par le riche autel où est exposée perpétuellement l'Hostie Sainte. L'ostensoir qui l'enferme, haut de huit pieds, en argent doré, se dresse au-dessus

de plusieurs gradins sculptés qui s'échelonnent derrière le retable, et forment une sorte de trône monumental. Un baldaquin de velours et d'hermine, surmonté de la couronne royale en bronze doré, déploie majestueusement ses plis pesants, parmi les candélabres chargés de cierges allumés et les vases débordants de fleurs odorantes et de palmiers aux feuilles éployées. Lorsqu'on pénètre dans cette chapelle, on y respire la bonne odeur des



Chapelle des Pères du Très Saint-Sacrement.

roses et des oeillets mêlée à celle de l'encens et de la cire.

Le but de la Congrégation, on le sait, est l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Ainsi donc, cette oeuvre est d'abord et avant tout une oeuvre de prière et de glorification de la divine Eucharistie.

L'autre but est l'apostolat eucharistique par tous les

moyens: oeuvres, associations, publications, etc... ainsi que la prédication des retraites, des quarante-heures, des triduums.

De toutes les chapelles catholiques de Montréal, celle du Très Saint-Sacrement est la plus fréquentée: c'est celle aussi où les cérémonies du culte s'y font avec le plus de pompes. Il faut voir le luxe qu'on y déploie le Jeudi Saint, pour le reposoir, le jour de la Fête-Dieu et durant les Quarante-Heures. Rien n'est assez beau, assez précieux pour honorer la présence réelle du Dieu de l'Eucharistie.

Les Pères du Très Saint-Sacrement ont établi leur scholasticat dans la vieille maison seigneuriale de Terrebonne.

INSTITUT DES FRERES DE SAINT-GABRIEL

Les Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel fondés par le Bienheureux Grignon de Montfort, en 1705, furent appelés à Montréal pour prendre la direction d'un orphelinat industriel qui promettait les plus belles espérances, mais qui, par suite d'opérations malheureuses, dut quelques années plus tard fermer ses portes. Heureusement au même moment, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, justement préoccupée de l'isolement et de l'abandon auxquels sont condamnés tant de jeunes gens durant les rudes années de leur apprentissage, avait décidé la création d'un *Patronage;* elle fit donc appel au dévouement des Frères de Saint-Gabriel. L'oeuvre des apprentis fut établie dans un spacieux immeuble situé sur la rue Lagauchetière, à l'ombre de la Chapelle de Notre-Dame-des-Anges. C'est là que le Patronage Saint-Vincent-de-Paul a pris sa forme définitive et son développement actuel.

Le Patronage n'est ni un asile pour l'enfance, ni une

école proprement dite, ni un gîte hospitalier d'occasion: c'est une maison d'éducation et industrielle destinée aux jeunes apprentis qui sont délaissés, dépourvus de moyens de vivre et qui ont besoin d'une assistance spéciale. Dans la pensée de ses fondateurs, l'oeuvre a un double but: offrir à ses pensionnaires les secours que réclame le bien-être corporel et leur assurer une assistance morale plus nécessaire encore. En dehors des heures d'atelier, les apprentis trouvent au Patronage des jeux attrayants, appropriés à leurs goûts et des récréations assez longues et assez joyeuses pour leur faire oublier les fatigues de la journée.

Cette oeuvre si intéressante ne se maintient que grâce à la charité publique.

CONGREGATION DE SAINTE-CROIX

La Congrégation de Sainte-Croix ne date que du siècle dernier. Elle naquit au moment où la France commençait à réparer les ruines de la Révolution et les désastres de l'Empire.

Comme les campagnes manquaient d'instituteurs et que le clergé séculier, sollicité par les besoins pressants des populations, ne pouvait se consacrer à l'enseignement, M. Dujarié, curé de Ruillé-sur-le-Loir (France), entreprit de jeter les fondements d'un institut qui répondit aux nécessités du moment. Le succès couronna si bien ses efforts, que vingt ans après, les Frères de Sainte-Croix étaient à la tête d'écoles primaires, puis d'écoles secondaires, tant en France qu'à l'étranger.

En 1841, ils s'établissent dans le diocèse de Vincennes, aux Etats-Unis, et fondent le célèbre collège de Notre-Dame-du-Lac, devenu l'Université du même nom. Depuis les grands lacs du Nord jusqu'à la Nouvelle Orléans et

au Texas, ils fondent également, un nombre considérable de collèges, d'écoles, de cures et de missions.

Le Collège de Saint-Laurent. En 1847, les Frères de Sainte-Croix arrivaient au C· ada et s'établissaient dans la paroisse de Saint-Laurent, à quelques milles de Montréal. Dès le 1er juillet de cette même année, ils ouvrirent une modeste école; mais les progrès de cette oeuvre furent si rapides, qu'il fallut songer à construire un édifice nouveau. En 1852, on jeta, dans un terrain



Collège Saint-Laurent.

bas et inculte, voisin de l'église paroissiale, les fondements de l'édifice qui subsiste encore et qui constitue, la partie centrale du présent Collège. Dix ans plus tard, on était contreint d'élever l'édifice de deux étages et d'ajouter un grand corps de bâtiment, pour servir de chapelle et à divers autres fins. En 1867 et en 1882, de nouvelles substructions étaient ajoutées; enfin, en 1896,

l'installation a été complétée par une construction de 158 pieds de longueur, et un musée à l'épreuve du feu qui a été érigé à l'extrémité nord du bâtiment primitif. L'enseignement que l'on donne, dans cet établissement, est de tout premier ordre; il comprend des cours prépatoires, commercial et classique. Toutes les matières y sont enseignées dans les deux langues officielles. Le nombre des élèves qui fréquentent ce Collège est de plus de ·ois cents.



Collège de Notre-Dame-des-Neiges.

A côté du collège s'élève le Juvénat des Pères de Sainte-Croix; ces mêmes religieux sont aussi chargés de l'école paroissiale du pittoresque village de Saint-Laurent.

Le Collège de Notre-Dame des Neiges. — La maison provinciale de l'Institut fut transférée en 1873, de Saint-Laurent à la Côte-des-Neiges, dans le Collège Notre-Dame.

Ce Collège, occupe un des sites les plus agréables et les plus salubres de la Montagne de Montréal; par sa proximité de la ville, il offre aux parents, désireux de placer leurs enfants dans une institution située en campagne, l'avantage de pouvoir les visiter fréquemment. Les enfants sont admis au Collège dès l'âge de cinq ans, et peuvent y demeurer jusqu'à douze ans; après quoi, ils se trouvent préparés, soit à continuer leurs études commerciales, soit à commencer leur cours classique, dans les deux langues, au grand Collège de Saint-Lambert. Le nombre des élèves qui fréquentent l'institution est de deux cents, à peu près.

En face du Collège, sur le versant de la Montagne, on vient d'ériger une *Chapelle à Saint-Joseph*, où s'accomplissent des choses étonnantes. Si bien que cette petite colline est devenue un lieu de pélérinage renommé. Il n'est pas rare de voir plus d'un millier de pèlerins réunis en ce lieu et implorant, par l'entremise de Saint-Joseph, la guérison des nombreux malades qu'on y a conduits.

COMMUNAUTES DE FEMMES

L'HOTEL-DIEU

C'est au lendemain de l'établissement de la colonie, à Ville-Marie (1642), que Jeanne Mance fonda, dans sa propre maison, l'hôpital qu'elle devait diriger seule et sans aide, pendant dix-sept ans. Estimant que son oeuvre ne pourrait subsister que si elle était confiée à une communauté, Jeanne Mance s'embarqua pour la France et alla demander à M. de la Dauversière le concours des Hospitalières de Saint-Joseph, de la Flèche en Anjou, dont il était le protecteur. Le pieux serviteur de Dieu se rendit à son appel et il désigna trois Hospitalières pour se consacrer au service des malades réunis dans l'humble hôpital établi dans la petite maison de Melle Mance. Dès leur arrivée à Ville-Marie, leur dévouement fut mis à contribution; car les Iroquois harcelaient les pauvres colons et, après chaque combat, le nombre des blessés était grand. Melle Mance mourut le 19 juin 1673, avec la consolation d'avoir réalisé son rêve de charité.

Trois fois incendié, trois fois l'Hôtel-Dieu fut relevé de ses ruines et rebâti, au centre de la ville, sur la rue Saint-Paul, lieu primitif de sa fondation. En 1861, le local n'étant plus en rapport avec les besoins de la population, l'établissement fut transféré au Mont Sainte-Famille, sur le versant nord de la montagne où on le voit actuellement.

Le but de cette institution, le soin des malades pauvres, n'a pas changé depuis l'origine. L'hôpital contient, outre les chambres réservées, 250 lits et reçoit en moyenne 2,500 pauvres par année, lesquels sont admis sans

aucune acception de nationalité ou de religion. Depuis 1887, l'hôpital s'est augmenté d'un dispensaire où sont traités les maux d'yeux, d'oreilles et de gorge. Le nombre des malades pauvres secourus soit par consultations, soit par prescriptions données gratuitement, s'élève à 4,000. La plupart des médecins qui font le service à



L'Hôtel-Dieu.

l'Hôtel-Dieu appartiennent à l'Université Laval.

L'Hôtel-Dieu de Montréal a donné naissance à huit fondations: celles de Kingston, de Tracadie, N. B., de Chatam, de Saint-Basile de Madawaska, de Campbellton, d'Arthabaskaville, de Windsor et de Burlington.

LES SOEURS GRISES DE MONTREAL

Les Soeurs de la Charité de l'Hôpital-Général de Montréal, connues dans le pays et même à l'étranger sous le nom de " Soeurs Grises ", forment une communauté de 970 religieuses et de 124 novices et postulantes, tant vocales qu'auxiliaires. Ce fut sur les ruines d'une société d'hospitalières qu'avait vainement essayé de former M. F. Charon de la Barre que la Vénérable Mère Marguerite Dufort de Lajemmerais, veuve d'Youville, jeta les bases de son Institut. Dès 1747, elle ouvrit aux pauvres l'hôpital qu'elle entreprenait de restaurer. En 1750, alors que tout conspirait à la destruction de l'Hôpital Général, M. Cousturier, supérieur de Saint-Sulpice, obtint de Louis XV, le 3 juin 1753, des lettres patentes, précieusement conservées dans les archives de la communauté, confirmant Mme d'Youville et ses compagnes dans l'administration du bien des pauvres.

Toutefois la croix demeurait fidèle à la pieuse fondatrice. Nombreuses furent les calamités et les pertes d'argent qu'elle eut à souffrir à cette époque, par suite de la guerre et du changement d'allégéance politique. Celle qui lui fut le plus sensible, ce fut assurément l'incendie de 1765 qui réduisit en cendres l'hôpital et jeta sur le pavé 118 pauvres qui y recevaient l'hospitalité. L'oeuvre se releva. L'Hôpital Général fut élevé à la Pointe à Callières sur un vaste terrain, compris aujourd'hui entre la place d'Youville et les rues McGill, du Port et de la Commune, à l'endroit même où fut dite la première messe, en 1642, à Ville-Marie.

Le développement des oeuvres, l'accroissement du personnel, des raisons de salubrité imposèrent la translation de l'Hôpital-Général. L'emplacement qu'il occupe aujourd'hui entre les rues Dorchester, Guy, Sainte-Catherine et Saint-Mathieu, fut jugé le plus avantageux.

La Communauté, le noviciat, et l'administration sont localisés rue Guy, tandis que 165 vieillards, tant hommes que femmes, 120 enfants trouvés, et 271 orphelins des deux sexes occupent l'aile connue sous le nom de l'Orphelinat Saint-Mathieu.

L'église, sous le vocable "Sainte-Croix", domine l'édifice au centre. Depuis 1844, sans compter les trois fondations de Québec, Ottawa et Saint-Hyacinthe que les circonstances ont fait passer sous la dépendance



Hôpital-Général des Soeurs Grises.

des évêques respectifs, 60 établissements sont nés de l'Hôpital-Général ; ces maisons dont onze sont disséminées dans la ville de Montréal, s'étendent non seulement à l'est et à l'ouest des Etats-Unis, mais jusqu'aux lointaines rives du McKenzie.

Jetons maintenant un rapide coup d'oeil sur les oeuvres des Soeurs Grises à Montréal.

Asiles, Orphelinats et Hospices. — Dès 1823, pour venir en aide aux pauvres émigrés irlandais, elles ouvrent l'*Asile Saint-Patrice* et un peu plus tard le *Refuge Sainte-Brigitte.* A ce premier établissement devaient succéder bon nombre d'autres dans la ville de Montréal. Les Soeurs Grises dirigent aujourd'hui l'*Hospice Saint-Joseph*, fondé par M. Berthelet, où 150 orphelins trouvent assistance et protection tout en recevant une éducation pratique qui leur assure un avenir selon leur condition; l'*Asile Bethléem*, fondé par l'Hon. C. S. Rodier, qui procure à une centaine de jeunes filles et à autant d'enfants des deux sexes, une instruction solide et chrétienne ; l'*Asile Saint-Henri* et l'*Asile Sainte-Cunégonde* qui rendent les mêmes services dans les deux paroisses de ces noms; l'*Orphelinat Catholique* dont elles ont pris la direction en 1889; le *Patronage d'Youville* qui donne l'hospitalité aux jeunes ouvrières d'abord et aussi à celles que l'épreuve sous des formes diverses, a mises dans l'obligation de gagner leur vie; l'*Hospice Sainte-Antoine* qui recueille les infirmes et les malades abandonnés.

Mais les oeuvres qui tiennent peut-être le plus au coeur des Soeurs Grises, c'est l'*Hôpital Notre-Dame* et l'*Institution des Aveugles.*

L'*Asile Nazareth* et l'*Institution des Aveugles*, fondés en 1860, furent l'oeuvre de prédilection de M. V. B. Rousselot, P. S. S. Sa fortune personnelle et la générosité de sa famille élevèrent l'édifice que nous voyons rue Sainte-Catherine-ouest, près l'Ecole du Plateau.

L'*Asile*, qui s'ouvre pour l'instruction des petits enfants, a été transféré dans un spacieux bâtiment sur la rue Mance.

L'*Institution des Aveugles*, la première du genre au Canada, fournit à ces infortunés, atteints de cécité, un cours complet d'études classiques et religieuses. On y suit les méthodes adoptées à Paris dans la célèbre Institution Nationale des jeunes aveugles; l'art musical y est plus spécialement cultivé. De plus, en 1892, les Soeurs

Grises consacrèrent la partie est de la construction à l'établissement d'un *Institut Ophthalmique.*

En 1880, l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital-Général étaient devenus insuffisants à répondre aux besoins croissants de notre ville. Il était temps d'y remédier. Cette urgence créa l'*Hôpital Notre-Dame.* M. Rousselot, cette fois encore, prit l'initiative de cette oeuvre. La Faculté



Chapelle de Nazareth et Institut des Aveugles.

de Médecine de l'Université Laval et un certain nombre de citoyens influents de Montréal en sont justement reconnus comme co-fondateurs. La régie interne de l'Hôpital fut confiée aux Soeurs Grises et ses intérêts monétaires à un bureau de direction. Ouvert à tous les malades pauvres, sans distinction de race ni de croyance, l'Hôpital Notre-Dame, jusqu'à nos jours, a accompli un bien incalculable. 112 lits sont habituellement occupés par une moyenne de 75 patients par jour. 30 religieuses

diplômées y remplissent la tâche admirable de gardes-malades et donnent un cours à un certain nombre de jeunes filles qui se destinent aux mêmes fonctions. En 1900, comme l'espace manquait pour y soigner les maladies contagieuses, on construisit six pavillons, sur la rue Sherbrooke-Est, auxquels on donna le nom de l'*Hôpital Saint-Paul.*

LA CONGREGATION NOTRE-DAME

Il y avait onze ans que M. de Maisonneuve avait jeté les fondements de Montréal, quand Marguerite Bourgeoys, de Troyes, en Champagne, vint au Canada pour s'y consacrer à l'instruction des enfants.



Congrégation Notre-Dame. — (Maison-mère).

Elle ne put cependant réaliser son dessein avant le trente avril seize cent cinquante sept. "Quatre ans "après mon arrivée à Montréal, écrit-elle, M. de Mai-"sonneuve voulut me donner une étable de pierre pour

"en faire une maison, et y loger celles qui feraient "l'école". "Dans ce vieux colombier de la rue Saint-"Paul, elle recorda, ajoute l'histoire, le peu de filles et "de garçons capables d'apprendre, et fonda la première "école de Ville-Marie".

" Telle fut, dit Mme Laure Conan, dans sa délicieuse plaquette: "Une Immortelle", l'origine de la plus ancienne communauté religieuse qui se soit formée chez nous et pour nous".

" Telle fut, dit Melle Laure Conan, dans sa délicieuse comme d'une grâce. Sur l'étable de Bethléem, les anges avaient chanté le cantique de la paix, une étoile, avait été le blason de l'Enfant-Dieu. L'humble Mère pouvait rapprocher le berceau de sa communauté de celui du divin Maître. Son étoile, serait la Vierge Marie. Elle donna, en effet, pour armoiries à la Congrégation le monogramme de celle que l'Institut considère toujours comme "sa fondatrice, son institutrice et sa perpétuelle supérieure".

De sa piété envers la très Sainte-Vierge, Marguerite Bourgeoys voulut laisser en témoignage la chapelle de Bonsecours. C'est dans ce pieux sanctuaire que, chaque année, Mgr l'Archevêque de Montréal, entouré du clergé et de milliers de fidèles, va ouvrir "le mois de Marie", et que des pèlerins viennent de toutes les parties du Dominion prier Celle que l'Eglise a si bien nommée " Secours des chrétiens".

Habitée par les Soeurs, jusqu'à ce qu'elle fut devenue insuffisante, l'étable de M. de Maisonneuve fut remplacée par une maison qui pouvait contenir douze personnes. On dut élever des bâtiments de plus en plus vastes, à mesure que l'institut se développait, et que des incendies successifs venaient le reporter au dénûment de ses premiers jours. Celui du 11 avril 1768 laissa la communauté dans une gêne dont elle ne se serait jamais relevée, sans le secours du Séminaire de Saint-Sulpice. On oublie trop ce que Montréal doit aux fils de M. Olier. Notre ville a été fondée par eux au prix de sacrifices

que l'histoire n'a pas suffisamment signalés, mais qui devraient être dans toutes les mémoires. La Congrégation Notre-Dame, pour sa part, proclame qu'elle leur doit, avec une direction aussi ferme qu'éclairée, des bienfaits qui n'ont pas connu de défaillance, depuis deux cent cinquante-sept ans.

En 1880, la maison-mère et le noviciat étaient transportés à la montagne, près Villa-Maria. Les Soeurs espéraient y demeurer bien longtemps. Hélas! nos espoirs sont fragiles: Dieu les traverse souvent de ses coups imprévus. L'incendie du 8 juin 1893, ramena la communauté aux vieux murs de Notre-Dame, où tant



Couvent du "Villa Maria". — (Monklands).

de générations de vénérables anciennes s'étaient sanctifiées. Elle y demeura jusqu'au seize juillet 1908, où elle prit possession de la maison actuelle, située au coin des rues Sherbroke et Atwater. C'est un monument d'architecture romane qui fait songer aux abbayes du moyen-âge. La chapelle est ravissante dans sa sobriété d'ornementation. Quand, sur les gradins de l'entrée

principale, on aperçoit, dominant le maître-autel, l'admirable tableau de la Visitation, d'un artiste italien, et que les grands lustres qui rappellent ceux de Saint-Marc de Venise, la remplissent de lumière, alors que les chants bénédictins se mêlent aux voix majestueuses de l'orgue, on se demande si un coin du paradis n'a pas été transporté dans cette maison " toute blanche ", si vraiment belle, dans sa parfaite simplicité.

La cause de béatification de la Vénérable Mère Bourgeoys est instruite en cour de Rome. L'année de " la fête du Christ à Ville-Marie ", comme l'un de nos poètes appelle le Congrès Eucharistique, verra-t-elle l'humble fondatrice sur les autels? Ses filles l'espèrent, avec leurs trente-six mille élèves. Au moins, la douce mère voit grandir, de là-haut, l'oeuvre qu'elle aimait à comparer au grain de sénevé. La frêle semence est devenue un arbre aux rameaux puissants. L'institut compte, en effet, cent trente établissements au Canada et aux Etats-Unis. Notre ville, à elle seule, en possède vingt-cinq. Trois pensionnats, cinq académies, et dix-sept écoles paroissiales. Ses deux principales pensionnats à Montréal, sont Villa-Maria et le Mont Sainte-Marie.

Villa-Maria, situé sur le versant ouest du Mont-Royal fut, pendant un demi-siècle, sous le nom de "Monklands" la propriété de la famille Monk, et devint, sous le Parlement-Uni, la résidence du gouverneur-général.

La Congrégation en fit l'acquisition en 1854.

Le programme des études, élaboré avec soin, est suivi par deux cent cinquante jeunes filles, venues de toutes les parties de l'Amérique et même de l'ancien monde.

Le Mont Sainte-Marie, où fut transporté le " vieux pensionnat ", fondé par la vénérable Mère Bourgeoys, est situé sur la rue Guy. Ce fut d'abord un collège baptiste, puis un hôpital anglais que les Soeurs de l'Hôtel-Dieu cédèrent à la Congrégation en 1860. En plaçant leur maison sous le vocable de la sainte Vierge, les religieuses de Notre-Dame assuraient sa prospérité à venir. Le Mont Sainte-Marie est, en effet, l'une des plus floris-

santes institutions de cette ville.

La Congrégation Notre-Dame a aussi la direction de trois écoles d'un genre particulier.

Le Conseil de l'Instruction Publique, à la demande de Sa Grandeur Mgr Bruchési, a fondé l'Ecole Normale des Filles, à Montréal, le 14 septembre 1898. Le gouvernement provincial alloue, chaque année des bourses, aux jeunes personnes qui viennent s'y former à l'enseignement. Depuis sa fondation, l'esprit de travail est à la fois l'une des bénédictions, et l'un des caractères marqués de cette maison. Les nombreuses institutrices que, dans l'espace de douze ans seulement, l'Ecole Normale a données au pays sont la preuve la plus éloquente du bien qu'elle accomplit.



Le Mont Sainte-Marie.

L'Ecole Ménagère de Saint-Paschal de Kamouraska, affiliée à l'Université Laval, s'est ouverte le 11 septembre 1905. M. l'abbé Beaudet, curé de la paroisse, l'a établie, après s'être assuré le concours du gouvernement provincial dans une oeuvre qui répond si bien aux besoins actuels de nos populations.

Enfin, pénétré de la pensée que l'enseignement supérieur catholique a pour lui l'avenir, parce que ses destinées sont liées à la perpétuité de la foi, Mgr l'archevêque de Montréal a fondé, au mois de mai 1908, l'Ecole d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles. Sa Grandeur a jugé que cet enseignement devenait nécessaire dans un siècle ou la science prétend remplacer Dieu. Les jeunes filles d'aujourd'hui sont les femmes de demain. Or, la femme sera-t-elle moins dans son rôle d'épouse et de mère si elle est en mesure de démontrer à ses fils que la science est loin de contredire la foi ? Mgr de Montréal et M. le vice-recteur de l'Université Laval, à laquelle l'Ecole est affiliée, en instituant ce nouveau foyer de savoir chrétien ont voulu donner à nos jeunes filles la joie de travailler, elles aussi, dans l'humble mesure de leurs moyens d'action à " tout restaurer dans le Christ ".

Outre l'instruction des Filles, la Congrégation Notre-Dame a des oeuvres qui remontent aussi aux premiers jours de la colonie.

L'Oeuvre des Tabernacles se réclame de Melle LeBer, la sainte amie de Marguerite Bourgeoys. Recluse pendant vingt ans à la Congrégation Notre-Dame, Melle LeBer inaugura la vie contemplative dans la Nouvelle-France. Elle ne vécut que pour le tabernacle. Les heures qui n'étaient pas consacrées à la prière la voyaient sans cesse occupée à la confection du linge et des ornements d'autel. C'est à son inspiration que les exercices des Quarante-Heures eurent lieu pour la première fois à Ville-Marie, dans la chapelle des Soeurs, et que de concert avec Marguerite Bourgeoys, elle organisa l'adoration perpétuelle diurne, telle qu'elle se pratique encore dans la Communauté.

L'Oeuvre des Tabernacles a distribué en 1909, trois mille cent cinquante articles dans cent quatorze paroisses.

La Société des Enfants de Marie, composée des anciennes élèves de l'Institut, était l'une des oeuvres de prédi-

lection de la Mère Bourgeoys. Inaugurée le 2 juillet 1658, elle s'est continuée jusqu'à nos jours.

Les Soeurs de la Congrégation reçoivent aussi les dames qui désirent faire chez elles des retraites spirituelles.

LES SOEURS DE LA PROVIDENCE

Les origines de la Providence remontent à 1827, époque où Mme Gamelin commença son oeuvre de dévouement envers les femmes pauvres, âgées et infirmes, sous la direction des prêtres de Saint-Sulpice de la paroisse Saint-Jacques, avec l'approbation de Mgr J.-J. Lartigue. Jusqu'en 1843, les Hospitalières de Saint-Joseph de l'Hôtel-Dieu et les Soeurs Grises de l'Hôpital Général, s'étaient partagé les oeuvres de charité dans Montréal; mais le champ d'action augmentant avec la population, Mgr Bourget, voulant compléter les oeuvres de son diocèse, s'adressa à la communauté des Filles de Saint-Vincent de Paul, à Paris. Celles-ci acceptèrent de venir fonder un établissement à Montréal, mais des obstacles insurmontables firent ajourner indéfiniment ce projet. Mgr Bourget jeta alors les yeux sur Madame Gamelin dont l'oeuvre avait attiré l'attention générale. La pieuse veuve se rendit, non sans crainte à la demande du premier pasteur; pleine d'humilité et de confiance, avec le concours de six autres jeunes filles, elle jeta les bases de l'Institut des Filles de la Charité, Servantes des Pauvres, qui fut chargé d'exécuter toutes les oeuvres de miséricorde spirituelles et corporelles.

En 1888, le noviciat et le généralat furent transférés de la vieille maison de la rue Sainte-Catherine, dans l'est de la ville. En 1893, l'*Hospice Gamelin*, vaste maison contigüe à la nouvelle Maison-Mère, fut bâti pour y recevoir les vieillards des deux sexes. Près de 1800 pau-

vres y ont été recueillis depuis ce temps. L'Institut de la Providence compte aujourd'hui 2,297 soeurs professes, dont 449 décédées, 90 maisons, trois noviciats, d'où les essaims nombreux s'envolent chaque année dans toutes les directions de l'Amérique du Nord.

L'*Asile de la Providence*, berceau de l'Institut, garde avec respect le corps de la pieuse fondatrice, Mme Gamelin. On y exerce encore les oeuvres chères à son coeur: 288 femmes et vieillards pauvres y trouvent sans cesse un asile dans leur détresse; 150 pauvres externes y reçoivent leur pain quotidien; 1,500 à 1,800 prescriptions de médecins sont données gratuitement chaque année; plusieurs soeurs sont employées à la visite des pauvres à domicile, et des veilles auprès des malades.



Asile de la Providence.

Plus de 2,000 femmes y ont été hospitalisées; un nombre incalculable de familles indigentes ont été assistées, surtout celles qui n'osent faire connaitre leur pauvreté. On y pensionne encore des personnes qui désirent vivre dans la solitude.

Orphelinat et *Jardins de l'Enfance.* — A l'ombre de la Maison-Mère, dans une modeste maison connue sous le nom d'Orphelinat Saint-Alexis, depuis 1844, date de sa fondation, 2,375 orphelins ont retrouvé, dans les soeurs de la Providence, des mères qui les ont préparées aux luttes de la vie par une éducation proportionnée à leur condition. 3,247 jeunes filles ont reçu gratuitement l'instruction élémentaire, et près de 300 y ont suivi les cours de coupe et de couture.

En 1881, un nouveau et tendre rameau a été greffé à l'arbre de la Providence. Avec l'appro ‛‛on de l'Ordinaire, un *Jardin de l'Enfance* pour les petits garçons de quatre à douze ans a été ajouté à cette maison, dans le but de subvenir aux dépenses de l'orphelinat, et de préparer les enfants aux études classiques et commerciales. 7,000 enfants ont fréquenté ce Jardin de l'Enfance. Plusieurs écoles similaires ont été ouvertes spécialement dans les paroisses de Saint-Louis de France, Saint-Vincent de Paul, Ile Jésus, etc... L'école des filles de la paroisse du Saint-Enfant Jésus fut transformée, en 1908 en une école de ce genre, et déjà plus de 600 élèves suivent ces classes avec succès.

L'*Institution des Sourdes-Muettes.* — La charité des Soeurs de la Providence s'ingénie à soulager la souffrance sous toutes ses formes: L'oeuvre des aliénés, l'oeuvre des Incurables, de nombreux et vastes hôpitaux, des orphelinats, des petites écoles, et cette belle Institution des Sourdes-Muettes dont nous dirons un mot d'histoire. En 1851, une orpheline sourde-muette est confiée aux soeurs de la Providence, à la Longue-Pointe. On s'efforce de développer cette jeune intelligence afin de l'amener à la connaissance de Dieu. Bientôt, dix autres se présentent, puis vingt, trente et plus. Les méthodes mimiques, au Canada, étant très rudimentaires, deux soeurs se rendent aux Etats-Unis, puis en Europe afin d'y puiser des connaissances aux meilleures sour-

ces. En 1879, M. le chanoine Trépanier, aumônier de l'Institution, revient à son tour de l'ancien continent où il avait étudié la méthode orale. Cet enseignement produisit des résultats très appréciables ; les sourdes-muettes apprirent l'articulation des sons, puis des mots. Bientôt on les entendit parler distinctement. Deux soeurs sont récemment arrivées de l'Europe, où elles y ont étudié pendant près de deux années les méthodes les plus avancées, afin de perfectionner de plus en plus cette grande oeuvre. 1,147 sourdes-muettes ont reçu le bienfait d'une éducation relativement complète. En 1886, un noviciat fut ouvert, dans l'institution même, en



Institution des Sourdes-Muettes.

faveur des élèves qui ont l'attrait et les aptitudes à la vie religieuse. 22 soeurs forment aujourd'hui cette intéressante congrégation connue sous le nom de "Petites Soeurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs ".

Hospices. — Plusieurs paroisses de la ville et de la campagne ont établi des maisons de la Providence ; l'on y réunit ordinairement les oeuvres des vieillards, des orphelins, la visite des pauvres, les veilles auprès des malades, etc... Nous nous bornerons à signaler ici l'*Hospice Auclair*, dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste, fondé en juillet 1894. 325 vieillards et 850 orphelins des deux sexes y ont été reçus ; l'*Hospice Bourget*, dans la paroisse d'Hochelaga, fondé le 30 octobre 1899, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Mgr Bourget ; près de 600 orphelines et vieillards ont trouvé un refuge dans cette maison hospitalière. L'*Hospice de la Providence*, dans Maisonneuve, exerce absolument les mêmes oeuvres. Dans la paroisse de l'Immaculée Conception, les soeurs font la visite des pauvres et des malades.

Hôpital Saint-Jean-de-Dieu. — L'oeuvre des aliénés de Saint-Jean-de-Dieu s'honore d'avoir été la première des oeuvres qu'ait exercée la vénérée mère fondatrice de la Providence. Le 25 octobre 1873, la communauté s'engageait avec le gouverne-



Asile Saint-Jean-de-Dieu. — (Longue-Pointe).

ment provincial à prendre le soin des aliénés d'une portion considérable de la province de Québec. En 1889, la Mère Thérèse de Jésus alla visiter les principaux asiles d'aliénés de l'Europe et de l'Amérique. Elle en revint

persuadée que le meilleur procédé à suivre était de relier entre eux plusieurs pavillons destinés à recevoir les malades selon la classification des diverses maladies célébrales. On exécuta ce plan dans la construction du nouvel hôpital, Mont Saint-Jean-de-Dieu. Deux rangées de pavillons couvrent une superficie de cinq arpents. Lorsque l'hôpital sera terminé, il couvrira une surface de 9 arpents carrés, sans compter plusieurs autres maisons isolées que l'on rencontre sur le parcours de la ferme qui est de 500 arpents. Le premier étage de l'établissement comprend 3,000 pieds de corridors ou circule un tramway électrique à l'usage du personnel. Une voie ferrée, longue de 15,120 pieds, propriété de l'hôpital, fait le service extérieur jusqu'au fleuve Saint-Laurent, pour le transport des marchandises, charbon, bois de construction, matériaux, etc... qui arrivent au quai de l'établissement. Sous l'action de la divine Providence, l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu triompha de nombreux obstacles et, aujourd'hui, en dépit des pertes immenses occasionnées par un incendie désastreux, en 1890, cet asile peut soutenir avantageusement la comparaison avec les meilleurs asiles du genre de l'ancien et du nouveau continent.

Depuis sa fondation, l'Asile Saint-Jean-de-Dieu a reçu 12,780 patients. Le bureau médical se compose de 3 médecins internes, 3 médecins visiteurs, nommés par le gouvernement, 3 médecins inspecteurs, et un médecin surintendant.

Hopital des Incurables (Notre-Dame de Grâce). — Les lignes qui précèdent résument brièvement les oeuvres de la Providence dans la ville de Montréal. Mais il était réservé à Mgr Bruchési d'en exécuter pour ainsi dire le couronnement par la fondation de l'Hôpital des Incurables. Déjà, en 1898, de pieuses jeunes filles s'étaient consacrées à cette oeuvre de charité. Plein d'admiration pour cette oeuvre et de pitié pour tant de malheureux voués à une mort lente et trop souvent pri-

vés des soins que nécessite leur triste état, Mgr Bruchési résolut d'édifier un aste hospice où viendraient se réfugier toutes ces épaves humaines. A cette fin, il confia aux Soeurs de la Providence cette mission de dévouement; celles-ci firent l'acquisition du monastère du Précieux-Sang à Notre-Dame de Grâce et, en janvier 1904, la maison étant restaurée et aménagée, elles purent y recevoir au-delà de cent malades. Le nombre s'en ac-



Hôpital des Incurables. — (Notre-Dame-de-Grâce).

croît chaque année ; il est aujourd'hui de 300, et sera augmenté dans un avenir prochain. Depuis la fondation, 1886 malades ont été accueillis dans ces murs hospitaliers.

RELIGIEUSES DU SACRE-COEUR

La Communauté des religieuses du Sacré-Coeur fut fondée à Paris, en 1800, par Mme Barat. Elle compte aujourd'hui 133 maisons en Europe, en Afrique, en Océanie et dans les deux Amériques.

Le 21 mars 1818, Mme Duchesne et quatre de ses compagnes allèrent fonder une de leurs maisons en Louisiane. Aujourd'hui, ces dames y dirigent trois établisse-



Couvent du Sacré-Coeur. — (Sault-au-Récollet).

ments au centre de la Nouvelle-Orléans, au Grand Coteau et sur le Mississipi.

En 1841, Mgr Bourget obtint, de Mme Barat elle-même, des sujets de son institut pour le diocèse de Montréal. Quatre religieuses vinrent d'abord se fixer à Saint-Jacques-de-l'Achigan, le 27 décembre 1842. Le 6 août 1846

le couvent fut transféré à Saint-Vincent, Ile Jésus. Dix ans plus tard, il fut définitivement fixé au Sault-au-Récollet, à quelques milles seulement de Montréal.

C'est là, dans un endroit idéal que les Dames du Sacré-Coeur ont ouvert un pensionnat où depuis plus de cinquante ans des centaines d'enfants de nos meilleures familles canadiennes sont venues recevoir une haute et forte éducation religieuse.

Dès l'entrée des jardins se présente la statue de Mgr Bourget, second évêque de Montréal et protecteur insi-



Couvent du Sacré-Coeur. — (Rue Saint-Alexandre).

gne de l'établissement. Le pensionnat construit en style Tudor est entouré d'un large parc pittoresquement dessiné, où les élèves jouissent, avec le bon air de la campagne, d'une vue charmante sur la Rivière des Prairies. L'Ile Jésus s'y dessine en un bouquet de verdure et des quais qui bordent la rivière les yeux peuvent se reposer sur l'endroit où un saint Père Récollet, vaillant mission-

naire de la Foi au Canada, a mérité, avec le jeune Ahunsie, un de ses néophytes, la couronne d'un glorieux martyre.

A Montréal même, au centre de la Cité en face du Collège Sainte-Marie tenu par les Révérends Pères Jésuites, le Sacré-Coeur voit encore prospérer un nombreux Demi-Pénsionnat et Externat, une florissante Congrégation d'Enfants de Marie où se donnent rendez-vous les dames et les jeunes filles des premières familles de Montréal, une école de paroisse, et différentes oeuvres populaires de bienfaisance et d'instruction. C'est ainsi que les Religieuses du Sacré-Coeur de la rue Saint-Alexandre ouvrent largement leurs vastes salles et leur spacieuse chapelle gothique à toutes les classes de la société s'efforçant, selon l'intention de leur Bienheureuse Fondatrice, d'y répandre de plus en plus la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus.

MONASTERE PROVINCIAL DU BON-PASTEUR

La Congrégation de Notre-Dame du Bon-Pasteur, dont la maison principale se trouve aujourd'hui à Angers (France), a été fondée dans le but d'offrir un asile aux pauvres pêcheresses repentantes et de préserver ces jeunes filles contre les dangers qui les menacent dans le monde. En 1841, à la pressante invitation de Mgr Bourget, quatre religieuses de cette Congrégation arrivèrent à Montréal pour y jeter les bases d'un monastère.

Tout d'abord logées dans une vieille caserne délabrée, dans le quartier Ste-Marie, les Religieuses du Bon-Pasteur ne tardèrent pas à recevoir de la population des marques nombreuses de sympathie pour leurs personnes et d'intérêt pour leur oeuvre. En 1846, Mme Denis-

Benjamin Viger, vint en aide aux dévouées fondatrices en leur donnant un terrain situé sur la rue Sherbrooke, sur lequel fut aussitôt commencée l'érection du nouveau monastère. L'année suivante tout était prêt pour recevoir la petite communauté.

Le Monastère eut d'abord une classe de filles repenties et une autre classe d'enfants appelées " préservées "; en 1864, l'on forma une nouvelle catégorie composée de pénitentes aspirant à la vie religieuse. Elles sont connues sous le nom de *Soeurs Madeleines.*

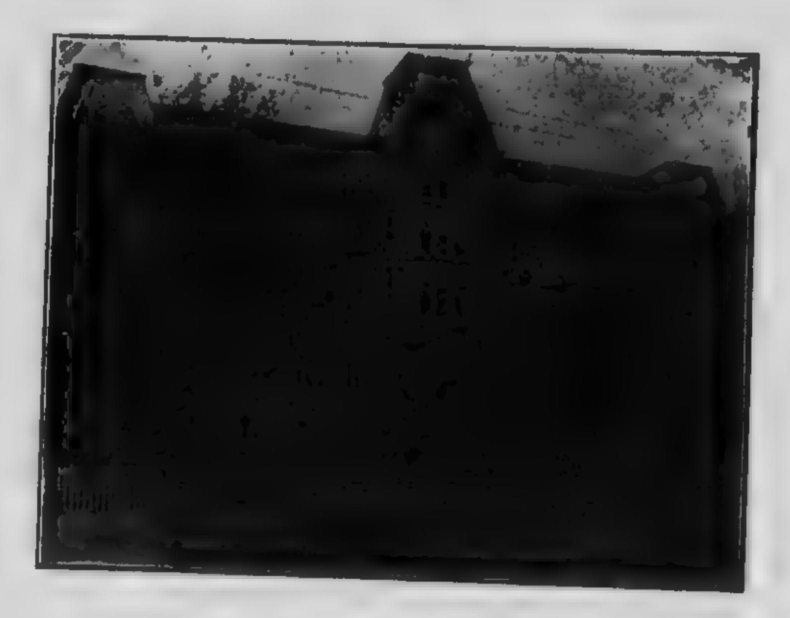


Monastère des Soeurs du Bon-Pasteur.

Le 3 mai 1870, le gouvenement provincial de Québec autorisait les religieuses à ouvrir une *école de réforme,* destinée aux jeunes délinquantes, et une école industrielle, pour les petites filles que la pauvreté ou l'inconduite des parents condamne à l'ignorance et aux maux qui en sont la conséquence. En 1873, il confia également à la communauté la direction de la *prison des femmes,* rue Fullum.

Outre ces oeuvres difficiles auxquelles elles se consacrent avec un zèle au-dessus de tout éloge, les Religieuses du Bon-Pasteur dirigent un pensionnat, rue Sherbrooke, l'*Académie Saint-Louis-de-Gonzague*, où l'enseignement, donné en français et en anglais, comprend toutes les matières des cours élémentaire, modèle et académique. Près de trois cents jeunes filles fréquentent cette Académie.

Les Soeurs du Bon-Pasteur sont cloîtrées. Leur monastère de la rue Sherbrooke possède une jolie chapelle;



Académie Saint-Louis-de-Gonzague.

dans le sanctuaire, en arrière du maître-autel, est une haute grille de bois, qui sépare le choeur des Soeurs de celui où s'accomplissent les cérémonies du culte. A travers ce grillage sinistre, on aperçoit, à certaines heures du jour, les blanches silhouettes des religieuses, immobiles dans leurs stalles et faisant entendre une psalmodie, douce et plaintive, qui remue les plus indifférents.

On reçoit là — et plus fortement encore au Carmel — cette impression rare et précieuse dont Huymans a dit le charme pénétrant.

INSTITUT DES SAINTS-NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

L'Institut des Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie fut fondé à Longueuil, par Melles Eulalie Durocher (Soeur Marie-Rose) ; Mélodie Dufresne (Soeur Marie-Agnès) et Henriette Céré (Soeur Marie-Madeleine). La maison d'école où naquit l'institut se voit encore aujourd'hui, en face de l'église paroissiale. Au mois d'août 1844, la générosité de M. le curé Brassard et des fabriciens de Longueil permit à la jeune communauté de s'installer à côté du presbytère, dans une maison plus spacieuse et plus commode. Quinze ans plus tard, ce local malgré des agrandissements successifs, était encore insuffisant. C'est alors que M. Simon Valois, riche bourgeois d'Hochelaga, donna l'emplacement et fit élever presque tout le vaste édifice qu'occupe aujourd'hui la maison-mère de la communauté. Ce spacieux monument, construit en 1860, dont la façade en pierre de taille, à l'aspect imposant, avec son fronton triangulaire et ses colonnes à larges bases, unit l'élégance à la solidité.

Agréablement situé sur le Saint-Laurent, entouré de parterres, de cours et de jardins ombragés, possédant à l'intérieur de vastes pièces parfaitement éclairées et aérées, pourvu de tous les accessoires des habitations modernes, le *Pensionnat d'Hochelaga* réunit toutes les conditions que les familles désirent trouver dans les maisons d'éducation. Les cours y sont donnés en français et en anglais; une éducation chrétienne,

solide et soignée, est l'objet constant du zèle des religieuses. L'établissement possède une bibliothèque considérable, un musée contenant de belles collections, un cabinet de physique, de nombreuses reproductions des chefs d'oeuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. La chapelle, due à la munificence de M. S. Valois, reproduit dans ses grandes lignes la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.



Pensionnat d'Hochelaga.

Le *Pensionnat d'Outremont*. Les Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie possède encore un somptueux couvent érigé sur le versant ouest du Mont-Royal; on peut en admirer le site et les proportions à des grandes distances. Du haut du perron monumental, on a sous les yeux, un panorama enchanteur. Tout autour de l'imposante construction, se développent de belles terrasses sillonnées d'avenue spacieuses où tout un essaim de



Pensionnat d'Outremont.

jeunes filles, en robe blanche, se livrent aux yeux les plus variés. A l'intérieur de ce riche pensionnat, l'on y trouve les installations les plus modernes pour l'hygiène et le bien-être des élèves, de vastes salles de récréation, des classes spacieuses et bien éclairées, etc... La blanche chapelle est toute gracieuse avec ses autels de marbre, sa balustrade de cuivre doré et ses superbes verrières. Dans le dôme se trouve un musée où l'on peut voir déjà de belles et rares collections.

L'enseignement et l'éducation qu'on y donne sont absolument les mêmes qu'au pensionnat d'Hochelaga. Les tramways conduisent à la porte même du pensionnat.

L'Institut des Saints-Noms de Jésus et de Marie donne l'instruction à plus de quatorze mille cent trente enfants, reparties dans cinquante six établissements et vingt-cinq écoles paroissiales, dont cinquante-cinq en Canada.

SOEURS DE SAINTE-CROIX

La Congrégation des Soeurs de Sainte-Croix a été fondée en 1841, au Mans, France, par le T. R. Père Basile-Antoine Moreau et la révérende Mère Marie des Sept-Douleurs, née Léocadie Gascoin.

Au mois de mai 1847, sur la demande expresse de Messire J.-B. Saint-Germain, curé de Saint-Laurent, près Montréal, Monseigneur Ignace Bourget, au retour d'un voyage en Europe, amena de cet institut naissant, trois



Pensionnat Notre-Dame-des-Anges. — (Saint-Laurent).

religieuses pour jeter les bases d'un établissement en Canada.

Les débuts de cette fondation furent très modestes, et peut-être à cause de l'éloignement de la maison-mère, on y vécut dans la gêne. Aussi le couvent de Saint-Lau-

rent fit-il peu de progrès durant les trente-cinq premières années de son existence.

Mais sous l'action bienfaisante de la Providence, secondée par la confiance et l'appui de clergé, la nouvelle congrégation prit soudain un merveilleux développement; elle compte aujourd'hui 623 membres dont 530 soeurs professes et 98 novices; 40 établissements prospères, répartis en trois provinces: deux en Canada et une aux Etats-Unis. Plus de 13,500 enfants reçoivent les bienfaits de l'éducation dans ces différents établissements.

Depuis sa fondation, le couvent de Saint-Laurent a subi des améliorations considérables, et il présente aujourd'hui un ensemble qui commande l'attention. Le pensionnat attenant à la maison-mère, de même que le noviciat, offre toutes les conditions favorables au développement physique et intellectuel des enfants. Durant la belle saison, il est charmant avec sa gracieuse avenue ombragée d'arbres superbes, ses riants parterres, sa vaste cour de récréation embellie par un lac factice, où émerge l'île de Notre-Dame des Anges.

Chaque année, un grand nombre de jeunes filles, appartenant à différentes nationalités, viennent puiser au pensionnat Notre-Dame des Anges les avantages d'une éducation solide et chrétienne. On y donne, dans les langues française et anglaise, un cours d'études complet. Le programme comprend neuf années et est actuellement suivi par 245 élèves. Un diplôme d'honneur est accordé par la maison aux élèves qui subissent, avec distinction, les examens du cours gradué.

L'institution possède un musée qui fait l'admiration des visiteurs, tant par la richesse de ses collections que par leur classification intelligente et scientifique. Il y a aussi un cabinet de physique aménagé selon les besoins de l'enseignement moderne. — La bibliothèque contient 4,500 volumes, des meilleurs auteurs français et anglais.

Le *Pensionnat Saint-Basile* (Avenue Mont-Royal), érigé en 1895 et ouvert l'année suivante à l'instruction

de la jeunesse, a pris un rapide essor sous l'intelligente direction des Soeurs de Sainte-Croix. Plus de 350 élèves y reçoivent l'instruction dans les deux langues française et anglaise.

Le cours d'études se répartit en dix années, y compris l'année préparatoire, au bout desquelles les élèves reçoivent le diplôme de l'institution, ou encore le brevet académique (primaire supérieur), lorsqu'elles veulent subir l'épreuve des examens donnés par le Bureau Central des Examinateurs catholiques de la Province de Québec



Pensionnat Saint-Basile.

Les arts d'agréments, l'économie domestique, les travaux à l'aiguille ont une place marquée au programme des études, lequel vise surtout au complet développement des facultés morales et intellectuelles de la jeune fille.

LES SOEURS DE SAINTE-ANNE

L'institut des Soeurs de Sainte-Anne a pris naissance à Vaudreuil et eut pour fondatrice Melle Esther Sureau dit Blondin, en 1850. Considérant combien les enfants du peuple étaient négligés, cette pieuse institutrice, conçut le projet de fonder une société religieuse, dont le but principal serait de pourvoir à leur éducation et à leur instruction. L'oeuvre s'établit d'abord à Vau-



Couvent de Lachine.

dreuil, comme nous venons de le dire, puis à Saint-Jacques-de-l'Achigan, pour enfin se fixer à Lachine. L'institut compte aujourd'hui quatre provinces dont deux au Canada; il possède ou dirige 54 maisons dont 21 dans le diocèse de Montréal.

Les Soeurs de Sainte-Anne donnent l'instruction à plus de 14,000 enfants.

Le *Couvent de Lachine*, autrefois la résidence de Sir Georges Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, est le plus important de leurs établissements dans l'île de Montréal. Merveilleusement placé à l'entrée du Lac St-Louis, le couvent offre un aspect important avec ses deux ailes qui se déploient de chaque côté de la chapelle que domine un dôme majestueux. Le pensionnat reçoit annuellement près de 300 élèves et pas moins de 200 autres fréquentent l'externat. Les Soeurs de Sainte-Anne dirigent à Montréal plusieurs écoles et un grand Pensionnat à Saint-Henri.

LES SOEURS DE LA MISERICORDE

La Miséricorde, comme l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital des Soeurs Grises, le Bon-Pasteur, la Providence, nos refuges pour les Aveugles et les Sourds-Muets, en un mot, toutes les institutions de bienfaisance auxquelles Montréal doit d'être ce qu'il est aujourd'hui, sont nées d'une pensée chrétienne, du dévouement de quelques fils ou de quelques filles de nos campagnes, du concours du clergé et du zèle de l'épiscopat. C'est là de l'histoire.

La fondatrice de ce nouvel institut fut une humble enfant de Lavaltrie, Madame Marie-Rosalie Jetté. Mariée à un homme bon et pieux, elle se complaisait dans toutes les oeuvres de miséricorde, transformant sa demeure en refuge et consacrant ses loisirs à ensevelir les morts et à instruire les petits enfants. Devenue veuve, elle se voua au service des pauvres filles tombées pour qui le monde est sans pitié. Cet admirable dévouement attira sur elle l'attention de Mgr Bourget, et comme depuis longtemps il désirait établir un refuge pour ces malheureuses et les soustraire ainsi aux dangers auxquels elles étaient exposées, il s'adressa à Mme Jetté

pour la réalisation de son voeu. Ce fut dans une mâsure que l'oeuvre naquit. Bientôt, pour répondre aux besoins croissants, il fallut se transporter dans un logement plus spacieux et plus commode. Plusieurs fois la jeune communauté dut changer de logement jusqu'au jour où elle se fixa à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, rue Dorchester-Est.

L'oeuvre de la *Maternité* suivit les vicissitudes et les développements de la Maison-Mère des Soeurs de la Miséricorde. Un heureux concours de circonstances permit bientôt d'établir cette oeuvre dans un local séparé *de la Communauté.* Aujourd'hui, la Maternité, est confor-



Couvent des Soeurs de la Miséricorde.

tablement installée et le service médical en est confiée à la faculté de médecine de l'Université Laval, sous la direction de l'autorité religieuse. Aussitôt que les ressources devinrent suffisantes, les religieuses de la

Miséricorde s'occupèrent de construire un hospice spécial pour les nouveaux-nés. Cette « crèche » par ses proportions et la perfection de son aménagement, est certainement, au dire des experts, le plus beau de l'Amérique, et peut-être du monde entier. Pour mener à bien tant d'oeuvres importantes, les Soeurs de la Miséricorde ne doivent compter que sur leur industrie et la charité publique; car le gouvernement et la ville n'y contribuent que par une allocation plutôt modeste. Mais les bienfaiteurs privés sont nombreux. Et, comme le travail est ingénieux et l'économie très grande... on trouve moyen d'accomplir des merveilles.

SOEURS DU PRECIEUX-SANG DE JESUS

Le Monastère des Soeurs du Précieux-Sang est établi dans la banlieue de Montréal, à Notre-Dame-de-Grâce, à une faible distance de l'Hôpital des Incurables. Cette communauté dont la « fin propre est de vénérer le Sang adorable de Jésus, et de le faire fructifier dans les âmes, par l'apostolat de la prière et par le sacrifice », fut fondée à Saint-Hyacinthe, le 14 septembre 1861; c'est là que se trouve encore aujourd'hui la Maison-Mère. En 1874, à la demande de Mgr Bourget, ces religieuses s'établissaient à Notre-Dame de Grâce. En 1904 cependant, elles abandonnaient la maison qui, durant près de trente ans leur avait servi de monastère pour une nouvelle construction plus en rapport avec leurs besoins.

Les Soeurs du Précieux-Sang tout comme les Carmélites, mènent une vie de prière et de travail, derrière les grilles de leur monastère.

LE CARMEL

Tout le monde sait la vie austère que l'on mène au Carmel, dans cet asile inviolé et inviolable de la prière et de la pénitence. Tous les vains bruits des agitations humaines viennent se briser contre ses hautes murailles;



Chapelle du Carmel.

le silence règne en maître dans cette solitude; à peine y entend-on la plainte murmurante de la prière et le bruissement des sandales de corde sur le plancher. Les

femmes qui ont fait le libre choix de cette vie de sacrifice et de renoncement, appartiennent pour la plupart à des familles opulentes et pouvaient espérer tout ce que promet — sans le tenir — le monde. A ces séductions passagères, elles ont préféré le tombeau du Carmel; car, dès qu'elles ont franchi la grille monacale, un voile tombe qui les dérobe à jamais à la vue de tous ceux qui les ont aimées.

Et cependant, le bonheur est là...

Mgr Bourget qui depuis longtemps désirait posséder dans son diocèse un monastère de Carmélites, réussit à aplanir toutes les difficultés et le 8 mai 1875, il avait la joie d'accueillir dans la chapelle de son palais épiscopal les premières religieuses de cet ordre.

Les débuts du monastère furent très pénibles et longtemps l'établissement en fut considéré comme incertain. Tout d'abord établie dans une villa, à Hochelaga (1875), les tribulations de toutes natures assaillirent l'oeuvre naissante, et faillirent même la faire sombrer; mais la Providence veillait sur elle et, grâce à la générosité de Mme Paul Lussier, un premier monastère fut édifié dont les Carmélites prirent possession en 1879. Mais bientôt, le développement du hâvre, exigea l'expropriation d'une partie du petit jardin qui enveloppait le monastère; le bruit des locomotives qui passaient au pied des murs d'enceinte, le chargement des navires océaniques ancrés aux quais tout proches, rendirent l'emplacement d'Hochelaga impropre au recueillement si nécessaire à la vie contemplative. C'est alors que la translation du monastère fut décidée et le 15 octobre 1896, le Carmel était installé dans le local actuel (situé dans la paroisse Saint-Denis).

LES PETITES FILLES DE SAINT-JOSEPH

Cette communauté, fondée en 1857, par M. Antoine Mercier, prêtre de Saint-Sulpice, a pour but de procurer le bien spirituel du clergé, par le ministère de la prière, et d'accomplir certains services d'utilité temporelle pour



Couvent des Petites Filles de Saint-Joseph.

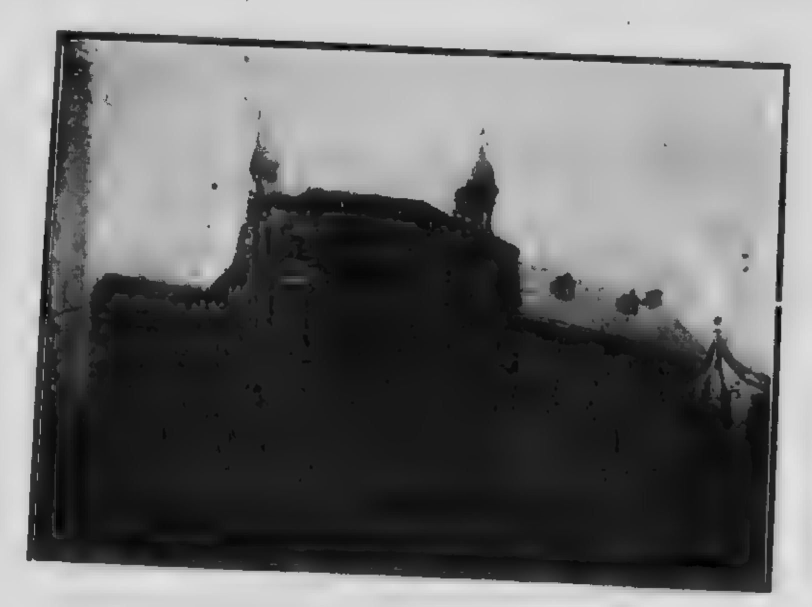
le clergé, comme la confection des habits ecclésiastiques, des ornements d'église, etc. Les missionnaires dénués de ressources, les séminaristes pauvres sont l'objet spécial des attentions charitables de cette communauté.

Les Petites Filles de Saint-Joseph sont également préposées à l'entretien de l'église de Notre-Dame de Lourdes et leur maison-mère est contigüe à ce temple.

Ces religieuses continuent parmi nous l'acte si simple et pourtant si touchant de Melle Mance ornant l'autel rustique sur lequel devait être célébré la première messe à Ville-Marie. Leur nom devrait être celui des "Petites servantes de l'Autel".

LES PETITES SOEURS DES PAUVRES

Qui ne connaît l'histoire touchante de la fondation de cet institut et mieux encore le rôle qu'il a joué et qu'il continue à jouer dans le monde entier ? Celles-



Hospice des Petites Soeurs des Pauvres.

là sont bien, en effet, les *petites soeurs des pauvres*, qui vont par les rues mendier le pain des malheureux vieillards qu'elles recueillent et qu'elles soignent avec amour,

Aussi faut-il voir, avec quelle respectueuse affection, elles sont accueillies partout où elles vont non pas solliciter, mais recueillir des aumônes... car, elles se contentent de tendre la main et ce simple geste, dont tous reconnaissent la muette prière, gagne plus sûrement les coeurs que les plus belles paroles. Les *Petites Soeurs des Pauvres* sont venues à Montréal à l'appel des Rédemptoristes et à la demande de Mgr Fabre (1887). Depuis leur arrivée, elles ont accompli des merveilles de charité; elles ont élevé, sur la rue des Seigneurs, un vaste asile où elles donnent l'hospitalité à plusieurs centaines de vieillards des deux sexes.

SOEURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULEE CONCEPTION

La Société des Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, fondée par l'abbé Bourassa, a été érigée en congrégation religieuse en 1904 ,par Mgr Bruchési, avec l'approbation de Pie X. Le but de cette société est la propagation de la Foi parmi les infidèles. En pays civilisés, l'organisation comprend l'établissement d'écoles apostoliques ou maisons de recrutement et la création de procures ou de vestiaires où l'on reçoit pour les missions des dons en argent et en nature. En pays infidèles, c'est l'exercice de toutes les oeuvres de miséricorde spirituelle et corporelle — crèches, asiles, hospices, hôpitaux — mais avant tout, l'enseignement de la doctrine chrétienne.

Six religieuses exercent actuellement leur apostolat à Canton (Chine)

C'est à Outremont, près Montréal, que se trouvent l

maison-mère et le noviciat de l'Institut, ainsi qu'une procure pour recevoir les dons destinés aux missions.



Institut des Missionnaires de l'Immaculée-Conception. (A Outremont).

LES SOEURS DE L'ESPERANCE

Les Soeurs de l'Espérance appartiennent à une congrégation française, la Sainte-Famille, fondée à Bordeaux par M. l'abbé Noailles, en 1820. Ces religieuses sont répandues, non seulement en France, mais sont encore établies en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Belgique, jusqu'en Afrique et dans l'Asie. Leur but est de soigner les malades à domicile et elles se préparent à ce ministère par des études spéciales tout comme elles se forment à toutes les vertus de la vie religieuse par le

noviciat. Soigner le corps qui souffre et en même temps faire à l'âme tout le bien possible; consoler des parents affligés et être les aides fidèles du médecin; ne négliger aucun moyen humain pour obtenir une guérison désirée, mais compter toujours sur le secours de la grâce; et en faisant tout cela pratiquer, au milieu du monde, les vertus chrétiennes et édifier constamment par la charité, le zèle, la modestie, l'oubli de soi-même, telle est la mission, telle est la vie des Soeurs de l'Espérance.

C'est en 1901, que les Soeurs de l'Espérance, à la demande de Mgr Bruchési, vinrent s'établir à Montréal, et on ne saurait dire tout le bien qu'elles y ont accompli. Leur maison-mère se trouve sur la rue Sherbrooke-Est. Comme le faisait remarquer Mgr l'archevêque de Montréal: "Leur oeuvre n'est pas en opposition avec les oeuvres de miséricorde que la Religion accomplit au milieu de nous. Les Soeurs de l'Espérance, a raison de leur règle qui les fait se consacrer exclusivement au soin des malades, dans les familles, complètent le ministère de nos admirables hospitalières et soeurs de charité".

Etablissements de charité

En faisant l'historique des communautés religieuses établies à Montréal, nous avons énuméré les nombreuses institutions de charité fondées par elles ou confiées à leur sollicitude; mais ce n'est là qu'une partie, importante assurément, du bilan de la charité à Montréal. Il faudrait rappeler l'action bienfaisante des *Conférences de Saint-Vincent de Paul* et des *Sociétés de secours mutuels;* mentionner les nombreux hôpitaux privés et plus spécialement l'*Hôpital Sainte-Justine* établi pour le traitement des maladies des enfants; dire le bien accompli par l'*Assistance Publique* et les institutions similaires ; enfin rappeler les services rendus par l'*Union de prières* dont le but est d'assurer à ses associés une sépulture chrétienne et honorable .

Mais surtout, il faut rendre un témoignage d'admiration à la population anglaise et protestante qui, de son côté, a multiplié les hôpitaux, les hospices et les asiles et qui jamais, comme du reste il est d'usage dans les institutions catholiques, ne s'inquiète de la nationalité ou de la religion de qui sollicite secours et protection. C'est un fait qui mérite d'être signalé.

En tête des hôpitaux protestants se place l'*Hôpital Général*, fondé en 1821, au coin des rues Dorchester et Saint-Dominique et qui, plusieurs fois agrandi, répond à toutes les exigences et aux derniers progrès de la science actuelle.

Le "*Royal Victoria Hospital*", fondé par Lord Strathcona (Sir Donald Smith) et Lord Mount Stephen, est sans contredit le plus riche établissement du genre qui existe en Amérique. Admirablement situé au pied du Mont Royal, le somptueux édifice a l'apparence d'un vieux château-fort écossais.

Le coût de la construction de ce magnifique hôpital s'est élevé à $1,000,000, et on a dépensé une somme à peu près égale pour l'ameublement et l'installation des nombreux services qu'il renferme. Rien n'a donc été épargné pour faire bénéfier les malades de toutes les découvertes de la science et sous le rapport de l'hygiène et du confort, le " Royal Victoria Hospital " peut rivaliser avec ce qu'il y a de mieux au monde.

Parmi les innombrables fondations protestantes de bienfaisante et de charité, nous mentionnons " The pro-



Royal-Victoria Hospital.

testant House of Industry and Refuge ", " The Homopathic Hospital ", " The Western Hospital ", " The Alexandra Hospital ", The Samaritan Hospital for women, " The Mackay institute for protestant Deaf Mutes ", " The Children's Memorial Hospital ", The Hervey institute, " The Protestant Infant's Home ",

" Protestant Orphan Asylem ", The " Boy's Home ", " The Montreal Maternity Hospital "... enfin la Société pour la protection des Femmes et des Enfants, dont le titre dit assez clairement l'oeuvre à laquelle elle se consacre.

On a dit de Montréal, que c'était la " ville des clochers ", avec beaucoup plus de vérité l'on pourrait l'appeler la " ville de la charité ".



Education

Nous avons vu dans le chapitre précédent, au prix de quels sacrifices, les communautés religieuses, depuis le jour où Marguerite Bourgeoys, en 1658, ouvrait dans une mâsure la première école à Ville-Marie, ont doté Montréal d'innombrables maisons d'éducation, asiles pour les tout petits, écoles primaires, académies, couvents, collèges et séminaires. Au-dessus de ces institutions qui répondent à tous les besoins et, en quelque sorte, les couronnant, se place l'*Université Laval* qui est pour la population française et catholique ce que l'Université McGill est pour la population anglaise et protestante

L'*Université Laval* a été fondée à Québec, en 1852, par le Séminaire de cette ville, qui lui donna le nom de son fondateur, Mgr François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec. Les directeurs de cette maison obtinrent alors, de S. M. Victoria 1re, une charte qui, en confirmant les droits et les privilèges qu'ils avaient possédés jusque-là, leur conférait en plus les droits et privilèges d'université, pour l'instruction de la jeunesse dans les études secondaires et professionnelles.

En 1876, à la suite d'une supplique de Mgr Bourget, évêque de Montréal, désireux de posséder une université catholique dans sa ville épiscopale, la Sacrée Congrégation de la Propagande enjoignit à l'Université Laval d'établir une succursale à Montréal, pour y donner le même enseignement qu'à Québec. Cet enseignement fut inauguré en 1878, dans les Facultés de Théologie et de Droit; en 1879, dans la Faculté de Médecine; et en 1887, dans la Faculté des Arts. La succursale est aujourd'hui pratiquement indépendante de la maison de Québec.

Elle comprend aujourd'hui quatre Facultés et six Ecoles agrégées ou affiliées. L'enseignement se donne en

français, dans toutes ces sections, sauf celle de Théologie où il se donne en latin.

La Faculté de Théologie est constituée par le Grand Séminaire de Montréal, dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice.

Le cours ordinaire y est de trois ans et trois mois. Quelques élèves y prolongent leur séjour de six mois, pour se préparer au doctorat. Un plus grand nombre,



Université Laval.

après avoir complété leur cours à Montréal, vont prendre leurs degrés à Rome, où les Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal ont ouvert un Collège pour les étudiants canadiens.

Les Facultés de Droit et de Médecine sont installées dans l'édifice de la rue Saint-Denis. Elles y ont de vastes salles de cours et des bibliothèques sectionnelles. La Faculté de Médecine y possède un ampithéâtre et

une salle de dissection et quatre laboratoires, pour la chimie, l'histologie, la bactériologie et l'électricité médicale.

La Faculté des Arts n'a pas encore atteint son plein développement. Comme l'enseignement scientifique et littéraire, qui fait l'objet ordinaire des cours de cette Faculté dans les universités anglaises, est donné dans cette province, à la jeunesse catholique, par les *collèges* et les *petits séminaires classiques, affiliés à l'Université Laval*, où les élèves obtiennent les degrés de bachelier ès-lettres, ès-sciences ou ès-arts, un enseignement complet de ce genre ne s'impose pas à l'Université même.

Trois cours, relevant de cette Faculté, y sont cependant donnés : le cours de littérature française, confié à un agrégé de l'Université de Paris; le cours de Droit public de l'Eglise et le cours d'Esthétique et d'Histoire de l'Art. Les autres professeurs, ecclésiastiques ou laïques de la Faculté des Arts, font un cours régulier dans les collèges affiliés à l'Université, ou sont appelés, occasionnellement, à donner quelques conférences publiques à l'Université.

L'*Ecole Polytechnique de Montréal*, fondée en 1874 et agrégée à l'Université Laval en 1887, correspond, par la nature de son enseignement, à la faculté des sciences appliquées d'autres universités. Elle prépare aux différentes branches du génie civil et industriel, telles que travaux publics, chemins de fer, machines, mines, ponts et constructions métalliques, etc.

L'*Ecole de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire de Montréal* existe depuis 1886. Son enseignement comporte trois années de cours, et le degré final est celui de docteur en médecine vétérinaire.

L'*Ecole de Chirurgie Dentaire de Montréal*, continuation de la section française du Collège Dentaire de la Province de Québec, fondé en 1894, a été affiliée à l'Université Laval, au mois de février 1904, et obtenait

son existence légale par un acte de la Législature de Québec, au mois de mai de la même année. Chaque année des élèves européens y viennent suivre les cours.

L'enseignement couvre une période de quatre années, et le degré final est celui de "docteur en chirurgie dentaire ".

L'*Ecole de Pharmacie Laval* a été constituée en Corporation par une loi spéciale de la Législature de Qué-



Ecole Polytechnique de Montréal.

bec, sanctionnée le 9 mars 1906, et a été affiliée à l'Université Laval le 11 mai de la même année; son but est l'enseignement et le progrès de toutes les sciences pharmaceutiques.

L'affiliation de cette Ecole à l'Université Laval lui donne accès aux grades universitaires.

L'*Institut Agricole d'Oka* a été affilié à l'Université Laval le 26 mars 1908. En fait, il existait déjà depuis plusieurs années: son fonctionnement datant du 8 mars 1893, époque où les RR. PP. Trappistes de Notre-Dame-du-Lac l'ouvrirent à la demande et avec le généreux concours du gouvernement provincial.

Outre un cours préparatoire et élémentaire, l'Institut donne un cours secondaire et un cours supérieur ; ces deux derniers aboutissent seuls aux grades académiques. Un enseignement spécial qui comprend plusieurs *cours abrégés*, a même été organisé en faveur des personnes, adultes ou jeunes, empêchées d'embrasser dans toute leur étendue les programmes réguliers.

L'Institut agricole d'Oka est situé sur le lac des Deux-Montagnes, à dix lieues environ de Montréal, et occupe un des sites les plus enchanteurs qui se puisse imaginer.

Au mois de septembre 1908, le Conseil Universitaire affiliait à l'Université l'*Ecole d'Enseignement Supérieure pour les jeunes filles*, dirigée par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame.

Toutes ces Facultés et ces Ecoles jouissent d'une grande liberté d'initiative et d'action en ce qui concerne l'organisation de leurs études et leur régie interne.

* * *

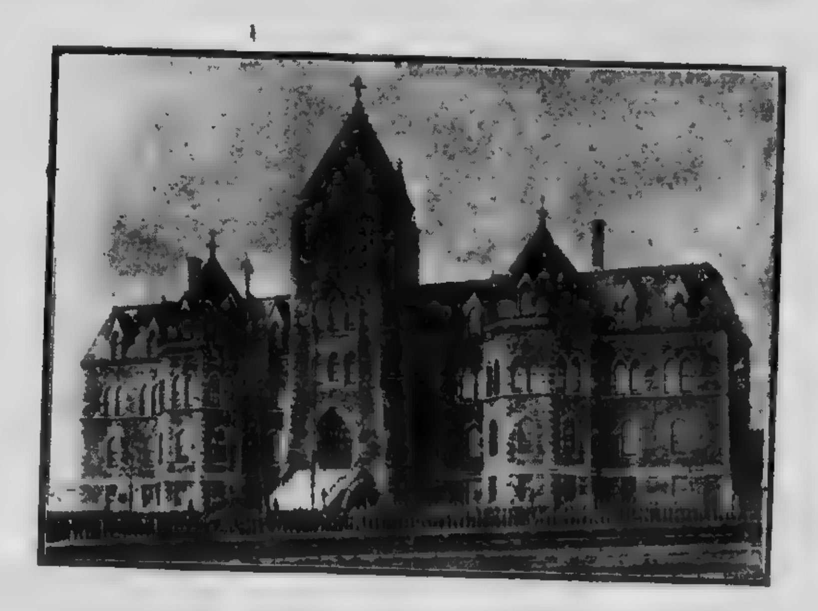
L'*Ecole Normale Jacques-Cartier*, dont le but est de préparer des professeurs à l'enseignement primaire, est une institution de tout premier ordre et qui a rendu des services signalés à la société. Fondée en 1856 par l'Honorable M. Chauveau, elle a eu des débuts difficiles; mais le gouvernement provincial, comprenant toute l'utilité d'un tel établissement, ne ménagea rien pour en assurer le succès. Aujourd'hui, l'Ecole Normale occupe un édifice monumental sur la rue Sherbrooke-Est, au centre du magnifique Parc Lafontaine. L'instruction qu'on y donne est très soignée et un grand nombre de

ceux qui y ont obtenu des diplômes, persévèrent dans l'enseignement après quinze, vingt et vingt-cinq ans d'exercice. L'Ecole possède une *bibliothèque* d'au moins 12,000 volumes et de précieuses collections.

En 1889, le gouvernement provincial confiait aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame, la direction d'une école normale pour les filles, section de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

* * *

La Commission des Ecoles Catholiques. Les écoles publiques de Montréal, comme nous l'avons dit ailleurs,



Ecole Normale Jacques-Cartier.

sont administrées par deux commissions, l'une catholique et l'autre protestante, sous le contrôle du gouvernement. La Commission catholique se compose de neuf membres dont trois sont nommés par l'Ordinaire du diocèse, trois par le Conseil de Ville, et trois

par le gouvernement de Québec. Parmi les nombreuses écoles primaires de Montréal *quarante-deux* relèvent de la Commission. Ces écoles sont dirigées par des Religieuses, des Frères ou des principaux laïques.

* * *

Depuis quelques anné[illegible]nt provincial s'est beaucoup occupé [illegible]aires. Déjà, tout un programme [illegible] fin. Deux écoles, l'*Ecole Tech*[illegible]*tes Etudes Commerciales*, sont [illegible]construction et seront bientôt livré[illegible] Il faut aussi ajouter à la liste déjà longue [illegible] de Montréal, celles que le gouvernement a ouvertes po[illegible] la classe ouvrière et qui, le soir, procurent [illegible]illiers de travailleurs les moyens de s'instruire. A leur intention également ont été créées les *Ecoles des Arts et manufactures* au Monument National, dont les résultats ont dépassé les espérances.

UNIVERSITES ET ECOLES PROTESTANTES

A la tête des nombreuses institutions scolaires protestantes de Montréal, se place l'*Université McGill*, l'une des plus riches universités de l'Amérique.

Généreusement dotée par son fondateur, l'hon. James McGill, objet constant des libéralités des millionnaires anglais, l'Université McGill a pris un tel développement qu'elle peut rivaliser avec les plus célèbres établissements du genre. Son enseignement est donné dans cinq facultés: Lettres, Sciences, Arts, Médecine et Droit. Des facultés de théologie méthodiste et presbytérienne, et

une école de médecine vétérinaire y sont affiliées, ainsi qu'une *Ecole Normale*, inaugurée en 1857.

Sur un terrain immense, ombragées de beaux arbres et entourées de terrasses verdoyantes, s'échelonnent les magnifiques bâtisses universitaires. Le *Redpath Museum* avec sa façade grecque attire tout particulièrement l'attention ; il renferme de superbes collections et peut être visité tous les jours . La *Bibliothèque*, somptueusement installée dans une vaste construction, contient environ 90,000 volumes et un grand nombre de manuscrits... Sur la rue Sherbrooke, l'on remarque aussi le *Royal*



Université McGill.

Victoria College spécialement fondé pour les jeunes filles qui veulent suivre les cours universitaires; c'est une belle construction précédée d'une galerie ouverte que décore la *statue de la Reine Victoria* sculptée par la Princesse Louise.

Outre l'Université McGill et l'Université Laval, Montréal possède encore une succursale de l'*Université Bi-*

shop (établie à Lennoxville). Les écoles publiques protestantes sont nombreuses et relèvent d'une commission, sous le contrôle du gouvernement de Québec. Nous devons aussi mentionner des *High Schools*, des *Senior Schools* et différentes écoles commerciales ouvertes dans diverses parties de la ville.

BIBLIOTHEQUES

Montréal ne possède qu'une seule bibliothèque publique sous la direction immédiate de la ville et encore a-t-elle un caractère tout particulier, c'est la *bibliothèque technique* établie dans le Monument National. Il ne faudrait pas conclure de ce fait, que Montréal n'offre que peu de facilités de s'instruire par les livres ; au contraire, plusieurs bibliothèques, réunies par les soins particuliers, sont libéralement ouvertes au public, telles les bibliothèques du *Cabinet de Lecture* qui contient 30,000 volumes, de l'*Université Laval* qui renferme une collection suffisamment complète des auteurs les plus renommés de la Littérature française ; du "*Fraser Institute*" (rue Dorchester), très riche en oeuvres françaises et anglaises ; du *Château Ramsay* spécialement composée d'ouvrages historiques ; de l'*Union Catholique* ; de l'*Ecole Normale Jacques-Cartier*, la plus complète en ouvrages canadiens ; sans parler de celle du *McGill*, dont nous avons dit l'importance, et des bibliothèques que possèdent les institutions scolaires et paroissiales.

Monuments de Montréal

Longtemps Montréal n'eut à offrir à la curiosité des touristes d'autres monuments que celui qui décore le square Victoria et la grêle colonne de la Place Jacques-Cartier. Mais, heureusement ! depuis une vingtaine d'années, plusieurs monuments ont été élevés dans différents squares de la ville, dont quelques-uns sont d'une réelle valeur artistique.

Le *Monument Maisonneuve*, sur la Place d'Armes, est assurément le plus remarquable, tant par son exécution que pour les glorieux souvenirs qu'il rappelle. Ce monument, érigé au fondateur de Ville-Marie, et qui a pour auteur l'éminent sculpteur Philippe Hébert, est considéré comme l'une des oeuvres les plus puissantes exécutées en Amérique. Par son ensemble et ses proportions, par la majesté et la noblesse des poses, par la vie et le caractère des personnages, ce monument mérite de fixer l'attention.

Maisonneuve est représenté au moment où il prend possession de l'île de Montréal, au nom du Christ et du roi de France; sa main droite soulève l'étendard blanc, tandis que sa main gauche repose sur la garde de son épée. Sa figure qu'ombrage un large chapeau à plume, respire l'énergie et le courage. Aux angles du socle, quatre personnages sont agenouillés: Mlle Mance, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu ,que l'artiste nous montre occupée à panser le bras d'un petit sauvage; Lambert Closse, l'héroïque compagnon de Maisonneuve, qui tant de fois avec *Pilote*, la chienne légendaire, fit se lever dans le fourré épais de la forêt, le gibier iroquois; LeMoyne, type du colon français qui devait toujours avoir sous la main son mousquet pour se défendre contre les surprises de l'enfant des bois; enfin, un Iroquois, l'ennemi

déclaré de Ville-Marie, pendant si longtemps la terreur de la colonie. Quatre bas-reliefs, placés à la base du monument, rappellent : la fondation de la Compagnie de Ville-Marie, morceau d'une exécution admirable ; la pre-



Monument Maisonneuve — (P. Hébert, sculpteur).

mière messe à la Pointe-à-Callières ; Maisonneuve abattant d'un coup de feu un chef Iroquois ; enfin, la mort héroïque de Dollard, au Long-Sault

Le *Monument Bourget*, placé sur le parvis de la Cathédrale est aussi une oeuvre remarquable de M. Philippe Hébert.

Le grand évêque est représenté debout, magnifiquement drapé dans sa *cappa magna*, la tête légèrement penchée et la main droite levée dans un geste d'éloquence. Incrusté dans le socle, un bas-relief, d'une belle exécution, représente l'épopée des zouaves pontificaux



Monument Bourget — (P. Hébert, sculpteur).

canadiens, la légende en quelque sorte de cette croisade moderne dont Mgr Bourget fut le Pierre l'Ermite au Canada. De chaque côté du fût, deux groupes de statues symbolisent les deux vertus dominantes de celui que l'on a nommé le "second fondateur de Montréal":

la charité et la foi. Enfin, un deuxième bas-relief placé en arrière du monument, commémore l'oeuvre de la cathédrale.

Le *Monument Mance*, du même auteur, n'est pas moins digne d'attention. Placé à l'entrée de l'Hôtel-Dieu, ce monument plait surtout par sa grande simplicité. L'héroïne nous est montrée accourant au secours d'un pauvre colon que les Iroquois ont attaqué au milieu de son champ. Avec une tendresse touchante, elle se penche sur le blessé qu'elle relève et soutient. Ce monument a



Monument Mance — (P. Hébert, sculpteur).

été érigé en 1909 pour célébrer le 250e anniversaire de l'arrivée au pays des trois premières Hospitalières de Montréal.

Nous devons également à M. Hébert les *Monuments de Crémazie et de John Young*.

Le premier, érigé dans le charmant et pittoresque square Saint-Louis, a un caractère de douce poésie. Sur une colonne, que décore une lyre et une branche de laurier, se trouve le buste du premier barde canadien. Au pied de la colonne, un vieux soldat français, pressant sur son coeur le drapeau de Carillon, exhale son âme dans ce cri gravé sur le socle: " Pour mon drapeau je viens ici mourir ".



Monument Crémazie — (P. Hébert, sculpteur).

Le second, en face de la Douane, a été élevé à la mémoire de l'Honorable John Young, l'un de ceux qui ont le plus contribué au développement commercial de la Métropole. L'éminent citoyen est représenté debout,

portant à la main un parchemin sur lequel est tracé le plan du port. A la base du monument est une figure allégorique du fleuve Saint-Laurent. A peu de distance de ce monument, dans l'espace libre laissé en arrière de la Douane, se dresse un *obélisque* en granit dont la base est ornée de quatre plaques de bronze. Ce monotithe a été élevé par la Société Historique de Montréal, à l'endroit même où Maisonneuve et ses compagnons sont descendus, en abordant l'île de Mont-Royal. C'est là que fut

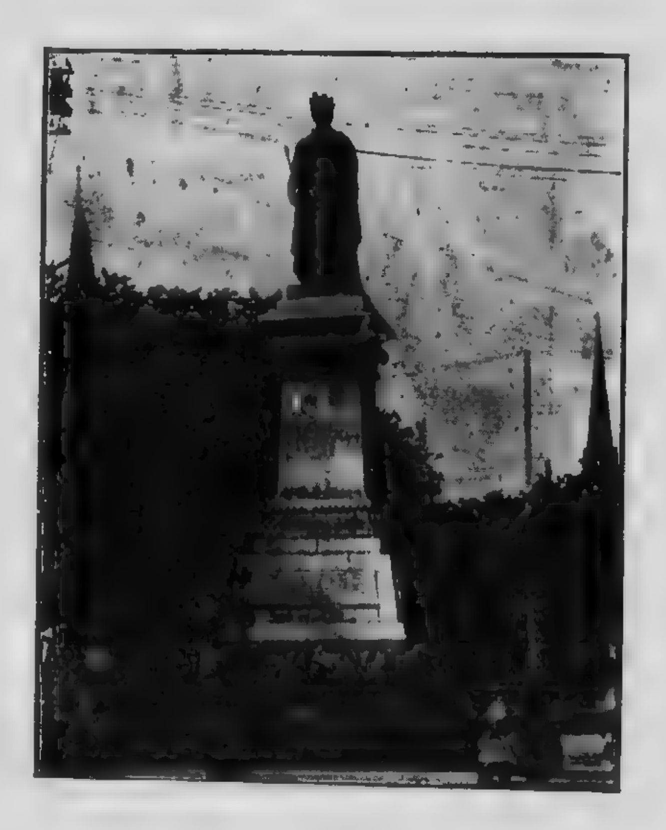


Monument Young — (P. Hébert, sculpteur).

célébrée la première messe et que furent prononcées les paroles prophétiques du Père Vimont. Les inscriptions rappellent ces souvenirs historiques ainsi que les noms des fondateurs et bienfaiteurs de la colonie.

A l'entrée du petit square situé au pied de la côte du

Beaver Hall, l'on voit la *statue de la Reine Victoria*, représentée dans toute la grâce de la jeunesse. C'est une oeuvre modeste et sans prétention, mais qu'entoure le respect de la population. A chaque anniversaire de la mort de la "Reine", les associations anglaises y viennent déposer des couronnes.



Monument Victoria.

Sur la Place Jacques-Cartier, en face du Palais de Justice et de l'Hôtel-de-Ville, s'élève la *colonne Nelson* dont l'unique mérite est d'être... là où elle est. A peu de distance de la fameuse colonne, au coin des rues Craig et Saint-Denis, se dresse la *statue du Dr Jean-*

Olivier Chénier, l'un des chefs de le rébellion de 1837, tué à la bataille de Saint-Eustache. Ce monument souleva, lors de son érection, d'âpres discussions qu'on aurait oubliées depuis longtemps si le monument avait quelque valeur artistique.



Monument Chénier.

Dans le beau square Dominion, deux monuments, outre celui de Mgr Bourget dont nous avons fait la description, attirent l'attention. Le monument de *Sir John*

MacDonald, ancien premier ministre du Canada, a été érigé par souscription à la mort du grand chef du parti conservateur. C'est un monument d'une grande richesse, mais dépourvu de majesté. Sur une base très élevée, entre des colonnes de granit rouge qui suportent une espèce de fronton voûté, apparait l'éminent homme d'état, dans son grand costume de Windsor; la ressemblance est frappante. Sur le sommet du monument quatre lions portent sur leur dos une espèce de diadème que surmonte une figure allégorique de la Puissance du Canada. Au pied du monument on a placé deux vieux canons qui furent enlevés aux Russes, durant la guerre de Crimée.



Monument MacDonald.

Dans l'autre partie du square, se trouve l'imposant *Monument Strathcona* érigé à la mémoire des soldats canadiens qui prirent part à la guerre du Transvaal. Sur une base monumentale, ornée de bas-reliefs représentant des épisodes de cette campagne, un soldat retient d'une main vigoureuse son cheval qui s'emporte. Il y a beaucoup de mouvement et de vie dans cette oeuvre et elle produit beaucoup d'effet dans le beau cadre de verdure que lui font les grands arbres du parc. M. Geo. W. Hill en est l'auteur.

Il faut encore mentionner le *Monument Jacques-Cartier* et le *Monument d'Iberville* qui décorent les deux

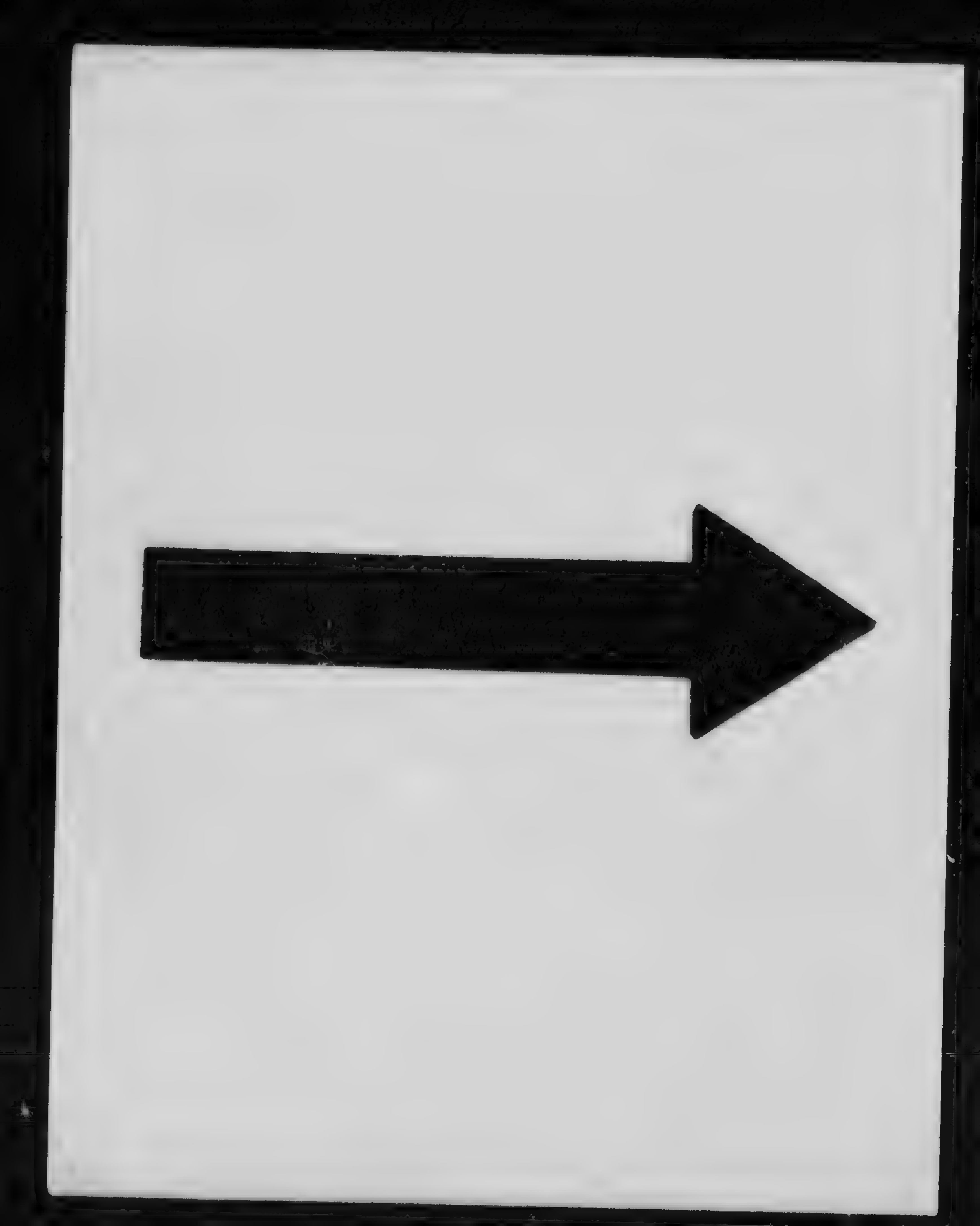
squares de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde; ainsi que la *grosse pierre* que les ouvriers qui travaillaient à la construction du pont Victoria, dressèrent sur une base, pour rappeler le souvenir poignant des 6,000 émigrants irlandais qui périrent du typhus en 1847 et 1848. Ce monument a été transporté dans un petit square, sur la rue Wellington.

La *Société Numismatique et Archéologique de Montréal* a aussi contribué pour sa part à perpétuer le sou-



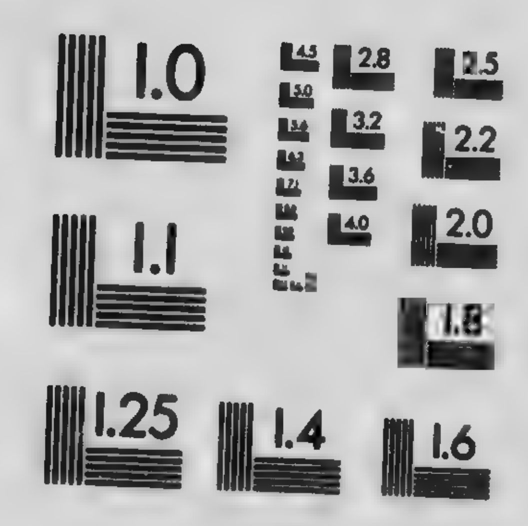
Monument Strathcona — (G. Hill, sculpteur).

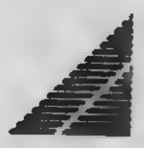
venir des grands événements du passé, en apposant au mur des édifices, des plaques en marbre blanc, dont les inscriptions françaises ou anglaises servent à guider les recherches des touristes qui veulent dans le Montréal moderne retrouver quelques vestiges des premiers jours



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





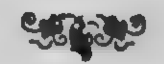
de la colonie. Le plus grand nombre de ces *plaques commémoratives* se trouvent entre les rues des Commissaires,



Monument Jacques-Cartier.

McGill, Fortifications et Bonsecours, dans l'espace

occupé autrefois par la ville, alors qu'elle était environnée d'une faible muraille percée de portes. Avec un peu d'attention, le touriste les découvrira facilement sur la façade des édifices et ainsi, sans qu'il lui en coûte d'effort, à l'aide des dates et des noms, il pourra avec un peu d'imagination reconstituer dans leur cadre primitif les principaux événements qui ont marqué l'histoire de Montréal, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.



L'arrivée à Montréal

L'arrivée à Montréal se fait par terre ou par eau. Cette dernière manière est assurément la meilleure pour se préparer progressivement au spectacle toujours intéressant qu'offre l'approche d'une grande ville.

De Québec à Montréal, la route du Saint-Laurent est l'une des plus pittoresques qui soient. De chaque côté se déroulent de riantes campagnes, parsemées de joyeux villages que domine le clocher de l'église paroissiale. Et ce sont des noms bien français que portent ces petits villages à la physionomie si franchement normande : Sillery, Gentilly, Lanoraie, Varennes, Boucherville, Longueuil, Pointe-aux-Trembles, etc...

De loin l'on distingue les pentes gracieuses du Mont-Royal enveloppées de buées légères. Peu-à-peu les détails se précisent et bientôt, par-dessus le rideau des arbres séculaires de la *Longue-Pointe*, apparaissent les tours jumelles de Notre-Dame, le dôme étincelant de la Cathédrale et les mille clochers qui jaillissent de tous les points de l'horizon et scintillent comme des aiguilles d'argent.

Un obstacle semble, un moment, se dresser au milieu du fleuve et barrer la route du bâteau qui avance lentement ; c'est l'Ile Sainte-Hélène qui surgit comme un bouquet de verdure jeté au fil de l'eau ; mais la passe est franchie et Montréal se montre dans toute son étendue avec ses toits qui s'accumulent au pied du Mont-Royal, ses larges quais hérissés de mâts géants, couverts d'entrepôts gigantesques et grouillants d'une foule affairée.

Le spectacle qu'offre Montréal, le matin, précisément à l'heure où d'habitude les transatlantiques pénètrent dans le port, est assurément saisissant de grandeur ; mais, le soir, du pont des somptueux bâteaux du Haut-Canada qui, après avoir franchi les arches du Pont

Victoria, décrivent une courbe savante avant de venir jeter l'ancre au pied de la Douane, la ville apparait sous un aspect tout différent, mais encore imposant de grandeur. Au-dessus de la cité, flotte un lourd panache de fumée qu'empourprent les rayons du soleil couchant et qui témoigne de la somme énorme du travail accom-



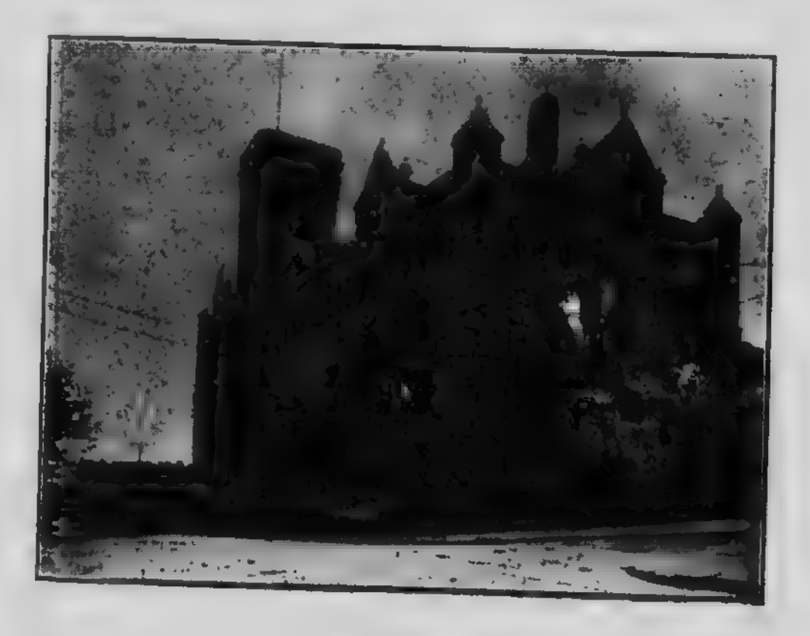
Gare Bonaventure.

pli dans la journée et de l'activité extraordinaire déployée dans les innombrables usines dont les cheminées rivalisent de hauteur avec les plus hautes tours. C'est une impression de force et de puissance qui se dégage de cette ville qui se remplit alors de la rumeur des carillons annonçant la paix et le repos du soir.

* * *

L'arrivée par terre s'effectue dans quatre gares, dont trois se trouvent au centre même de la ville.

La plus ancienne est la *Gare Bonaventure* où pénètrent les trains du chemin de fer du *Grand Tronc* et les grandes lignes américaines. C'est une vaste construction en briques surmontée de trois pignons et dont l'aspect est assez imposant. A l'intérieur, le centre de l'édifice est occupé par un "*hall*" spacieux, éclairé par de grandes fenêtres fermées de belles verrrières; de cha-



Gare Windsor.

que côté du "*hall*", s'ouvrent les salons d'attente et le restaurant. Une petite place, sans caractère, dégage les abords de la gare.

Le *Pacifique Canadien* compte deux gares à Montréal, l'une située dans l'ouest de la ville, à quelques centaines de pas de la Gare Bonaventure, l'autre dans l'Est, dans l'un des endroits les plus séduisants de Montréal.

La *Gare Windsor*, placée au sud du Square Dominion et

à peu de distance de l'*Hotel Windsor*, le plus grand et le plus riche hôtel de la ville, a bien plutôt l'air, avec sa tour carrée armée de machicoulis, d'un vieux château féodal que d'une gare. La salle d'attente, avec ses grands arcs qui retombent sur de massives colonnes de granit, augmente encore cette impression. De riches salons précèdent cette salle. Mais ce qui est vraiment saisissant, c'est, au sortir de cette gare, le tableau enchan-



Gare Viger.

teur que forme le magnifique *Square Dominion*, avec ses belles terrasses débordantes de fleurs, ses monuments de bronze sous l'ombrage des grands arbres et le riche cadre de ses églises et de ses somptueux édifices.

La *Gare de l'Est* fait face au *Square Viger*. C'est une énorme construction de pierre, à l'aspect féodal, que précède un large portique. Au centre, se trouvent les salles d'attente, les salons et le restaurant. Les étages supérieurs sont occupés par l'*Hôtel Viger* qui réalise

toutes les conditions de luxe et de confort désirables. Les travaux exécutés par le Pacifique Canadien pour dégager les abords de la gare ont fait disparaître toute trace du site occupé par l'ancienne citadelle française. Une plaque commémorative, placée sur la rue Notre-Dame. rappelle ce souvenir.

Le *Grand Nord* a aussi une gare dans la partie est de la ville, au coin des rues Moreau et Notre-Dame.

Dans les gares et les bureaux d'agences, on peut se procurer des "indicateurs" très élaborés, publiés et distribués gratuitement par les différentes compagnies de chemin de fer ou de navigation ; dans ces guides l'on trouve toutes les indications désirables concernant le service des trains ou des bâteaux, ainsi que l'heure des départs et des arrivées.

Comme ces indicateurs sont publiés dans les deux langues officielles, on est en droit de réclamer une copie de son choix.

Ronde à travers la ville

Le touriste pour qui "le passé existe", accorde une attention spéciale aux vieux souvenirs que perpétuent des ruines vénérables ou qu'immortalisent de somptueux monuments. Celui qui veut faire un pèlerinage à l'endroit où naquit Montréal, doit se transporter à la *Place Royale*, située à quelques pas de la *Douane*, sur la rue des Commissaires. Sur cette langue de terre, qui autrefois était baignée d'un côté par le fleuve et de l'autre par une décharge de la rivière Saint-Pierre, aujourd'hui comblée, débarquait, le 8 mai 1642, M. de Maisonneuve et les colons qui venaient fonder Ville-Marie. C'est ici, que fut dressé l'autel sur lequel le P. Vimont célébra la première messe. Autour du fort qu'on éleva à cet endroit, se groupèrent les modestes cabanes des colons ; et le petit square qui porte aujourd'hui encore le nom de " Place Royale ", marque à peu près l'emplacement exact les premières constructions de Ville-Marie.



Obélisque de la Place Youville.

La Place Royale est donc le square le plus ancien de la ville; sous la domination française, elle servait de marché public et de lieu d'exécutions capitales. Les vieilles maisons à pignons pointus, aux lucarnes curieuses, qui autrefois encadraient la petite place, ont disparu les unes après les autres pour faire place aux bureaux de la

Douane et du Revenu de l'intérieur, à des maisons commerciales et à des entrepôts. Cependant, en parcourant la rue Saint-Paul et les ruelles étroites qui l'avoisinent, on découvre encore quelques vieilles invalides oubliées par la pioche des démolisseurs modernes. Du reste, tout n'est pas mort avec les maisons d'antan, des plaques commémoratives de-ci de-là font surgir des souvenirs et évoquent des noms vénérés et, là-bas, en arrière de la Douane, un obélisque raconte l'histoire de la naissance de Montréal.

L'endroit est bien choisi pour embrasser d'un coup d'oeil toute l'étendue des quais qui se déplo nt en demi cercle sur une distance de plusieurs milles. Quel mouvement et quelle activité ! Rien ne saurait donner une plus haute idée de la richesse de la ville et de ses ressources que le tableau qu'offre le port de Montréal, à certaines heures de la journée. On dirait que toute la vie commerciale se déverse et se répand sur ces larges quais hérissés de mâts gigantesques, encombrés d'élévateurs à grain et de hangars regorgeant de marchandises, sillonnés de wagons... et d'où monte une grande rumeur formée de tous les bruits.

Après avoir accordé quelques moments au panorama du port, nous nous dirigeons vers la rue McGill, en traversant la petite *place Youville* dont l'obélisque noirci par la fumée semble suinter l'ennui. La rue McGill avec la Place Jacques-Cartier, la seule rue de quelqu'importance qui descende jusqu'au port, est encadrée de somptueux édifices dont les *Bureaux du Grand Tronc* et du *Canadian Express* sont les plus riches. Au pied de cette rue se trouve l'entrée du *Canal de Lachine*, commencé par les Messieurs de Saint-Sulpice, en 1821, et terminé quelques années plus tard. Ce canal rétablit les communications entre la rivière Saint-Laurent et le lac Saint-Louis, interrompues par les célèbres *Rapides de Lachine* dont la descente procure de si vives émotions. La *rue McGill* débouche sur la rue Saint-Jacques. Un petit square, que décore la statue de la reine Victoria,

met une tache claire de verdure parmi les masses grises des édifices qui l'entourent. Devant nous serpente la côte du *Beaver Hall* qui réunit la basse ville à la haute et par-dessus les toits, l'on aperçoit dans le lointain la silhouette bleue du Mont-Royal.



Eglise Saint-Charles — (Intérieur).

La *rue Saint-Jacques* se dirige de l'Est à l'Ouest. En prenant cette direction, nous parvenons à la *gare du Grand Tronc* et aux quartiers qui s'étendent au-delà de l'ancien faubourg Saint-Joseph, à *Sainte-Cunégonde* et à *Saint-Henri*, englobés maintenant dans les limites de la ville.

Mais tournons vers l'Est et pénétrons au coeur même

de la ville. La rue Saint-Jacques traverse le quartier des affaires. Des deux côtés, s'élèvent de magnifiques édifices dont quelques-uns sont d'une hauteur invraisemblable. Nous ne saurions les décrire tous; tout au plus pouvons-nous signaler les plus remarquables : L'*Eastern Township Bank*, la *Royal Bank*, avec son portique monumental que surmontent des statues gigantesques ; la *Molson Bank*, d'un beau style classique ; la *British North America*, la *Banque d'Ottawa*, la *Banque du Commerce, Merchants Bank*, les bureaux des



Une perspective de la rue Saint-Jacques.

assurances du *Canada Life* et de la *Guardian* ; l'*Hotel des Postes* superbe édifice Renaissance; la *Banque d'Hochelaga*, la plus importante institution financière canadienne-française; les très riches édifices de la *London Liverpool London & Globe Insurance*, de la *New York Life Insurance Company* et de la *Royal Insurance*

Company; l'élégante construction du *Crédit Foncier Franco Canadien;* enfin la *Banque de Montréal* la plus puissante banque de l'Amérique et l'une des plus riches du monde. Le monument qu'elle occupe est l'un des plus artistiques de Montréal. De style corinthien le plus pur, cette construction avec son beau portique, son fronton orné de statues, son dôme byzantin, fait un violent contraste avec les édifices modernes qui l'environnent.

L'intérieur n'est pas moins remarquable que l'extérieur. Les bureaux de la banque sont placés au centre d'un vaste *hall;* de superbes colonnes de vert antique soutiennent un plafond d'une richesse inouïe; parquet, murs, comptoirs, tout est en marbre de différentes couleurs... et tous ces reflets des marbres et ces reflets des cuivres et des bronzes se fondent en une harmonie sourde et discrète du meilleur goût.

Il faut encore ajouter que c'est sur la rue Saint-Jacques que se trouvent les bureaux des principaux journaux: le *Star*, la *Presse*, le *Herald*, le *Canada* et *Le Devoir*. Là aussi est établie la *Librairie Beauchemin*, la maison du genre la plus considérable de Montréal.

En face de la Banque de Montréal, est un petit square: la *Place d'Armes*.

Elle n'en mène pas large, la petite place historique, à l'ombre des hautes tours de Notre-Dame et des lourdes constructions qui l'enserrent de tous côtés et cependant ses grands arbres suffisent à mettre une note de gaiété, une touffe de poésie, parmi l'amas du granit et de la pierre. Au centre du square se dresse le très beau *Monument Maisonneuve* que nous avons décrit. A l'ouest de Notre-Dame, l'on aperçoit un vieux mur qui produit un curieux effet à côté des pimpantes constructions qui lui font face. Ce mur vénérable cache à demi la vieille façade du *Séminaire de Saint-Sulpice*, résidence des anciens seigneurs de l'Ile de Montréal. Cette antique construction, que surmonte un cadran, fut érigée en 1710, pour remplacer le primitif manoir, et elle a

traversé les siècles sans céder à la manie de se moderniser et de suivre le courant de la mode. Le Séminaire de Saint-Sulpice possède des archives précieuses sur l'histoire de Montréal et la bibliothèque qu'il renferme est assurément l'une des plus complètes qui soient.

Traversant le parvis de Notre-Dame, nous continuons notre promenade par la rue Notre-Dame, parallèle à la rue Saint-Jacques. Comme sa voisine, cette rue est encadrée de maisons commerciales importantes, telles



Palais de Justice.

que la librairie Granger, la maison Desmarais et Robitaille, la maison Carreau, etc... Après avoir parcouru une centaine de verges, nous atteignons l'entrée du *Boulevard Saint-Laurent* qui est la grande artère de la ville. Faisant face au boulevard, par l'ouverture d'une étroite porte cochère, l'on aperçoit la petite *chapelle de Notre-Dame de Pitié*, dont nous avons fait l'historique ailleurs. Poursuivant notre route, nous débouchons sur

la *Place Jacques-Cartier*, flanquée à droite et à gauche de deux grandes constructions: le *Palais de Justice* et l'*Hôtel de Ville*, et décorée à son centre de la *Colonne Nelson*. Le *Palais de Justice* de style grec présentait un aspect imposant avant la maladroite restauration qui lui a enlevé tout caractère. L'*Hôtel de Ville* est un monument fort élégant, en belle pierre de taille, surmonté d'une tour centrale d'où l'on découvre une très belle vue sur le port et le fleuve. La majeure partie de la bâtisse est occupée par les bureaux de l'administration. La *salle du Conseil* est intéressante à visiter. Au sous-sol sont les quartiers généraux de la police.

En arrière de l'Hôtel de Ville se trouve le *Champ de Mars* qui sert principalement pour les revues et les manoeuvres des différents bataillons de militaires dont les quartiers sont établis dans la vaste *Salle d'Exercice* de la rue Craig, tout en face.

Mais revenons sur nos pas et jetons un coup d'oeil sur la *Place Jacques-Cartier*, que l'on peut nommer l'entrée officielle de la ville.

C'est une très large avenue qui descend vers le port et qui, deux fois la semaine, se transforme en marché public. Rien n'est plus pittoresque que le tableau que présente cette place ces jours-là... et puis, pour l'observateur, c'est l'occasion de saisir sur le vif le paysan canadien, qui a conservé tous les caractères qui distinguent le normand de la " Vieille France ". Si nous descendons vers le port, nous atteignons la petite ruelle Sainte-Thérèse où l'on peut voir quelques vieilles maisons qui remontent à la domination française. Tournant à gauche, par la rue Saint-Paul, nous rencontrons une grande construction que couronne un dôme monumental: c'est le *Marché de Bonsecours* où règne constamment la plus grande activité. Tout à côté est le vénérable sanctuaire de *Notre-Dame-de-Bonsecours*. Nous remontons maintenant, vers la rue Notre-Dame, par la rue Claude pour payer une visite au *Musée Ramesay*, établi dans l'antique château construit, en

1705, par Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal. C'est l'un des rares monuments historiques que possède la ville. Devenu propriété de la Compagnie des Indes Occidentales, le château servit de résidence aux gouverneurs anglais, après la conquête. En 1775, lorsque les Américains s'emparèrent de Montréal, c'est là que les commissaires du Congrès, Benjamin Franklin, Samuel Chase et Charles Carroll tinrent leurs réunions.



Hôtel-de-Ville.

Afin de gagner à leur cause les Canadiens et plus spécialement les Français, qui avaient une défiance marquée pour les envoyés américains, ils établirent dans le sous-sol une presse et un nommé Fleury Mesplet publia un journal, la *Gazette* qui continua de paraître, après le départ des délégués du Congrès, tant la population avait apprécié les services de ce premier journal. La *Gazette* d'aujourd'hui, le grand journal anglais du

matin, peut donc se flatter d'être le troisième des plus vieux journaux de l'Amérique.

Le *Musée Ramezay* — siège de la Société Numismatique — renferme une très belle collection d'armes, de portraits et d'autographes. Une riche bibliothèque, composée de volumes d'histoire, est ouverte aux hommes d'étude. L'entrée en est gratuite.



Château Ramezay.

En quittant le *Musée*, nous suivons la rue Notre-Dame jusqu'à la rencontre de la rue Saint-Denis, l'une des plus belles rues de la ville. Si nous poursuivons notre route vers l'Est, nous pénétrons tout d'abord dans un quartier entièrement industriel, puis nous traversons les quartiers Maisonneuve et Hochelaga, Viauville et le village de la Longue-Pointe, qui demain fera partie de Montréal. Toute cette partie de la ville est habitée par la population française. Sur le parcours, nous rencontrons l'*Hôpital Notre-Dame*, à peu de distance de la rue Saint-Denis, la *Gare Viger*, le *Square Papineau*, la *Prison*, le *Square Bellerive* qui domine le fleuve, les *Filatures* dont les vastes dépendances couvrent un espace considérable, la *Raffinerie de Sucre Saint-Laurent*, et pour les Amateurs de spectacles et d'amusements : le *Parc Sohmer* et le *Parc Dominion*.

Mais comme nous n'entendons pas nous éloigner du centre de la ville, nous descendons la petite côte Bonsecours qui nous conduit à l'entrée de la rue Saint-Denis. Un jardin magnifique s'offre à notre admiration. Le *Carré Viger* est assurément un endroit enchanteur, avec ses beaux arbres, ses bassins où chantonnent des jets d'eau, et partout des bosquets débordants de fleurs. L'imposante façade de la *Gare Viger* et la riche construction



Square Viger.

qui abritera bientôt l'*Ecole des Hautes Etudes Commerciales* complètent heureusement le cadre que forment les jolies résidences qui s'alignent sur la rue Dubord.

Longtemps réservée aux résidences, la rue Saint-Denis devient de plus en plus une rue commerçante. Déjà de grands établissements s'y sont fixés et nous signalons, en passant, les *grands magasins de fourrures de Desjardins & Cie*, coin Dorchester.

Un peu plus haut, l'*Université Laval*, avec son porti-

que que précède un large escalier en forme de fer à cheval, fixe l'attention. Le coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine est l'un des endroits de la ville où règne le plus de vie et de mouvement. C'est le point de jonction de toutes les lignes de tramways qui sillonnent Montréal. Aussi faut-il voir la foule qui s'y ras-



Eglise Saint-Edouard.

semble, aux heures de la fermeture des magasins et des usines. Juste au coin, se trouve l'*église Saint-Jacques* et à quelques pas, la *chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes*. La rue Saint-Denis se continue vers le nord, jusque dans la rase campagne, au-delà des limites de la ville. Sur son parcours, l'on rencontre le joli *square Saint-Louis*,

l'*Institution des Sourdes-Muettes*, et à droite et à gauche, sur les rues traversales, l'*Eglise Saint-Louis de France*, l'*Eglise Saint-Jean-Baptiste*, la *chapelle des Pères du Saint-Laurent*, l'*Eglise Saint-Edouard*, etc... Si au lieu de prendre cette direction, nous suivons la rue Sainte-Catherine vers l'Est, nous traversons un quartier occupé par les grands magasins à départements: la maison Dupuis & Frères, la maison Vallières, etc... Nous remarquons aussi l'*Eglise Saint-Vincent de Paul*, la Maison-Mère des *Soeurs de la Providence*, etc...

Mais l'itinéraire que nous nous sommes tracé, nous entraîne d'un autre côté, et nous tournons vers l'Ouest, sur la rue Sainte-Catherine.

Nous avons vu que le centre de la ville, ce que nous appellerions la basse ville, est occupé principalement par les assurances, les banques et les bureaux d'affaires, les agences et les bureaux d'avocats et de notaires... La haute ville, et plus particulièrement la rue Sainte-Catherine, est envahie par le commerce de détail; c'est dire que c'est la rue la plus fréquentée de la ville. Nous ne saurions donner la nomenclature des nombreux établissements qui se disputent la faveur des acheteurs. Tout au plus, nommerons-nous les plus importants: les grands et somptueux magasins de *Morgan*, les très riches salles d'exposition de *Birks*, les magasins *Ray*, *O'Gilvie*, *Hamilton*, etc... Nous préférons signaler à l'attention du touriste les monuments qui présentent un intérêt d'un ordre plus élevé. Au coin de l'Avenue de l'Hôtel-de-Ville et Sainte-Catherine, la *Patrie*, grand journal français, occupe un très bel immeuble qui domine toutes les maisons environnantes. Quelques instants de marche et nous arrivons au boulevard Saint-Laurent qui roule incessamment un flot de peuple attiré par les étalages des petits marchands et les façades brillamment illuminées, le soir, des théâtres à cinq sous.

Le seul monument qui soit digne de mention, sur ce boulevard, c'est le *Monument National*, siège de l'*Asso-*

ciation Saint-Jean-Baptiste, la société nationale par excellence.

Et sans plus, nous poursuivons notre route, en jetant un coup d'oeil sur l'*Ecole Commerciale du Plateau* et l'*Institut des Aveugles de Nazareth;* bientôt nous atteignons la rue *Bleury* qui conduit au pied du Mont-Royal.



Saint James Church — (Sainte-Catherine-Ouest).

Plus loin nous passons devant la belle *Eglise Saint-Jacques* (*Méthodiste*), et, arrivés au square *Philipps*, nous nous arrêterons au *Musée de peintures*, "*The Art*

Gallery ", pour y admirer la jolie collection de tableaux qui est exposée. Du seuil du *Musée*, le regard est attiré par la belle flèche du *Christ Church;* l'entrée de la cathédrale anglicane, pour les visiteurs, se trouve sur la rue du Collège. Tout en jetant un coup d'oeil sur les



Square Dominion.

riches étalages des magasins à la mode, nous arrivons à la rue Peel qui longe le magnifique *square Dominion*. Autour de ce square, soigneusement entretenu, s'élève une foule d'édifices publics importants : l'*Hotel Windsor*, le plus grand et le plus important hôtel de la ville, l'édifice de la *Young Men Christian Association*, plusieurs églises : l'élégante église *Saint-Georges* et la *Cathédrale Catholique* dont le dôme surgit au-dessus des grands arbres comme une couronne étincelante. Dans ce square plusieurs beaux monuments se dressent au milieu des bosquets en fleurs : le *Monument Bourget*, sur le parvis

de la Cathédrale, le ***Monument MacDonald*** et le très riche ***Monument Strathcona.***

Revenant sur nos pas, nous continuons notre visite en suivant la rue Sainte-Catherine jusqu'à l'Avenue Atwater, que nous montons pour atteindre la rue Sherbrooke. A cet endroit, nous avons un spectacle enchanteur sous les yeux. En arrière de nous, s'élèvent les pentes douces de la Montagne, sillonnées de routes charmantes et parsemées de villas et de résidences princières; à notre droite, c'est la petite ville de Westmount, qui n'est en somme qu'un quartier de Montréal, le plus beau et le mieux entretenu. Devant nous, c'est la ville qui s'étend avec la multitude de ses hautes cheminées et de ses clochers, et là-bas, tout au fond, le fleuve qu'enjambe le pont Victoria.



Hôtel Windsor.

Nous longeons maintenant la rue Sherbrooke, en nous dirigeant vers l'Est. Encadrée de résidences spacieuses,

dont quelques unes sont d'une très grande richesse, et ombragée d'arbres magnifiques, la rue Sherbrooke est la promenade favorite des citadins. De beaux monuments la bordent des deux côtés: le *Séminaire de Théologie* et le *Collège de Montréal*, l'admirable couvent des *Soeurs de la Congrégation*, les somptueux édifices de l'*Université McGill*, le *Royal Victoria College*, l'*Ecole Technique*, l'*Ecole des Etudes commerciales*, le *Mont Saint-Louis*, etc...

Cette superbe avenue nous conduit tout droit au *parc Lafontaine*, qui sera une merveille de beauté, lorsque les plantations qu'on y fait et les travaux qu'on y exécute, seront terminés.

* * *

Une promenade qui s'impose à tout visiteur, c'est celle de la Montagne. C'est par l'*Avenue du Parc*, prolongement de la rue Bleury, que l'on pénètre dans ce lieu enchanteur. A droite et à gauche, deux monuments attirent l'attention, ce sont l'*Hôtel-Dieu*, le plus ancien établissement religieux et hospitalier du Canada et le magnifique *Hôpital Victoria*, blotti sous les arbres de la Montagne. Un peu plus haut, s'étendent de spacieuses terrasses où toute la jeunesse se donne rendez-vous pour se livrer à leurs jeux favoris. L'on peut faire l'ascension du Mont-Royal, soit en suivant les lacets ombreux qui s'étagent au flanc de la montagne, soit encore en prenant le *Funiculaire* qui, moyennant quelques sous, nous conduit tout d'un trait au sommet.

Nous n'essayerons pas de décrire le charme et le pittoresque de la route qu'il faut suivre pour atteindre la *Terrasse d'observation* qui nous offre le panorama de la ville entière. Nous ne sachions pas qu'une autre ville, en Amérique et même en Europe, puisse offrir rien de comparable aux agréments de cette promenade. Même l'hiver, elle présente un intérêt peu banal; le spectacle pour être différent de celui qui s'offre à l'admiration durant les belles journées de l'été, n'en est pas moins sédui-

sant. En effet, pendant les froides et claires soirées d'hiver, la montagne s'emplit d'une foule de *raquetteurs* qui la parcourent en tous sens, tandis que sur le versant ouest, les plus hardis, et ils sont foule, se laissent emporter sur des "traines sauvages" dans de vertigineuses "glissades".



Square Lafontaine.

De l'*Observatoire* l'on découvre à ses pieds un spectacle bien propre à exciter l'admiration du moins sentimental. La ville est là toute entière sous les yeux, avec ses bosquets de verdure, ses toits bleus et ses façades rouges, ses clochers et ses dômes. A droite, le ciel est tout noir de la fumée qui s'échappe des cheminées des usines et des manufactures, c'est le faubourg du travail, c'est le quartier industriel ; par-dessus les toits que bordent les quais, on aperçoit la pointe des mâts des navires et sur le fleuve, bande d'argent, qui serpente entre les vertes campagnes jusqu'à l'horizon, des bateaux s'avancent en laissant derrière eux un panache

de fumée blanche. Ça et là, des îles surgissent du fleuve, comme des touffes de verdure, l'*Ile Ronde*, l'*Ile Sainte-Hélène*, l'*Ile des Soeurs*, l'*Ile au Héron*, et en se penchant un peu sur la rampe, l'on distingue dans le lointain les blancs moutonnements des *Rapides de Lachine*. C'est un spectacle d'une grandeur incomparable et lorsqu'on l'a contemplé durant quelques instants, l'on ne s'étonne plus de l'orgueil qu'il inspire aux citoyens de Montréal, et de l'affection qu'ils professent pour leur Mont-Royal, célébré par les poètes et les artistes.



L'Ile Sainte-Hélène.

Une autre promenade obligée, c'est celle de l'*Ile Sainte-Hélène*. Cette île, située aux portes mêmes de Montréal, fut ainsi appelée par Champlain, en souvenir de sa jeune épouse, Hélène Boullé. Longtemps réservée à des fins militaires, l'Ile Sainte-Hélène fut enfin livrée à la ville de Montréal par le gouvernement fédéral pour en faire un parc public. Moyennant cinq cen-

tins, un bâteau nous transporte dans ce lieu enchanteur, devenu le refuge des familles qui recherchent un peu de fraicheur durant les chaudes journées de l'été.

Cette île a son histoire. Champlain, en 1611, rêva d'y élever une ville fortifiée et dans ce dessein, il l'acheta avec le douaire de sa femme. En 1687, le chevalier de Vaudreuil y posta des troupes régulières et la milice pour qu'elles fussent prêtes à répondre au premier appel et à repousser les attaques des Iroquois qui étaient une menace constante pour la colonie. C'est là encore, qu'au soir de la reddition de Montréal, le marquis de Lévis se réfugia pour organiser la suprême défense. Sommé par Vaudreuil, de déposer les armes et de se soumettre aux conditions imposées par le général anglais, maître de la ville, Lévis fit élever un bûcher et en présence de ses soldats qui sanglotaient, il brûla les glorieux drapeaux qui n'avaient claqué qu'au vent de la victoire.

Alors, de Montréal, de Longueuil, de partout
Les postes ennemis crurent, dans la rafale,
Entendre une clameur immense et triomphale :
C'étaient les fiers vaincus qui, tout espoir détruit,
Criaient : " Vive la France " aux échos de la nuit.

FRÉCHETTE.

LES CIMETIERES

Adossés aux derniers contreforts ouest du Mont-Royal, les deux cimetières, catholique et protestant, échelonnent en amphithéâtre leurs rangées de monuments sur les pentes douces de la montagne, où serpentent leurs allées superbement tracées, et qu'ils enlacent comme ferait un gigantesque lierre aux mille rames.
On y accède soit par la route qui descend du Parc Mont-

Royal, ou par le chemin de la Côte des Neiges, pour le Cimetière catholique, soit par l'Avenue Mont-Royal pour le cimetière protestant.

L'entrée principale du *Cimetière Catholique* (Côte-des-Neiges) est ornée d'une porte monumentale couronnée d'une haute croix flanquée de deux beaux anges en bronze, sonnant la trompette du jugement dernier.

De l'entrée jusqu'à la hauteur du *charnier*, il n'y a aucune tombe. La première que l'on découvre est sur l'allée de gauche. C'est un obélisque surmontant la

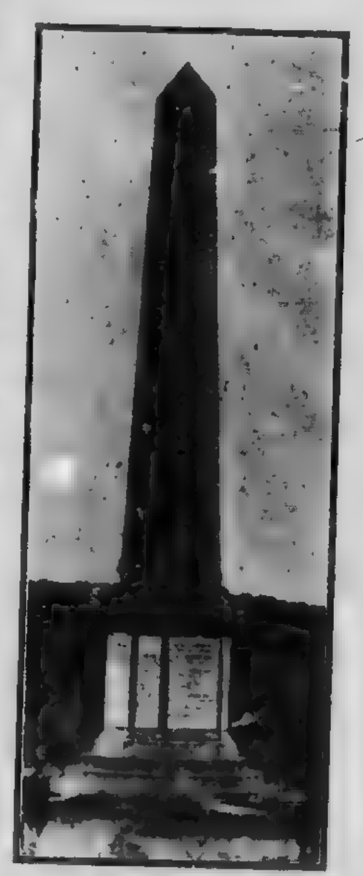


Porte du Cimetière Catholique.

crypte où reposent les restes d'un certain nombre des victimes politiques de 1837-38. Au-là de la Chapelle, commencent la "cité des morts" que sillonnent de nombreuses routes soigneusement entretenues. Les stations d'un "chemin de croix", de loin en loin, sont disséminées le long de la voie qui conduit au sommet d'une petite colline sur lequel se dresse un "Calvaire". Nous ne saurions énumérer tous les beaux monuments et les riches mausolées que renferme le cimetière catholique; plusieurs tombes sont surmontées de statues ou de bustes en bronze ou en marbre; de tous côtés, ce ne sont que

croix de granit, colonnes, obélisques... et partout des fleurs en abondance.

Les deux cimetières de Montréal bien que relativement récents, sont assurément les plus riches de l'Amérique; ils occupent le plus beau site de tous les cimetières du monde ; car ce que nous venons de dire du cimetière catholique s'applique également au cimetière protestant qui lui est contigu.



Monument des Patriotes.

Dans l'un et l'autre règnent le même ordre, le même souci de la beauté et du pittoresque, le même déploiement de luxe.

L'entrée du *cimetière protestant*, sur l'Avenue Mont-Royal, est ornée d'une belle porte gothique. A gauche de l'entrée se trouvent la *chapelle*, le *charnier*, et le *four crématoire.*

Tout près de la porte du cimetière protestant, l'on voit le *cimetière juif* dont les monuments couverts d'inscriptions hébraïques, attire l'attention des passants.

Sur la rue Papineau, dans un terrain entouré d'une clôture de planches, est un petit cimetière qui renferme les tombes des officiers qui commandaient les troupes anglaises en garnison à Montréal Ce lieu solitaire n'est visité que par de rares personnes et il serait entièrement oublié de la population, si une fois l'an, les sociétés anglaises ne venaient déposer des couronnes sur ces tombes délaissées.

Dans l'Ile Sainte-Hélène se trouve également un petit enclos, entouré d'une palissade, où reposent les dépouilles de quelques officiers morts loin de leur patrie.



Porte du Cimetière Protestant.

Les joyeux promeneurs s'arrêtent parfois et lisent les inscriptions des monuments que rongent les mousses. Un peu de pitié, une prière muette, sont l'aumône des passants à la tombe oubliée.



Environs de Montréal

Les environs de Montréal offrent à ses habitants, aussi bien qu'aux étrangers, de nombreux lieux de plaisance permettant de jouir des beautés de la nature.

Les tramways, en quelques minutes, nous transportent dans la rase campagne, loin du bruit et de la fumée; et c'est pour l'esprit et les yeux un repos salutaire, que le tableau charmant que présentent les champs couverts de moissons, les petits villages avec leurs maisons pittoresquement groupées autour du clocher argenté de leur vieille église, les blanches villas, au toit vert, qui servent de retraites aux citadins, durant les mois d'été. Même sans sortir des limites de la ville, on peut, à peu de frais, retrouver la nature, puisqu'en s'enfonçant sous les ombrages du Mont-Royal, rien ne nous rappelle plus le voisinage immédiat de la grande cité et que le regard n'aperçoit plus que de beaux arbres dont le feuillage dentelé laisse voir le ciel bleu.

Mais veut-on, au lieu de la solitude profonde, contempler la vue des grandes espaces où surabonde la vie, il suffit de prendre place dans l'une des voitures électriques de la Compagnie du Parc et de l'Ile pour qu'aussitôt notre caprice soit satisfait.

Ainsi le *tour des deux montagnes* est une promenade charmante; elle s'effectue en une heure, dans des conditions exceptionnelles de confort, si on a le soin de prendre le *Char observatoire* qui parcourt ce circuit. On peut allonger cette promenade, en descendant à la station de la Côte-des-Neiges et en montant dans le tramway qui conduit à Cartierville, situé sur les bords de la pittoresque Rivière-des-Prairies.

Une autre ligne de tramways, prolongement de celle

de la rue Saint-Denis, relie la ville au *Sault-au-Récollet.*

Le *Sault-au-Récollet* est presque une ville, tout au moins un bourg important. Il renferme un très beau *Couvent* celui des *Dames du Sacré-Coeur*, le *Noviciat des Pères Jésuites* et une église à deux clochers. A l'intérêt pittoresque se joint encore l'intérêt historique. Son histoire remonte aux premiers jours de la Colonie. C'est François des Prairies, de Saint-Malo, qui en 1610 lui donna son nom, lorsqu'il remonta la petite rivière jusqu'à cet endroit. Quelques années plus tard, les Récollets y commencèrent les travaux de leur apostolat parmi les sauvages et, selon une tradition vénérable, ce serait à cet endroit qu'aurait été célébrée la première messe sur l'île de Montréal. Le souvenir le plus touchant qui se rattache au Sault, c'est celui du martyr du Père Nicolas Viel, récollet, que les sauvages, en haine de sa foi, précipitèrent dans les rapides, alors qu'en toute confiance, il montait une pirogue conduite par quelques-uns de ces irréconciliables ennemis.

Une autre excursion qui est pleine d'intérêt, c'est celle du *Bout-de-l'Ile.* Le tramway traverse le joli village de la *Longue-Pointe* où sont situés les édifices de l'Asile de *Saint-Jean-de-Dieu*, l'Asile d'aliénés le plus considérable et le mieux aménagé qui soit en Amérique; la *Pointe-aux-Trembles* qui possède une très vieille église, un pensionnat de jeunes filles et le célèbre lieu de pèlerinage de la *Réparation.* Au *Bout-de-l'Ile*, un beau parc et un hôtel permettent au voyageur de prendre quelques repos, en regardant passer les grands vaisseaux qui descendent ou remontent le fleuve et en contemplant les villages qui, de l'autre côté du fleuve, au pied de la haute monta-blancheur de leurs murailles et la pointe argentée de leurs clochers.

Enfin une dernière promenade s'offre à la curiosité du touriste et c'est celle de Lachine. *Lachine*, dont le

nom lui vient de la croyance dans laquelle était Champlain de pouvoir par cette route atteindre la Chine, est une petite ville qui bientôt sera un faubourg de Montréal. Elle n'offre d'autre intérêt que celui de son *Convent* et de sa très vieille église. Durant l'été, elle devient à cause de sa proximité, un lieu de villégiature très sélect et très chic. Les tramways et les lignes du Grand Tronc et du Pacifique la traversent et ainsi, ou bâteaux du Haut Canada font escale à son quai pour y bateaux du Haut Canada font escale à son quai pour y prendre les passagers qui veulent se rendre à *Carillon* ou seulement descendre les *Rapides de Lachine.*

C'est le matin, vers les neuf heures, que le train venant de Montréal amènent les voyageurs qui désirent se rendre à *Carillon.* Ils n'ont que quelques pas à faire pour passer du train au bâteau.

Rien n'est plus intéressant comme cette promenade sur le lac *Saint-Louis* et la rivière Ottawa. Sous nos yeux passent les tableaux les plus variés; des deux côtés de la rivière, sous l'ombrage des grands arbres, ce ne sont que villas disséminées et petits villages : *Dorval, Valois*, la *Pointe-Claire*, plus loin l'*Ile Perrot*, le *village de Sainte-Anne*, avec les édifices du "*Collège Macdonald*"; sur l'Ottawa, *Como*, si pittoresquement penché au bord de sa falaise, *Oka*, dont nous parlerons plus loin, *Rigaud*, avec sa belle montagne et dans le lointain, *Carillon*, où le bâteau interrompt sa course.

Après quelques instants accordés aux touristes pour se dégourdir les jambes et prendre leur déjeûner, le bâteau reprend la route de Montréal.

Oka, que l'on revoit de nouveau au retour, fondé par les Messieurs de Saint-Sulpice pour y grouper les sauvages chrétiens de la nation des Algonquins, est devenu aujourd'hui un village considérable. Des tribus qui l'habitèrent autrefois, il ne reste plus que quelques familles. Le reste de la population est composé de canadiens-français et de quelques anglais. Une haute montagne

qui porte à son sommet un Calvaire, est devenue un lieu de pèlerinage. Sur le territoire de la paroisse d'Oka, que dirigent encore aujourd'hui les Messieurs de Saint-Sulpice, se trouve l'*Abbaye de Notre-Dame-du-Lac* où vivent, sous la règle de Saint-Benoit, les Cisterciens Réformés, vulgairement connus sous le nom de *Trappistes*. Rien n'est instructif comme la visite de cette abbaye et nous conseillons à ceux qui peuvent disposer d'une journée, de s'y rendre, assurés qu'ils recevront de la part des Pères l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante.

Vers les cinq heures, à l'arrivée des trains de Montréal, le bâteau prend à Lachine les voyageurs qui veulent goûter les émotions de la descente des Rapides.

Après avoir doublé le village indien de Caughnawaga et franchi le magnifique pont du Pacifique, l'une des merveilles du monde, le bâteau, entrainé par le courant, descend avec une vitesse qui augmente à chaque instant. Soudain apparaît le moutonnement des vagues désordonnées qui se brisent contre les rochers à fleur d'eau; le bruit qu'elles font devient un mugissement et il semble que c'est dans un abîme que plonge le bâteau; mais il se relève pour plonger encore, tandis que les vagues s'éparpillent, bondissent échevelées, se heurtent, retombent en gerbés d'argent.

Il y a une minute surtout où tous les coeurs se serrent; c'est lorsque par un hardi coup de barre, le bâteau, au milieu d'un tourbillon infernal, décrit une courbe qui semble devoir le précipiter au fond du gouffre qui se creuse à peu de distance et c'est avec un soupir de soulagement que nous nous retrouvons dans l'eau tranquille. Cette excursion, de toutes la plus "exciting", comme disent nos voisins, doit être mise au programme de tout touriste qui veut se flatter d'*avoir tout vu*. Elle donne la sensation de courir de grands dangers... avec l'assurance d'y échapper.

* * *

Beaucoup d'autres excursions sont offertes aux visiteurs. Ils n'ont que l'embarras du choix : *Laprairie*, à sept milles environ de Montréal, sur la rive Sud ; *Longueuil*, en face de la ville ; et plus bas, *Boucherville*, l'un des endroits de villégiature les plus fréquentés ; *Varennes*, *Verchères*, *Contrecoeur*, etc... Un certain nombre de visiteurs, ayant plus de temps à leur disposition, entreprennent ce que nous appelons le *Tour de la Rivière Richelieu* et font l'ascension de la très belle montagne de *Saint-Hilaire*. D'autres préfèrent une promenade dans les *Laurentides*, célèbres pour leurs lacs admirables et les *pêches miraculeuses* qu'on y fait ; enfin, le plus grand nombre ne veulent quitter le Canada avant d'avoir vu la vieille capitale, *Québec*, la ville des souvenirs, des *champs de bataille* mémorables, des rues étroites et montantes, des bastions penchés au bord des abîmes et des tombeaux glorieux.



MONUMENTS

ET

ENDROITS INTERESSANTS A VISITER

Le Port.
La Place Royale.
Le Board of Trade (rue Saint-Paul).
Le Square " Victoria " (monument de la Reine).
La Bourse (rue Saint-François-Xavier).
L'Hotel des Postes.
La Banque de Montréal.
La Place d'Armes (monument Maisonneuve).
L'église Notre-Dame (ascention des tours, 25 cents).
Le Séminaire de Saint-Sulpice.
Le Palais de Justice.
L'Hôtel-de-Ville.
La Place Jacques-Cartier.
Le Musée Ramezay (entrée gratuite).
Le Marché Bonsecours.
Notre-Dame-de-Bonsecours (chapelle aérienne).
L'Hôpital Notre-Dame.
General Hospital (rue Dorchester).
Le Carré Viger (monument Chénier).
La Gare Viger (C. P. R.).
L'Université Laval.
L'église Saint-Jacques.
Notre-Dame-de-Lourdes.
Le Square Saint-Louis (monument Crémazie).
Le Parc Lafontaine.
Le Parc Mont-Royal.
Les cimetières catholique et protestant.

L'Hôtel-Dieu (Monument Mance).
L'Hôpital Victoria.
" Ravenscray " (Résidence de Sir Montague Allan).
L'Université McGill.
Redpath Museum.
Le " Gésu ".
L'Eglise Saint-Patrice.
Art Gallery (25 centins).
Christ Church.
Fraser Institute (bibliothèque publique).
Musée d'Histoire Naturelle.
Le Parc Dominion (monuments Bourget, MacDonald, Strathcona).
L'Hôtel Windsor.
Gare du Windsor (C. P. R.).
Young Men Christian Association.
La Cathédrale Saint-Jacques.
L'Eglise Saint-Georges.
L'Hôpital Général des Soeurs Grises.
Le Séminaire de Théologie (chapelle).
Le Couvent des Dames de la Congrégation.
Le Western Hospital.
Le Parc Westmount.

DANS LES ENVIRONS DE LA VILLE

Le Couvent du Villa-Maria.

L'Hôpital des Incurables.

Le Couvent d'Outremont.

Le Couvent du Sacré-Coeur (Sault-au-Récollet).

L'Asile Saint-Jean-de-Dieu (Longue-Pointe).

Le Village de Caughnawaga (village indien).

Les Rapides de Lachine.

Le Monastère des Trappistes à Oka.



Programme Officiel

DU

XXIe CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL

A MONTREAL

DU 3 AU 11 SEPTEMBRE 1910

SAMEDI, 3 SEPTEMBRE

4.30 heures du soir : Réception solennelle du Cardinal Légat au quai Bonsecours — adresse du Maire — réponse du Cardinal Légat.

MARDI, 6 SEPTEMBRE

8.00 heures du soir : Ouverture officielle du Congrès à la Cathédrale.

MERCREDI, 7 SEPTEMBRE

De 8.00 heures à 10.00 heures du soir : Grande réception civique donnée en l'honneur du Cardinal Légat à l'Hôtel-de-Ville.

JEUDI, 8 SEPTEMBRE

A minuit : Messe à Notre-Dame avec communion pour les hommes.

8.30 heures a. m. : Messe pontificale à la Cathédrale pour les communautés religieuses.

De 10.00 heures à midi : Réunion des sections générales (françaises et anglaises). Section française : Université Laval et Monument National. Section anglaise : Salles Stanley et Windsor.

2.30 heures p. m. : Réunion spéciale des prêtres à l'église du Très-Saint-Sacrement.

2.30 heures p. m. : Réunion spéciale des dames à l'Université Laval.

8.00 heures du soir : Banquet offert à Son Eminence le Cardinal Légat et à Nos Seigneurs les Evêques.

VENDREDI, 9 SEPTEMBRE

8.30 heures a. m. : Messe pontificale au parc de la Montagne, allocutions française et anglaise par deux évêques.

10.00 heures : Réunion des sections générales, comme la veille.

2.30 heures p. m. : Séance des prêtres à l'église du Très-Saint-Sacrement : exercice spécial d'adoration.

2.30 heures p. m. : Procession des enfants : du Carré Dominion à l'église Notre-Dame.

8.00 heures p. m.: Séance générale à l'église Notre-Dame

SAMEDI, 10 SEPTEMBRE

8.30 heures a. m. : Messe pontificale à Saint-Patrice.

De 10.00 heures à midi : Réunion des sections générales.

2.30 heures p. m. : Réunion spéciale des jeunes gens à l'Université Laval.

2.30 heures p. m. : Réunion spéciale des hommes au Monument National.

8.00 heures p. m. : Séance générale à Notre-Dame.

Tous les jours : Dans toutes les églises et chapelles de la ville, messe du Congrès le matin à 8.00 heures, salut du Très Saint-Sacrement à 5.30 heures.

DIMANCHE, 11 SEPTEMBRE

9.30 heures : Messe pontificale à la Cathédrale par Son Eminence le Cardinal Légat.

10.00 heures : Messe basse avec chant, et sermon par un évêque, dans toutes les églises de la ville.

2.00 heures p. m. : Procession solennelle du Très Saint-Sacrement.

PARCOURS DE LA PROCESSION

Rues Notre-Dame — Gosford — Champ-de-Mars — Bonsecours — Craig — Saint-Hubert — Cherrier — Carré Saint-Louis — Avenue Laval — Rachel — Reposoir au Parc de la Montagne — Déposition du Très Saint-Sacrement dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu.

ORDRE DE LA PROCESSION

Les corps ouvriers — l'A. C. J. C. F. — les sociétés catholiques—les conférences de Saint-Vincent de Paul—les délégations diocésaines et paroissiales — les ligues du Sacré-Coeur — les congrégations laïques de la Sainte Vierge — les tertiaires de Saint-François et de Saint-Dominique — les communautés religieuses d'hommes —

les enfants de choeur — les prêtres — les représentants d'évêques — les prélats — l'épiscopat.

LE DAIS

Les camériers de cape et d'épée — les chevaliers des différents ordres — les zouaves pontificaux — le maire de Montréal — les ministres fédéraux et provinciaux — les députés fédéraux et provinciaux—la magistrature—le conseil de Ville — le corps universitaire — l'adoration nocturne — la confrérie du Très Saint-Sacrement.

COMITE DES TRAVAUX

SECTION FRANÇAISE

SEANCES D'ETUDES GENERALES

Tous les matins de 10 à 12 heures à l'Université Laval et au Monument National.

Le jeudi matin au Monument National :

1—Le dogme Eucharistique, centre du dogme et de la vie de l'Eglise.

M. l'abbé Curotte, Professeur à Rome.

2—Ce que doit être notre *foi* envers l'Eucharistie en face de l'hérésie et de l'incrédulité : (Une foi éclairée, une foi pratiquée.)

M. le chanoine G. Gauthier.

3—L'Eucharistie et son influence sociale.

R. P. Rondot, O. P.

4—Les relations entre la dévotion au Saint-Sacrement et au Sacré-Coeur.—Le Coeur Eucharistique de Jésus.

R. P. Guillot, C. SS. R.

5—Les relations entre Marie et l'Eucharistie et du titre de Notre-Dame du Très Saint-Sacrement.

R. P. Lépicier, O. S. M., Professeur à la Propagande à Rome.

Le jeudi matin à l'Université Laval :

6—La Cène Eucharistique, travail d'Ecriture Sainte.

M. Many, S. S.

7—La Réparation Eucharistique, ses oeuvres.

M. l'abbé E. Bouquerel, secrétaire-général du Comité permanent des Congrès.

8—L'Adoration du Très Saint-Sacrement et l'Archiconfrérie Eucharistique.

M. l'abbé Lamérand, du diocèse de Cambrai, France.

9—L'Adoration du Très Saint-Sacrement dans les Collèges.

M. l'abbé A. Papineau, Professeur à Sainte-Thérèse.

Le vendredi matin, au Monument National :

10—Education Eucharistique des Enfants.

Mgr Baril, Aumônier des Ursulines de Trois-Rivières.

11—L'assistance à la Sainte-Messe et la Communion.

M. l'abbé Simard, Chancelier de l'Evêché de Sherbrooke.

12—Aperçu général du mouvement eucharistique au Canada.

R. P. Galtier, S. S. S.

13—La dévotion au Saint-Sacrement dans le diocèse de Québec.

Mgr Gagnon, Québec.

14—Histoire Eucharistique du Canada, *ou* Rôle de ce Mystère dans l'histoire et le développement religieux de notre nation.

M. l'abbé Gosselin, Recteur de l'Université Laval de Québec.

15—L'Eucharistie et l'évangélisation des Sauvages.

Mgr Legal, O. M. I.

Le vendredi matin, à l'Université Laval :

16—Etude pratique sur le décret de Pie X.

M. l'abbé Jobin, Professeur à l'Assomption.

17—L'importance de la communion dans la vie chrétienne, surtout à l'heure actuelle.

M. l'abbé Proulx, Professeur à Saint-Hyacinthe.

18—La Première communion des adultes.

R. P. Pitre, S. S. S.

19—La communion des enfants durant les vacances. (Devoirs du prêtre, Devoirs des parents).

M. l'abbé Camirand, Professeur à Nicolet.

20—La confession, la communion et la liberté de conscience dans les Pensionnats de garçons.

M. l'abbé Brosseau, Aumônier du Mont Saint-Louis.

21 Dans les Pensionnats de jeunes filles.

M. le chanoine Roy.

Le samedi matin, au Monument National :

22—La participation du peuple aux Messes chantées.— Moyens de l'y associer.

R. P. Raymond, O. M.

23—Le chant sacré. — Ses besoins au Canada.—La question de la musique dite romaine.

R. P. Lefebvre, S. J.

24—L'Architecture religieuse. — Faire des églises belles et pratiques.

R. P. Daly, C. SS. R.

25—LApostolat de la prière et la dévotion à l'Eucharistie.

R. P. Boubée, S. J., Directeur Général.

Le samedi matin, à l'Université Laval :

26—Les Congrès Eucharistiques régionaux et diocésains.

M. l'abbé Lamérand.

27—La Presse Eucharistique. — Etat actuel. — Place à donner à l'Eucharistie dans les revues pieuses et les journaux catholiques en général.

M. l'abbé E. Auclair, Montréal, M. l'abbé Belleney et M. François Veuillot, France.

28—Les Tiers Ordres et la Communion.

R. P. Raymond, O. M. M.

29—L'Eucharistie et les miracles de Lourdes.

Docteur Boissarie, Paris.

30—L'association de l'Adoration de l'oeuvre des Eglises pauvres à Rome.

Mgr C. Laurenti, Rome.

SEANCES SPECIALES

SECTION SACERDOTALE

Jeudi et vendredi à 2.30 heures p. m. et samedi à 10 heures a. m., à l'église des Pères du Très Saint-Sacrement.

1—La célébration de la Sainte Messe en voyage.

R. P. Colomban, O. M.

2—Compte rendu de l'Oeuvre des Prêtres Adorateurs et de la Ligue Sacerdotale de la Communion.

R. P. Lault, S. S. S.

3—Avantages et opportunité de l'Adoration hebdomadaire faite par le Prêtre avec les paroissiens : L'Exposition Privée.

M. le chanoine Campeau d'Ottawa.

4—Importance de l'Etude et de la Prédication assidue de l'Eucharistie.—Petite bibliographie eucharistique.

R. P. Galtier, S. S. S.

5—Les Triduums Eucharistiques. — Place à donner à l'Eucharistie dans les retraites. — La prédication Eucharistique pendant les Quarante-Heures.

R P. Lintelo, S. J.

6—Orientation des Oeuvres Paroissiales vers le Très Saint-Sacrement. — Moyens pratiques.

M. l'abbé Morissette, curé de Saint-Victor (Beauce).

7—La Communion et ses divers degrés : mensuelle, hebdomadaire, fréquente, quotidienne, selon les diverses catégories de fidèles à atteindre.

R. P. Gonthier, S. J.

8—La seconde Communion des enfants et la fréquentation de la Sainte Table après la première communion. (Moyens, Industries, Abus.)

9—La communion des malades. (Législation, Droit strict, Zèle).

M. l'abbé Gariépy, Professeur de morale au Séminaire de Québec.

10—L'Education eucharistique du peuple.

R. P. Marchal, C. SS. R.

11—L'action sacerdotale et eucharistique dans la lutte contre l'alcoolisme.

M. le chanoine Sylvain, Rimouski.

12—Le zèle du Prêtre pour favoriser la communion fréquente. (Moyens pratiques.)

R. P. Foucher, C. S. V., Joliette.

13—Le recrutement des vocations. (Sacerdotales, religieuses.)

M. l'abbé Lecoq, Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice.

14—Les Oeuvres post-scolaires.

M. l'abbé Perrier.

15—Le soin des sacristies et des objets du culte.

M. l'abbé Rochon curé de Saint-Augustin.

16—La formation des Enfants de choeur.

R. P. Badel, C. S. V.

17—L'Oeuvre des Cathéchismes.

M. l'abbé Corbeil, Ottawa.

SECTION DE LA JEUNESSE

Samedi à 2 heures p. m., à l'Université Laval.

1—L'Eucharistie, source de pureté et de dévouement.

M. l'abbé C. Roy, Séminaire de Québec.

2—La Jeunesse et les Congrès Eucharistiques.

2—Rôle de la communion dans la formation de la jeunesse à la virilité.

R. P. Galtier, S. S. S.

3—La communion dans les maisons d'éducation.

R. P. Lambert, France.

4—La Communion après la sortie du Collège (dans les patronages, cercles dans la vie du monde)

M. l'abbé Groulx, du Collège de Valleyfield.

5—Les oeuvres post-scolaires et la Persévérance de la jeunesse.

M. le Dr Baril, Montréal.

6—Rôle de la communion dans la formation d'une élite de jeunesse d'oeuvre, dans le fonctionnement de l'Association de la J. C. C.

M. Beaupré, Président de l'A. C. J. C.

" Donnez-nous des communiants et nous aurons des sauveurs ".

7—Tempérance et communion *ou* La communion contre l'Alcoolisme.

R. P. Ladislas, O. M.

8—De la fierté des convictions religieuses chez les jeunes.

M. Adjutor Rivard.

SECTION DES HOMMES

Samedi à 3 heures p. m., au Monument National.

1—La communion dans les classes ouvrières.

R. P. Piché, de la société des Frères de Saint-Vincent-de-Paul.

2—Les Oeuvres d'hommes et la fréquentation de la Table Sainte. La Ligue du Sacré-Cœur.

R. P. Bonconpain, S. J.

3—La classe dirigeante et la pratique religieuse. — Question spéciale de la communion et de sa pratique.

Mgr Mathieu, de Québec.

4—Les Messes d'Hommes et la communion.

R. P. Dozois, O. M. I.

5—Les retraites fermées pour les hommes.

R. P. Dugas, S. J.

6—L'alcoolisme et son grand remède: la pratique religieuse.

M. le Dr Dubé, Montréal.

Autres orateurs qui parleront : Le Cardinal Légat, Mgr Heylen, l'Honorable Juge Routhier.

SECTION DES DAMES

Jeudi à 2.30 heures p. m., à l'Université Laval.

1—Vie eucharistique et vie mondaine.

R. P. Hage, O. P.

2—Le rôle de la communion dans la vie de dévouement et d'apostolat de la femme. (Communion et oeuvres.)

M l'abbé Dupuis.

3—Le rôle de la communion dans les oeuvres et les associations de jeunes filles et de femmes chrétiennes.

R. P. Loisault, S. J.

4—L'Apostolat Eucharistique de la femme dans la famille : (Mari, enfants, relations.)

Mme Béique.

5—La première Communion. (Sérieux et mondanité.)

M. l'abbé Lamarche.

6—Les catéchismes volontaires et la communion des adultes. (Catéchismes du soir et des dimanches.)

7—L'Oeuvre de préservation de la jeune fille.—Combien nécessaire, avantageuse dans nos villes.

M. l'abbé Gauthier, S. S.

Autres dames qui parleront : Mme Gérin-Lajoie. — Mme Faustin, déléguée de la Ligue patriotique des Françaises, de Paris.

SECTION ANGLAISE

Salle de l'Hôtel Windsor, de 10.00 heures à midi.

JEUDI, 8 SEPTEMBRE

1—La foi à l'Eucharistie et l'incroyance moderne.

Mgr McDonald, évêque de Victoria, C. B.

2—L'Adoration du Très Saint-Sacrement.

M. l'abbé J. McCoy, Worcester, Mass.

3—**Les maîtrises.**

Père W. Finn, C .S. P., Chicago, Ill.

4—Communion fréquente, moyens pratiques de la rendre facile.

Mgr Lynch, Syracuse, N. Y.

RÉUNION DE L'APRÈS-MIDI

1—Motifs de notre foi dans la présence réelle.

M. l'abbé A. Thompson, Glace-Bay, N. E.

2o—L'assistance à la messe du dimanche.

M. l'abbé J. Hartigan, Deseronto, Ont.

3—L'Eucharistie et les premiers missionnaires cananiens.

Père J. Campbell, S. J., New York.

4—La communion et les classes ouvrières.

M. l'abbé E. S. Fitzgerald, Holyoke, Mass.

VENDREDI, 9 SEPTEMBRE, RÉUNION DU MATIN

1—Etude pratique du décret de Pie X sur la fréquente communion.

Mgr Howley, archevêque de Saint-Jean, Terreneuve.

2—Objections populaires contre le dogme de la présence réelle.

M. l'abbé L.-A. Lambert, Scottsville, N. Y.

3—L'Eucharistie, grand moyen de conversion.

Père Doyle, C. S. P., Washington, D. C.

4—La sainte communion et les jeunes gens des grandes villes.

L'abbé Richard Hughes, New-York.

RÉUNION DE L'APRÈS-MIDI

1—L'Eucharistie et l'Eglise primitive d'Irlande.

Mgr Clancy, évêque de Sligo.

2—Les enfants d'école et la messe quotidienne.

L'abbé Hugh Canning, Toronto.

3—Retraites pour les hommes du monde.

R. P. Shealey, S. J., New York.

4—La participation du peuple aux messes chantées.

M. Dudley Baxter, Southsea, Angleterre.

SECTION SACERDOTALE

Au Couvent du Sacré-Coeur, rue Saint-Alexandre.

JEUDI, 8 SEPTEMBRE. — SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

1—Hommage du prêtre au Très Saint-Sacrement.

M. l'abbé J. Cavanagh, Université Notre-Dame, Ind.

2—Orientation des oeuvres paroissiales vers la communion fréquente.

Mgr J.-J. O'Brien, Boston.

3—L'heure sainte, moyens de la rendre intéressante.

M. l'abbé Coyle, Taunton, Mass.

4—L'organisation des classes de catéchisme.

M. l'abbé F.-H. Wall, New York.

VENDREDI, 9 SEPTEMBRE. — SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

5—La ligue des Prêtres adorateurs.

Père A. Letellier, S. S. S., New York.

6—La culture des vocations.

L'abbé Neagle, Maldon, Mass.

7—Les congrégations d'hommes et le Saint-Sacrement.

L'abbé J.-O'Brien, Peterborough.

8—Les oeuvres post-scolaires.

Père Quinn, S. J.

SECTION DES DAMES

Salle Stanley, jeudi, 8 septembre.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

1—L'Eucharistie et la société moderne.

Père B. Vaughan, S. J., Londres.

2—La communion fréquente et les jeunes filles dans les grandes villes.

M. l'abbé Hand, Toronto.

3—L'oeuvre des tabernacles.

Mlle A.-T. Sadlier, Ottawa.

4—La littérature eucharistique.

Dr James Walsh, New-York.

VENDREDI, 9 SEPTEMBRE. — SÉANCE DE L'APRÈS MIDI

5—Notre-Dame du Saint-Sacrement.

Père Buckler, O. P., Woodchester.

6—La première communion.

Mère Loyola, York, Angleterre.

7—L'Eucharistie et la dévotion au Sacré-Coeur.

Père L. Drummond ,S. J.

8—L'influence de l'éducation de famille dans ses rapports avec l'Eucharistie.

M. l'abbé O'Hagan, Chicago, Ill.

BUREAUX DE RENSEIGNEMENTS

Divers bureaux sont établis, près de la cathédrale, près de l'église Notre-Dame, à l'Université Laval, 185, rue Saint-Denis, et chez le Secrétaire-Général, 368, avenue Mont-Royal Est. Les Congressistes pourront y obtenir tous les renseignements nécessaires. Ils y trouveront également le guide officiel, la médaille-insigne au prix de 25 cts chacun, et pourront y verser d'avance leur souscription pour le compte-rendu officiel du Congrès qui leur sera adressé plus tard.

Tous les Congressistes sont priés de porter l'insigne.

POSTES ET TELEGRAPHES

Le bureau central des Postes est situé au No 127 de la rue Saint-Jacques. Il y a des bureaux secondaires aux adresses suivantes : 324, rue Sainte-Catherine Ouest ; 231, rue Amherst ; 1832, Boulevard Saint-Laurent ; 1604, rue Sainte-Catherine Est, et 12, Place Saint-Henri.

Il y aura aussi un Bureau de poste provisoire.

Il y a des bureaux de télégraphe dans toutes les gares de chemin de fer.

Il y a en outre des bureaux aux endroits suivants :—

Anglo American Tel. Co., 51, rue Saint-François-Xavier.

Canadian Pacific Ry. Tel., 4, rue de l'Hopital.

Commercial Cable Co., 4, rue de l'Hopital.

Great North Western Tel. C., 2, Saint-Sacrement (Bureau chef).

BUREAUX SECONDAIRES :

580, rue Sainte-Catherine Ouest.

733, rue Sainte-Catherine Est.

1320, rue Notre-Dame Ouest.

Marconi Wireless Tel. Co., 86, Notre-Dame Ouest.

Montreal Telegraph Co., 6, rue Saint-Sacrement.

Northern Commercial Tel. Co., 9, rue Saint-Jean.

Un bureau de télégraphe existe aussi 137, rue Saint-Jacques, près de la Place d'Armes, en face du Bureau de Poste.

CARTES DE CONGRESSISTES

La carte de Congressiste coûte $1.00. Elle ne donne pas droit à un siège réservé. On peut l'obtenir du Secrétaire Général. 368, Avenue Mont-Royal Est, ou dans les bureaux de renseignements.

Il n'y a qu'un nombre limité de sièges réservés aux divers offices. Ils coûtent $2.25 par personne. Le Secrétaire Général seul les tient en vente.

Il est utile de noter que ces cartes doivent être seulement *présentées* à la porte des édifices religieux ou des salles et *non point remises* à qui que ce soit.

Il n'y a pas de carte spéciale pour la réunion des Dames à l'Université Laval, jeudi après-midi ; non plus que pour celle des Hommes au Monument National, samedi après-midi. Les jeunes gens devront avoir une carte pour la réunion du samedi. Cette carte sera distribuée par l'Association de la Jeunesse Catholique.

Les Prêtres sont cordialement invités aux réunions sacerdotales qui auront lieu à l'église du T. S. Sacrement, 368, Avenue Mont-Royal Est. Aucune carte n'est requise.

LES PRETRES

Les prêtres doivent apporter avec eux leur " Celebret" qu'il suffira de présenter au recteur de l'église où ils veulent célébrer. Il est fortement recommandé d'apporter aussi un amict et un purificatoire. Les Prêtres logés dans les Communautés ou les presbytères y auront toute facilité pour dire la Sainte Messe.

" ORDO " DU DIOCESE DE MONTREAL PENDANT LE CONGRES

SEPT. 6.—Fer. 3 Vir. De ea ; or. Dom XVI ; com. de Cruce et Suffr. ; Missa *Miserere* (omiss. Gl. et Credo) ; 2a. or. *Fidelium*, 3a. *A Cunctis.*

Ad libitum, Rub. De Ss. Apost. *Semid.* ; Suffr. ; praef. de Ap. ; 2a. or. *A cunctis* ; 3a. ad libit.

SEPT. 7.—Fer. 4 Vir. De ea ; ut heri ; or. ut heri.

Ad libitum, Alb. De S. Joseph, semid. Suffr. (ut jam notat.) ; 2a. or. *A cunctis* (omiss. nom. S. Jos.) 3a. ad libitum.

SEPT. 8.—Fer. 5 Alb. Nativit. B. M. Dupl., 2 cl. cum Oct. ; 2a. or. S. Hadriani M. in missis lectis ; per Oct. Credo et praef de B. *et in Nativit.* nisi alia assign.

SEPT. 9.—Fer. 6 ; Alb. S. Petri Clav. C , Dupl. ; (m. t. v.) 9a. l. de S. Gorg., cuj. (post Oct.) com. in L. et Mis. Satiavit.

SEPT. 10.—Sabb. ; Alb. S. Nicolai Tolent. C., Dupl. ; com. Oct. in L. et Mis. — Vesp. de seq. ; sola com. Dom. (ant. In omnib., or. Da, quaesumus) ; per Oct., dox. Qui natus es, nisi aliter notet.

SEPT. 11.—Dom. 17 post Pent. Alb. SS. *Nomin. Mariae*, patronae civitatis Marian. et totius dioec. Dupl. 1 cl. cum Oct. ; 2a. or. Dom. cujus Evang. in fine. — Cr et praef. de B. *et te in fest.*

SEPT. 12.—Fer. 2 Alb. De 2a die infr. Oct. Semid. 2a. or. de Spir. Sto., 3a. Eccl. vel pro Papa. praef. de B.

PROCESSION

Les Prêtres sont instamment priés de prendre part à la Procession et de se munir d'un surplis. Tous les membres et participants au Congrès sont priés d'observer et de retenir la place qui leur sera assignée à la procession de cloture par l'ordre officiel ; de porter leur insigne du Congrès ainsi que l'uniforme et les autres décorations, qui leur sont de droit.



MONTREAL COMMODE

NOS ANNONCEURS

Magasins à rayons : Arsène Lamy..............B—6
John Murphy..............................C—3
Maison Viau..............................D—7
Ogilvy ....C—3
Rea......................................C—4
Scroggie.................................C—3
Médailles : Caron Frères.......................D—4
Messagerie : J.-A. Baillargeon..................D—5
Navigation intérieure : Richelieu et Ontario......D—4
Ornements d'église : Carreau Limitée............D—4
Gaston Vennat............................D—5
Desmarais et Robitaille...................D—4
Photographie : J.-A. Dumas.....................C—5
Pianos : Archambault...........................D—5
Statues : Carli, T.............................D—5
Transatlantiques : Compagnie Générale
MM. Genin et Trudeau.....................D—4
Pacifique-Canadien ....D—4
Nord Canadien............................D—4
Valises et malles : Lamontagne Limitée..........D—4

INDEX

AU

PLAN DE LA CITE DE MONTREAL

Saint-Thomas..........C—1
Saint-Vincent de Paul..........D—7
Pères du Saint-Sacrement..........B—6
Pères Franciscains..........C—2
Gares : Bonaventure..........D—3
Rue Moreau..........D—8
Viger..........D—5
Windsor..........D—3
Hôpitaux : Hôtel-Dieu..........C—5
Général..........C—5
Notre-Dame..........D—5
Royal Victoria..........B—4
Sainte-Justine..........C—7
Saint-Paul..........C—6
Hôtel de Ville..........D—5
Hôtel des Postes..........D—4
Hôtels : Corona..........C—3
Grand Union..........D—4
Queen's..........D—3
St. Lawrence Hall..........D—4
Viger..........D—5
Windsor..........C—3
Journaux : "Le Canada" (matin)..........D—4
Le Devoir..........D—4
La Gazette (matin)..........D—3
Le Herald..........D—4
La Patrie..........D—5
La Presse..........D—4
Le Star..........D—4
Daily Witness..........D—4
True Witness..........D—4
Librairies : Beauchemin Limitée..........D—4
Granger Frères..........D—4
L.-A. Derome Limitée..........D—4
Maisons de Charité : Soeurs Grises..........C—3
Bethléem..........C—2
Asile Nazareth..........C—4
Asile Sainte-Cunégonde..........C—1
Patronage d'Youville..........D—4

Soeurs de la Providence..........................D—7
Asile de la Providence.............................D—5
Hospice Auclair.......................................B—5
Hospice Gamelin.....................................D—7
Sourdes-Muettes ....C—5
Soeurs du Bon-Pasteur..............................C—5
Petites Soeurs des Pauvres.........................C—2
Maisons d'éducation : Séminaire de Philosophie..B—2
Séminaire de Théologie............................B—2
Collège de Montréal.................................C—3
Collège Loyola...C—3
Collège Sainte-Marie...............................D—4
Collège Mont Saint-Louis..........................C—5
Collège des Sourds-Muets.........................A—6
Couvents :
Congrégation de Notre-Dame......................B—2
Saint-Louis de Gonzague...........................C—5
Mont Sainte-Marie...................................C—3
Sacré-Coeur ....C—4
Pensionnat Sainte-Catherine......................D—7
Académie Marie-Rose...............................B—5
Université Laval.......................................D—5
Ecole Polytechnique.................................D—5
Ecole de Chirurgie Dentaire......................D—5
Ecole Normale Jacques-Cartier..................C—6
Université McGill....................................C—4
Divers : Angus Shops..............................B—8
Arena ....C—2
Art Gallery...C—4
Arsenal du 65e Régiment..........................C—5
Manège militaire......................................D—5
Monument National.................................D—5
Palais de Justice......................................D—5
Salles : Stanley.......................................C—3
Windsor...C—3

Cahier des Charges

POUR LES

VOITURES DE LOUAGE

VOITURES A UN CHEVAL

A la course.

Temps alloué — Un quart d'heure

Pour 1 ou 2 personnes....................	25 cts
Pour 3 ou 4 personnes....................	50 cts

Temps alloué — Une demi-heure

Pour 1 ou 2 personnes....................	50 cts
Pour 3 ou 4 personnes....................	75 cts

Temps alloué — Trois quarts d'heure

Pour 1 ou 2 personnes....................	75 cts
Pour 3 ou 4 personnes....................	$1.00

A l'heure.

PREMIÈRE HEURE

Pour 1 ou 2 personnes....................	$1.00
Pour 3 ou 4 personnes....................	1.25

CHAQUE HEURE SUBSÉQUENTE

Pour 1 ou 2 personnes....................	75 cts
Pour 3 ou 4 personnes....................	$1.00

VOITURES A DEUX CHEVAUX.

A la course.	*Temps alloué — Un quart d'heure*		
	Pour 1 ou 2 personnes	50 cts	
	Pour 3 ou 4 personnes	75 cts	
	Temps alloué — Une demi-heure		
	Pour 1 ou 2 personnes	75 cts	
	Pour 3 ou 4 personnes	$1.00	
A l'heure.	*A l'heure.*		
	Pour 1 ou 2 personnes	$1.25	
	Pour 3 ou 4 personnes	1.50	

BAGAGE.

Pour toute malle portée sur l'une des voitures susdites — 25 cents.

Nulle charge pour les sacs de voyage, valises, boites ou paquets susceptibles d'être portés à la main.

a) Les fractions d'heures, pour les courses au delà d'une heure, seront payées au *pro rata* des charges ci haut établies pour les courses à l'heure ;

b) Pour les courses entre minuit et quatre heures du matin, il sera payé cinquante pour cent en sus des charges ci-dessus ;

c) Les charges à l'heure s'appliquent à toute course en dehors des limites de la cité, pourvu que l'engagement soit fait en-dedans de telles limites ;

d) Ne sont pas inclus dans le mot " personnes " dans le dit cahier, et sont exempts de charge, les enfants au-dessous de cinq ans portés sur les genoux de leurs parents ou gardiens ;

e) Le mot " course " partout où il se rencontre dans le cahier doit être interprété comme admettant les arrêts (*stoppages*) dans la limite du temps fixé pour telle course ".

TABLE DES MATIERES



ARBOUR & DUPONT, Imprimeurs, Montréal.



J. E. Carreau

LIMITÉE

Importateurs et manufacturiers de bronzes, orfèvreries, ornements d'église, mérinos, toiles, etc.

Ateliers spéciaux pour la fabrication de statues, tableaux, chemins de croix (en peinture ou en relief).

Bannières de toutes sortes, fleurs artificielles.

Vins de messe approuvés et huiles de toutes les qualités.

***Spécialité:* Décorations de tous genres, tentures mortuaires, et oriflammes, manufacturiers d'autels, bancs, chaires, etc.**

Seuls agents pour les célèbres cloches « ROBERT »

Exposition spéciale pendant le Congrès Eucharistique.

Une visite est respectueusement sollicitée.

14-16

Notre-Dame Ouest

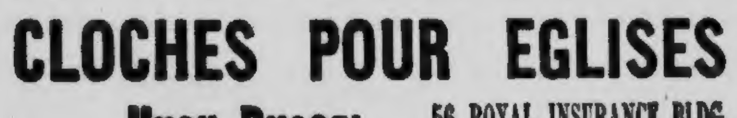
MONTREAL




THE
C F Co
LTD.



"HOTEL WINDSOR" Magnifiquement situé sur le Square Dominion, à deux pas de la Cathédrale et à proximité des gares de chemin de fer.

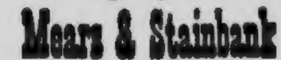


HUGH RUSSEL,



MONTREAL

Agent pour



Fonderie de Cloches de Whitechapel, Londres, Ang., établie en 1570.)

Ont fondu le gros bourdon (27,560 lbs) et le carillon de 10 cloches (21,628 lbs) de **NOTRE-DAME**, Montréal, et aussi celui de **SAINT-PATRICE**, Montréal.

Aussi: **MENEELY & CO.**, fondeurs de Cloches, West Troy, N. Y.



MAGASIN DONT LA RENOMMEE REPOSE SUR

- **La sûreté du goût**
- **La qualité des marchandises**
- **La courtoisie des employés**
- **La promptitude du service**

Les directeurs de cette maison ont pour objectif unique de procurer aux femmes et aux enfants tout ce qui leur convient.

C'est le seul endroit en Amérique où l'on puisse voir un aussi bel assortiment de véritables dentelles irlandaises.

The John Murphy Company Limited

Angle des rues Sainte-Catherine et Metcalfe.